



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
(J. Har Géraud
PARIS XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Élevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs ; 0 fr. 50.

C92670

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 168. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour
 vaincre*. — 199. *Amitté ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Aigle d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 106. *Quand l'amour vient...*
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de l'indivinc*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Déclaton*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Bella*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusé !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 161. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KÉRANY : 131. *Pignon sur rue*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Vesco de KÉRÉVEN : 214. *Où est-il ?*
 Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
 M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Mme LESCOT : 95. *Marriages d'aujourd'hui.*
 Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATIERS : 17. *A travers les sègles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Procops le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embarquée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande ostesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pellote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 214. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hersford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92670

CLAUDE RENAUDY

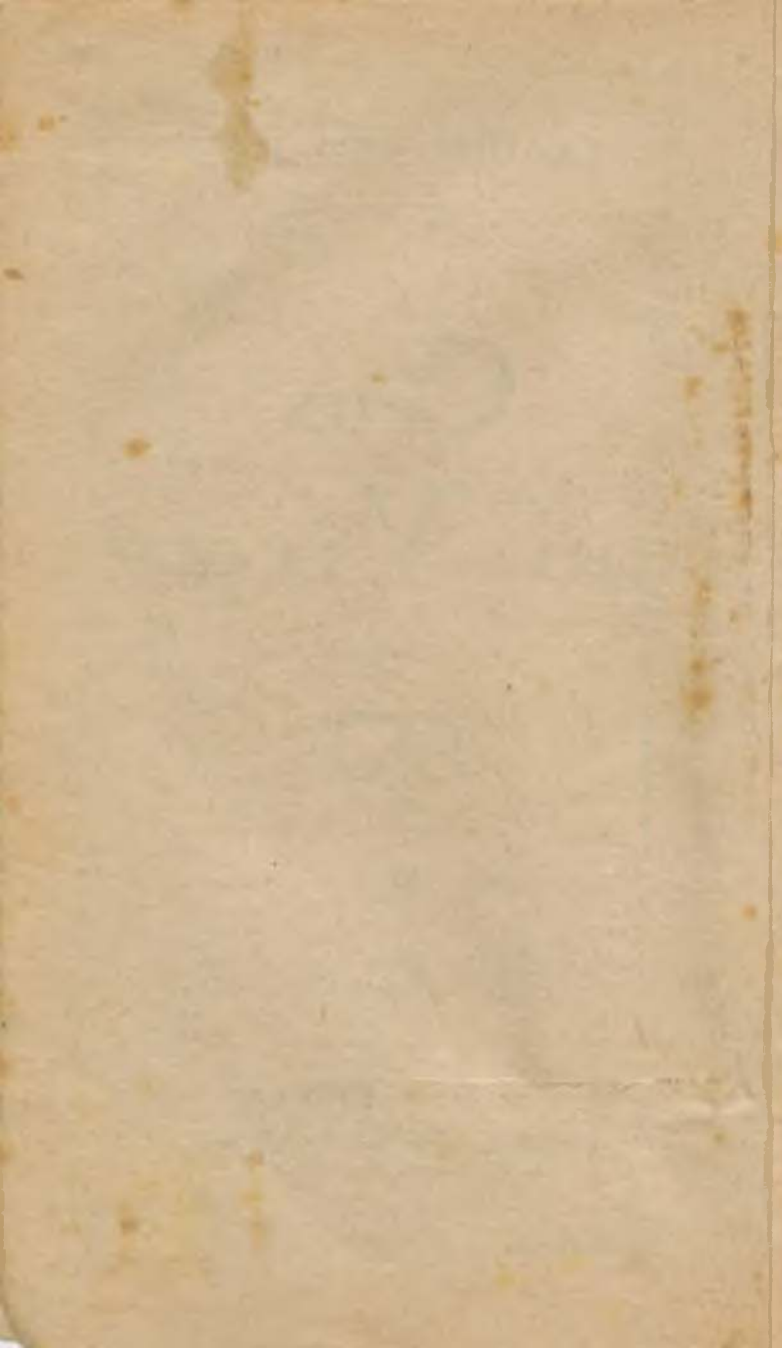
Ceux
qui Vivent



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



M. L. Belin

Ceux qui Vivent

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont ceux qui marchent, pensifs, épris d'un but sublime.

Victor Hugo.

PREMIÈRE PARTIE

I

Des gouttes d'eau tintèrent sur les vitres.

Antoinette leva les yeux vers la fenêtre, mais au dehors il faisait noir et elle ne vit que des larmes qui coulaient lentement le long des carreaux.

Alors la jeune femme soupira.

Une lampe qu'auréole un abat-jour jaune. Un chat blanc roulé en boule. Des coussins jetés sur les sièges bas. Au mur, de pâles aquarelles qui semblent des rêves encadrés. Sur la table, un livre ouvert et la tache rouge d'un bouquet de roses.

Le salon est paisible et doux ce soir comme tous les autres soirs, mais celle qui a donné son charme aux choses qui vivent là est triste.

Un instant elle renverse la tête et la lumière dore son visage : joues nacrées, prunelles changeantes, cheveux noirs...

Un bruit de papier qu'on froisse...

— Il m'aime donc aussi, celui-là?... Suis-je vraiment si belle?

Elle s'est levée et se penche vers la glace. Dans l'eau grise du miroir, le visage se reflète pur, presque irréel d'être trop joli. Lignes tendres de l'ovale, lignes tourmentées des boucles noires, lignes des sourcils légères comme des coups de pinceau, lignes gaies des lèvres rouges... Tout cela se dessine tel un songe ensoleillé et Antoinette cherche en vain une ride, un défaut, un rien qui fût laid et qui la soulagerait.

— Mon Dieu, qu'ai-je donc fait?

La voix s'angoisse dans le silence du salon.

Antoinette s'est rejetée en arrière et des profondeurs du miroir surgit une autre silhouette... Que de choses se cachent dans ce gris très vague qui s'est embrumé de toutes les images éteintes!

Antoinette revoit une chambre large, froide et claire. Des murs blancs, une armoire sombre, une pendule sous un globe, des rideaux de mousseline qui cachent le ciel, des chaises poussées dans les angles. Une vieille femme ourlant des draps. Appuyée à la fenêtre, une forme jeune, robe bleue de pensionnaire et nattes brunes d'orpheline.

— Toinon, ne regardez pas dans la rue... M^{me} Martin va encore raconter partout que vous n'êtes qu'une effrontée.

— Bah! Toutes ces braves personnes me détestent parce que je suis la plus jolie fille d'Angers.

— Seigneur! peut-on dire une chose pareille!

Voici le bureau sévère du tuteur. Des cartons verts jusqu'au plafond. Des papiers en tas sur les tables. Un clerc râpé qui se cure les ongles dans un coin.

— Mon enfant, je vous présente M. Tellier, le plus riche propriétaire de la région.

Antoinette, qui aujourd'hui est vêtue de blanc, lève les yeux et aperçoit un grand diable d'homme qui la regarde comme si cette petite fille blanche était déjà à lui.

— Toinette, M. Tellier désire vous épouser.

Seize ans de vie monotone entre une maison sans âme et un jardin aux allées bordées de buis. Jamais une caresse, jamais un baiser. Pas une amie, mais une sèche demoiselle qui vous instruit comme un livre qu'on feuillette en bâillant. Des jours d'hiver qui n'en finissent plus, des jours d'été où l'on voudrait s'envoler. Tout cela fait qu'on se jette sur la première porte ouverte sans même savoir ce qu'il y a au delà.

Pauvre petite Toinette ! vous n'aviez plus de maman pour supplier : « Ne faites pas ce marché abominable de la donner à cet homme qui la prend parce qu'il est riche et qu'il a de quoi se payer une jolie femme. »

Le tuteur est âgé et égoïste. Il désire se débarrasser de ce jouet encombrant. Les bonnes dames d'Angers ne sont pas fâchées que cette rivale de leurs filles épouse « un vieux » car on pouvait craindre bien pire. Et puis, voyez-vous, c'est drôle de se marier si jeune et de faire des jalouses.

Seul le curé a murmuré :

— Hélas ! Toinette, vous êtes trop jolie !

Les gens ont poussé. Ah ! ces prêtres sont bien naïfs, et ils disent de ces choses !

Mais Antoinette revoit le regard triste de l'abbé. Il avait eu pitié, lui, et ses vieilles mains tremblaient, tremblaient le jour du mariage.

Toinette est une dame maintenant. Elle a un château, une automobile, des bijoux très lourds, des robes de toutes les couleurs. Les messieurs lui font des yeux doux parce que son mari est laid et âgé. Elle est un objet de luxe qu'on exhibe

dans les salons. Elle sert de réclame aux entreprises de son époux, et, portées par elle, les étoffes sont plus somptueuses et les diamants plus beaux.

— Ah! Ah! Ah!... Mais oui, c'est ma femme! Hein! je n'ai pas mal choisi!

Quarante moins seize, cela fait vingt-quatre... un abîme!

Et le soir Toinette se cache dans les coins pour pleurer comme lorsqu'elle était une petite fille.

Un bébé est venu. Ce n'est pas un joli bébé, mais une pauvre chose ratée et affreuse.

Puis M. Tellier est mort subitement, et dans le grand château il y a une veuve de dix-neuf ans avec un enfant qui ne marche pas encore. Cela met du noir sur la vie, du noir sans larmes, ce qui est pire. Pourquoi porter le deuil quand on n'a pas aimé? Parce que le monde le veut... Le monde, oui, les bonnes dames d'Angers qui ricament derrière leurs rideaux.

Antoinette revient s'asseoir, et le passé se referme. Avec quel soulagement elle a fui loin de la ville où elle avait souffert. L'ombre écrasante de la forteresse du roi René, les maisons qui semblent dormir et vous épient; les longues rues où l'on marche sans recevoir jamais l'aumône d'un sourire, et qui sont toutes pareilles, tellement pareilles : deux rangées d'arbres glissant sous le ciel pâle entre des façades grises. Et cela fait comme une prison d'où l'on ne peut sortir, mais où l'on est seul sans être libre.

Antoinette est venue se réfugier à Versailles. Elle ne sait pas encore au juste pourquoi. Elle voulait être près de Paris, mais elle avait peur, un peu, de l'immense ville, elle qui était si fragile.

Elle ne s'est pas remariée à cause de sa fille et elle vit dans un vieil hôtel du boulevard de la Reine. Elle s'est liée avec quelques familles rencontrées au parc où elle emmenait jouer son bébé.

Mais pour tous ceux qui la connaissent elle est restée une énigme.

Son extraordinaire beauté, sa jeunesse, sa fortune contrastent, au dire du monde, avec la vie qu'elle mène. Elle s'occupe presque sans cesse de sa petite Monique, elle va souvent à l'église, elle aide plusieurs œuvres...

Un sourire effleure les lèvres rouges.

Oui, les gens ont tous des âmes de concierge. Pourquoi faut-il qu'on parle tant de celle qui a tout fait pour être oubliée? Mais voilà, elle est trop jolie, beaucoup trop jolie... Et les gamins se retournent lorsqu'ils la croisent, malgré sa robe noire. Et les honorables mères de famille chuchotent avec de petits airs méchants.

Antoinette hausse les épaules : la vie la plus digne n'est pas à l'abri des dents qui mordent dans les salons.

Ce que vous ne savez pas, Antoinette, c'est que les femmes sont jalouses de vous, jalouses inconsciemment, mais de toutes leurs fibres. Car les hommes vous admirent. Vous avez reçu bien des déclarations, mais il y en a d'obscurs que vous n'avez pas connues et que d'autres ont vues dans les yeux qui vous suivaient lorsque vous passiez.

Vous êtes plus tranquille maintenant. On commence à croire que vraiment vous ne voulez pas vous refaire un foyer. Alors on dit du bout des lèvres : « C'est bien simple, elle n'a pas de cœur ! »

Mais on ne voit pas frémir votre robe tandis que vous relisez cette lettre que vous froissiez tout à l'heure. Vous souffrez, Antoinette, car celui qui vient de demander votre main est bon et que vous auriez pu l'aimer peut-être.

Votre jardin ne s'est pas encore ouvert, mais vous avez peur, affreusement peur qu'un jour la porte ne cède.

Lentement Antoinette déchire le papier entre ses doigts et des miettes blanches tombent sur ses

genoux. Elle n'a plus dans la main qu'un fragment avec trois mots :

« Raoul de Bouyn. »

Elle murmure :

— Un joli nom, pourtant...

Puis elle se lève et tout s'éparpille sur le tapis.

La porte s'ouvre et une fillette entre qui crie :

— Maman, oh ! mainan !

Sous la lumière dorée, la jeune femme berce maintenant son enfant.

— Ma chérie...

Antoinette a tourné la tête et elle aperçoit dans la glace les deux visages rapprochés. Le pauvre petit visage affreux paraît bien laid ce soir près de l'autre visage.

Alors la mère se penche et elle couvre sa fille de baisers comme dans l'espoir de la rendre belle à force de tendresse. Et ses lèvres en frôlant les joues anguleuses, les yeux saillants, le nez écrasé, la bouche informe semblent demander pardon.

— Maman, Suzanne a raconté au cours que tu allais te remarier... Ce n'est pas vrai, dis ?

— Non, je vis pour ma petite Monique, rien que pour elle, et je ne me remarierai jamais, jamais...

Apaisée, la fillette appuie son front à l'épaule de sa mère.

On n'entend plus que la pluie qui cingle les vitres et le cœur de la pendule qui bat.

II

C'est l'automne et le soir vient.

Devant le château, près du grand escalier, des promeneurs s'attardent; des gens causent, groupes de chaises rapprochées.

Du côté de la Ménagerie le ciel est rose vif au-dessus du moutonnement doré des arbres où le vent fait des trous qui s'élargissent sans cesse. Par delà le long chemin d'argent terni que trace le canal, deux peupliers se découpent sur l'horizon pâle. Au milieu de ce paysage en demi-teintes que voile la brume froide montant avec la nuit, le Tapis Vert détonne comme une pièce neuve dans un vieux manteau. Les ifs semblent des éteignoirs posés sur la joie des jours disparus et une tristesse frôle les passants et les choses.

Un peu à l'écart, assis sur ces chaises de fer qu'on paie trois sous, deux jeunes officiers bavardent. Ils sont gais parce qu'ils sont au seuil de la vie et qu'ils sont égoïstes.

— Alors, Pierre, comment trouves-tu Versailles ?

— Pas mal démodé, fit Pierre Divat avec un léger rire.

Il était grand, trop souple, ayant poussé vite. Il avait un visage au teint mat, des yeux bruns qui caressaient, des cheveux sombres au-dessus d'un front large et avec tout cela ce charme des races du Midi.

Il se renversait en arrière et fumait lentement comme on rêve.

Bernard Vigier protesta en secouant sa tête carrée, rouge et blonde :

— On s'amuse pourtant bien ici.

Pierre regarda d'un air de suprême mépris la petite fumée bleue qui se déroulait en un mince ruban.

— Oh ! des distractions de provinciaux... Heureusement Paris est tout près, et c'est là le seul agrément de Versailles.

Un gosse passait, roulant un cerceau.

Bernard demanda :

— Que comptes-tu faire plus tard ?

— Si mon oncle n'est pas mort en me laissant son joli petit héritage, je démissionnerai à la fin de mon engagement pris à Polytechnique... Puis je me marierai.

Il y eut une bouffée de vent et Pierre fut aveuglé de fumée bleue.

— Tu arriveras toujours, même sans héritage. Tu es ambitieux et tu sais passer devant les autres.

Il y avait peut-être quelque amertume dans la voix de Bernard, mais Pierre n'y prit pas garde, car il n'accueillait jamais les pensées gênantes.

Bernard continua, attristé soudain par la mélancolie de ce soir :

— On se demande parfois si l'avenir ne vous conduit pas dans un rude chemin auquel on n'a jamais songé.

— Bah ! mon vieux, on fait sa vie !

Il eut un sourire un peu fat, car il n'avait pas encore souffert en son corps ni en son âme.

Un groupe de femmes traversa l'allée et ce fut une ombre qui effleura le miroir du bassin.

Pierre suivit des yeux, complaisamment, les élégantes silhouettes, puis il dit :

— As-tu reconnu la fille du colonel Bertin... La grande de droite ?

— Je m'en moque bien... Elle est stupide.

— Mais riche.

— Oui... ses parents t'aiment tant !

Pierre jeta le bout de sa cigarette dans un if.

— Tu crois que je me laisse faire ! Tu te trompes... Je suis délicieux avec toutes ces jeunes personnes, dont les mères me coulent des regards tendres, mais je ne me compromets pas... je puis choisir et j'ai le temps.

Le silence venait, semblant descendre du château endormi jusqu'au parc. Au delà de la terrasse de l'Orangerie toute violette de fleurs, les bois de Satory n'étaient plus qu'une masse sombre où pointait le clocheton du séminaire. Les lignes dures du palais s'estompaient, et des lueurs d'incendie s'allumaient dans les vitres. L'eau des bassins frissonnait sous le vent.

Les deux amis jouissaient en artistes de la douceur du soir et de la paix des jardins.

Soudain une femme passa, qui était seule et vêtue de noir. Elle marchait lentement, comme si elle songeait sans rien voir. Elle s'arrêta un instant en haut du grand escalier, le visage tourné vers l'échappée grise du canal.

Et Pierre se redressa, ébloui par la beauté de ce visage...

Mais déjà l'inconnue s'éloignait. Pierre ne la quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'elle se fût confondue avec l'ombre.

Alors il se pencha :

— Qui est cette jeune fille ?

— C'est une veuve...

— Tu te moques de moi ! Elle semble à peine avoir vingt ans.

— Mais elle en a vingt-sept et a perdu son époux depuis longtemps déjà.

— Elle s'appelle ?

— M^{me} Telher.

Pierre hocha la tête :

— Elle est ravissante... Comment ne s'est-elle pas remariée?

Bernard eut un geste vague :

— Cela c'est un mystère. Elle prétend qu'elle veut se consacrer à l'éducation de sa fille, une enfant affreuse et idiote. Mais on pense que le jour où son cœur parlera, elle laissera là sa robe noire. Jusqu'à présent, elle envoie au diable tous les soupirants, et pourtant elle a été très malheureuse avec son mari. C'était une vieille brute égoïste qui avait épousé cette gosse de seize ans afin d'avoir une femme qui fit bien dans son salon. L'orgueil des gens de province a de ces cruautés. J'ai su cela par un camarade qui a connu M. Tellier et en a gardé une sainte horreur. Pour elle, elle ne s'est jamais plainte et l'on ne se doute pas de ce qu'elle a souffert auprès d'un homme qu'elle n'aimait pas et qui la considérait comme un jouet.

— Alors, sapristi, elle aurait pu se permettre d'être une veuve joyeuse. Elle est assez jolie pour cela.

— Et assez riche, je crois, bien qu'elle vive très modestement.

— La rencontre-t-on dans le monde?

— Oh! pas aux rallyes de Trianon. Si tu veux la voir, tu n'as qu'à aller aux paisibles et soporifiques réunions du colonel Bertin.

— Merci, il paraît qu'on s'ennuie là à en mourir. J'ai horreur des personnes assommantes, et les Bertin dépassent tout ce qu'on peut imaginer... M^{me} Tellier a vraiment du courage!

— Elle a dû apprendre à s'ennuyer bien jeune, dans la douce ville d'Angers, sa patrie.

— Quel est son prénom?

— Antoinette.

Pierre répéta :

— Antoinette... C'est gentil et cela lui va...

— Serais-tu déjà amoureux ? s'enquit Bernard en riant.

— Oh ! comme on l'est d'un beau tableau. Je n'ai nullement envie de m'inscrire sur la liste des prétendants éconduits par cette dame... Je n'aime pas être mis à la porte.

— Prends garde à ton cœur !

— Je n'ai aucune crainte. Mon cœur n'est pas si fragile que cela, et il ne bat jamais trop vite. Je ne veux pas me marier avant deux ans au moins, je savoure trop la joie d'être libre... Aussi je suis invulnérable.

Dans le calme immense, la cloche du parc sonna et ce fut comme le glas du jour.

Les gens s'éloignaient, regagnant la ville, et le parterre d'eau fut bientôt désert. Un dernier bruit de voix mourut au loin et il n'y eut plus qu'un grand jardin silencieux avec un palais mort.

Les deux amis étaient seuls maintenant, confondus avec l'ombre des ifs.

— On ferme les portes, murmura Bernard.

— Tant mieux, nous sauterons le mur, cela nous rappellera notre temps de collégiens.

Ils se turent un instant, étreints par une vague émotion. Autour d'eux, tout était noir, sauf l'eau qui gardait des reflets.

Les feuilles frémirent sous le vent qui fratchissait. Puis, soudain, la façade du château s'éclaira. On avait allumé les lampes qui, la nuit, veillent sur la demeure royale, et c'était un embrasement comme pour une fête.

Pierre se leva, impressionné par cette vision féerique, par ce brusque éveil du grand bâtiment vide où ne se mouvaient plus que des souvenirs.

Les allées étaient claires maintenant jusqu'à la muraille sombre des arbres et des miroitements couraient sur les bassins.

Quelle visite attendait donc ce soir l'énorme

palais ? Quel retour inespéré ? Mais non, plus rien ne vivait là et aucune ombre ne gravirait les larges escaliers de marbre montant vers le château illuminé comme un château de rêve.

Les deux jeunes gens revinrent lentement. Ils parlaient à voix basse, ne se sentant plus seuls dans le jardin endormi, mais devinant confusément une présence...

Au bas des marches qui conduisent à la Petite Provence, Pierre se retourna et, pour secouer l'angoisse absurde qui l'avait saisi, il déclama en riant :

Satins changeants, cheveux poudrés,
Mousselines et mandolines,
O Miranda, O Roselyne,
Sous les étoiles cristallines,
O songe des soirs bleus cendrés...

« Regarde, Bernard, regarde bien : tu vas voir surgir une belle dame à paniers, échafaudage de boucles, robe rose, une fleur à la main... »

Mais Bernard ne voyait rien, et Pierre, lui, voyait une femme vêtue de noir.

D'une vasque de pierre, des gouttes d'eau tombaient, égrenement de larmes dans le silence.



A la première réunion donnée par le colonel Bertin, les habitués de la maison eurent la surprise de trouver un nouveau venu : le lieutenant Pierre Divat. Ce jour-là, pourtant, le jeune officier avait reçu plusieurs invitations tentantes.

... Dans les allées du parc montait lentement la marée des feuilles mortes. Et tout cela bruissait sous les pas et sous le vent. Les arbres ne cachaient plus le ciel, mais le ciel était pâle comme une face fatiguée.

L'eau grelottait toujours au bord des vasques, et ce n'était plus de tristesse, mais de froid.

III

— M. Pierre Divat... M^{me} Tellier.

Des mots banaux échangés, puis plus rien que la rumeur d'un salon de province.

Pierre a gagné la salle à manger où l'on danse. Du jardin que clôt un grand mur viennent des rires d'enfants, par bouffées.

Antoinette Tellier se penche sur sa broderie et écoute le bavardage de ses amies qui se lamentent naturellement au sujet de la vie chère.

Au dehors le ciel est aussi terne que les pâles façades des maisons. Le vent roule des feuilles sèches sur les trottoirs déserts.

A l'heure du goûter Pierre est revenu et s'est assis par hasard près de M^{me} Tellier. Il a remarqué alors qu'elle était vêtue d'une robe de velours noir très simple et ne portait aucun bijou, sauf cette alliance d'or qui avait brisé sa vie.

— Vous ne dansez pas, Madame ?

Antoinette tourne la tête et sourit.

— Je suis trop vieille maintenant et puis je suis mère de famille.

— Alors vous préférez entendre ces dames discuter à l'infini sur le prix exorbitant des carottes ?

Il s'est incliné un peu afin de n'être compris que d'Antoinette. Mais elle proteste, une nuance de reproche dans la voix :

— Vous, Messieurs, vous parlez bien indéfiniment de politique. Et c'est moins utile encore

puisqu'on ne levez pas le petit doigt pour faire changer les lois que vous déplorez...

Il sentit qu'elle n'aimait pas qu'on raillât ses amis et il fut étonné car il méprisait les femmes.

Des gouttes d'eau commençaient à glisser sur les vitres et l'ombre augmentait dans la pièce.

Antoinette s'inquiéta :

— Les enfants sont-ils rentrés ? Ils seraient bien capables de jouer sous la pluie.

M^{me} Bertin la rassura :

— Ne vous tourmentez pas. Ils sont à l'abri : ils goûtent dans la bibliothèque.

Les invités quittaient de nouveau le salon et le tapage du piano reprenait dans la salle à manger.

Antoinette resta seule avec le colonel et Pierre Divat. Elle brodait et Pierre suivait le mouvement de ses mains maniant l'étoffe.

— Vous plaisez-vous à Versailles ? s'enquit le colonel.

Pierre eut un geste las :

— Mon Dieu, je ne m'y déplaïs pas... Cette atmosphère engourdissante a son charme lorsqu'on revient de Paris et c'est quelque chose de pouvoir dormir tranquille.

— Vous n'appréciez guère notre ville, constata Antoinette. Ceux qui ont souffert aiment la sérénité des grandes lignes calmes du château et du parc. Ils aiment les rues larges où l'on respire et les allées discrètes où l'on rêve.

Elle avait levé la tête et Pierre vit que ses yeux parlaient autant que ses lèvres : ils s'assombrissaient, puis s'éclairaient comme des miroirs où passent des images.

— On m'a dit, Madame, fit le colonel, que vous aviez quitté Angers avec soulagement. C'est pourtant un endroit paisible et reposant.

— Non, car le calme de là-bas est un calme hostile, c'est le silence des fenêtres qui semblent aveugles et surveillent tous vos gestes.

— M. Tellier ne partageait pas votre horreur pour Angers, je crois ?

— Oh ! il ne songeait qu'à son travail... Il avait tant à faire.

Rien ne troublait sa voix et Pierre essaya en vain de surprendre quelque ombre sur son visage. Pourtant elle n'avait pas été heureuse auprès de cet homme dont le colonel venait d'évoquer le souvenir avec si peu de tact. Après tout, puisqu'elle ne se plaignait jamais et que M. Bertin ignorait son passé, il n'y avait là aucune maladresse.

Mais, dès cet instant, Pierre en voulut à ce mort qui, au delà de la tombe, continuait sans doute à faire souffrir celle dont il avait volé la jeunesse.

Un silence passa comme une vague apaisante et Pierre reprit :

— Savez-vous, mon colonel, que je suis décidé à démissionner à moins que l'armée ne me couvre d'or ?

— Ah ! si vous compreniez la beauté de notre métier, vous ne blasphémerez pas ainsi.

Le joli visage se leva de nouveau :

— Vous aimez donc tant l'argent ?

— Oh ! non, Madame, mais je veux aller loin... je suis une sorte d'arriviste...

— Oui, interrompit le colonel, vous n'avez qu'un grand but dans la vie : être le premier à n'importe quel prix.

— Vous me faites une charmante réputation !

Il rit et ne protesta pas. Au fond des yeux dorés il y avait une tristesse : Antoinette ne connaissait pas Pierre Divat, mais cela lui faisait mal toujours de rencontrer du laid dans une âme. Pierre sentit cette désapprobation et il en fut humilié, lui qui avait l'habitude de se trouver admirable même dans ses faiblesses.

La porte s'ouvrit et une fillette entra qui était très laide. Elle vint s'appuyer tendrement contre

M^{me} Tellier et Pierre comprit... Il n'y avait en cette enfant ni grâce, ni charme, mais quelque chose de chétif qui faisait peine et une nervosité que décelaient tous les gestes.

M^{me} Tellier dit doucement :

— Je vous présente ma petite chérie, ma fille Monique.

Et dans le regard qu'elle levait passait une supplication douloureuse. Pierre en fut bouleversé et il se pencha vers Monique, presque souriant :

— Je suis très heureux, Mademoiselle, de faire votre connaissance.

Pierre pensait : « Alors, c'est pour cette mioche rabougrie que cette superbe créature immole sa vie ? »

Antoinette, elle, songeait à tout ce qu'elle avait enduré depuis dix ans dans son cœur de mère. Elle revoyait le jour d'été où elle avait conduit Monique chez un spécialiste. L'homme avait déclaré : « Ce bébé est presque anormal; vous n'en ferez jamais rien car nul remède ne peut améliorer ce corps débile et cette intelligence atrophiée. » Puis, contemplant le beau visage angoissé, il avait ajouté : « Vous pouvez sans remords placer cette petite dans une maison de santé, car ce serait dommage vraiment qu'elle entravât votre bonheur. »

Et cela, ce fut plus dur que tout le reste... Désormais elle n'avait vécu que pour cette enfant qu'on lui conseillait d'écarter de sa route. Elle s'était penchée à chaque minute sur cette âme qu'elle voulait à tout prix éveiller. Lentement, patiemment elle avait instruit Monique. Oh ! elle avait cru ne jamais pouvoir lui rien apprendre. Elle avait fait pourtant ce miracle de rendre Monique capable d'entrer au cours avec les fillettes de son âge.

Elle mettait à vêtir son enfant plus de soins qu'une femme coquette n'en aurait mis à sa propre

toilette. Mais malgré cela elle lisait dans les yeux des passants ce qu'elle avait entendu chuchoter souvent autour d'elle :

— La fille est aussi laide que la mère est jolie !

Et la mère se sentait presque coupable, comme si la laideur de son enfant était une sorte d'expiation, la rançon peut-être d'une trop grande beauté.

Toutes ces tristesses, tous les regards de pitié des amies qui promenaient de charmants bébés, tout cela Monique ne l'avait jamais soupçonné. Puisqu'elle était la plus laide, n'est-ce pas, il fallait bien qu'elle fût la plus aimée. Monique était entourée, protégée par la tendresse de sa mère. C'était là la barrière contre laquelle venait mourir la cruauté du monde. La pauvre petite ignorait sa disgrâce : elle ne pouvait pas se croire affreuse puisque tous répétaient que sa mère était admirablement belle. Alors elle vivait sans plus de soucis que ses camarades et elle était heureuse.

Seule Antoinette souffrait. Mais quand elle n'en pouvait plus elle embrassait de toutes ses forces le vilain petit visage et elle était apaisée. Oui, elle songeait à tout cela, au fardeau qui pesait sur ses épaules, tandis que Monique riait bêtement en bavardant avec ce jeune officier.



Les invités s'en vont et le colonel retient une seconde M^{me} Tellier :

— Dimanche prochain les Janet n'invitent que les enfants et ils mettent les parents à la porte ! Alors j'ai bien envie que, pendant ce temps-là, nous allions canoter sur le canal... Serez-vous des nôtres ?

Elle hésita une seconde :

— Je n'ose vous refuser... Le parc est si beau en ce moment que cette promenade sera délicieuse.

Mais vraiment, pour une dame respectable!

— Et vous? demanda le colonel en se tournant vers Pierre.

— Je me joindrai avec plaisir à votre bande de gens raisonnables.

— Comment, s'étonna un camarade de Pierre, n'es-tu pas invité au premier bal du banquier Arnold?

— Il fait trop beau pour s'enfermer si longtemps. Je veux profiter de la somptueuse agonie des jardins royaux.

— Tiens, remarqua le colonel, ironique, vous commencez donc à goûter le charme de Versailles?

Pierre revint seul jusqu'au Cercle militaire.

L'averse avait cessé. Des nuages mauves fuyaient sur le ciel rose que la pluie avait lavé comme un vase de porcelaine. Les arbres jaunis par l'automne s'éclairaient sous le soleil déclinant et semblaient d'immenses panaches d'or. A chaque rafale des feuilles tombaient, taches brunes et mouvantes qui venaient se coller au sol humide. Les maisons étaient plus silencieuses encore, mais elles souriaient vaguement. Il y avait entre les pavés des flaques où se reflétait un peu d'espace.

Après le dîner, Pierre erra au hasard dans les rues désertes où ne montait que le bruit de ses pas. Le souvenir d'Antoinette le poursuivait, fantôme noir au visage clair qui s'attachait à lui comme une ombre.

Il se sentait poussé dans une voie nouvelle qu'il n'avait pas cherchée et pourtant aucun désir ne lui venait de reculer, de s'arracher à cette emprise qui déjà pesait sur lui. Il ne savait pas au juste s'il aimait cette femme, mais il pensait que la vie devait être douce près d'elle.

Après avoir arpenté longtemps des rues qui se ressemblaient toutes, il se trouva devant la demeure de M^{me} Tellier. Il s'arrêta, essayant de percer l'obscurité du petit jardin vieillot qui séparait

la maison du boulevard. Il ne vit rien que des trones noirs et une façade grise dont on ne distinguait pas les traits.

Puis soudain il aperçut une raie lumineuse glissant hors d'un volet et cela lui fit du bien de savoir qu'elle était là tout près et qu'elle veillait.

Et il rêvait non pas à la beauté d'Antoinette, mais à cette paix qui émanait d'elle.

Antoinette ne dormait pas, en effet. Elle était venue s'asseoir à côté du lit de Monique. La fillette, qui était d'une nervosité excessive, avait paru très agitée toute la soirée et sa mère n'avait pu la calmer qu'en restant auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle se fût assoupie. Monique reposait maintenant, ses mains crispées aux mains de sa mère, mais dans son sommeil parfois une secousse brusque la faisait frémir.

Antoinette avait passé bien des nuits penchée ainsi sur ce lit et seule avec son enfant et ses souvenirs. Elle devait demeurer calme toujours, et toujours paisible et joyeuse, à cause de ce petit être qui s'accrochait à elle. Hélas ! elle n'avait pu donner sa beauté à Monique, mais elle lui avait donné plus peut-être...

Au dehors c'était le silence et la nuit que troublait seul le bruissement des arbres qui s'égouttaient sous le vent.

IV

Le colonel Bertin et ses amis sont groupés sur l'embarcadere de la flottille. Les dames relèvent leurs robes déjà bien courtes et poussent de petits

cris. Les messieurs qui ne savent pas ramer prennent des airs modestes et se dandinent.

Puis, une à une, les barques se détachent et s'éloignent sur l'eau brune. Tout autour c'est la splendeur de l'automne.

— Me permettez-vous, Madame, de piloter votre navire ?

Pierre se penche, un peu inquiet, et Antoinette accepte d'un sourire.

Les rames frappent l'eau, doucement, régulièrement. M^{me} Tellier a serré contre elle les plis de sa cape de velours noir et le vent fait friser ses cheveux sous la cloche de feutre. Elle se tait et semble rêver. Par instant, Pierre la regarde, mais elle ne sent pas ce regard frôler son visage.

Elle reste là, immobile, assise à l'avant du canot, avec ses mains jointes sur ses genoux.

La barque glisse sur l'eau qu'assombrissent les deux murailles d'arbres bordant la rive. On peut compter les troncs qui s'alignent en bon ordre comme les pieux d'une barrière. Au-dessus, c'est la masse du feuillage qui se meurt en une agonie de teintes.

La barque glisse... Le ciel est très loin et pur comme au printemps. Une troncée dans le rempart de verdure : une allée toute claire de soleil fuit, et au bout il y a un peu d'horizon bleu.

La barque glisse plus lentement. Pierre s'enivre de la beauté de ce jour et de la beauté de cette femme.

Elle a tourné les yeux vers lui :

— Vous n'êtes pas fatigué ?

Oh ! l'entendre parler longtemps encore !

— Non, mais je jouis et j'oublie de ramer.

— Vous aimez donc la nature, vous qui n'êtes heureux qu'à Paris ?

— Que voulez-vous, je l'ignorais, la nature ! Je commence à peine à la connaître. Jusqu'alors, je n'avais pas eu le temps.

— Et vous croyez peut-être avoir beaucoup vécu et vous n'avez sans doute jamais levé la tête?

Un oiseau passa comme une flèche dans le ciel transparent.

— Essayez un peu, Madame, de contempler les astres en traversant l'avenue de l'Opéra, et vous verrez...

Elle rit d'un rire jeune.

— Je n'essaierai pas...

Il reprit avec une soudaine amertume, qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant, tout au moins à ce sujet :

— Désirez-vous savoir ce qu'a été ma vie jusqu'à présent? Une rue quelconque de Paris, puis le lycée pendant douze ans, le front penché sur des livres, car il faut bien être dans les premiers, n'est-ce pas! Vous comprenez que j'ai un peu oublié qu'il y avait des arbres et des fleurs avec de l'espace au-dessus.

— Qu'il vous reste donc de choses à apprendre! Vous vous croyez savant et ne savez pas encore voir? Regardez le château. N'est-il pas joli, vu d'ici, poétisé par son cadre de verdure? Il semble tout dominer, et tout le parc, et tous les chemins montent vers lui qui demeure immuable, quoiqu'il ait perdu son âme.

La barque ne glissait plus maintenant sur l'eau qui clapotait. Pierre contemplait le palais tout blanc sur le bleu du ciel, et il le trouvait beau, parce qu'une femme était là près de lui, qui lui faisait battre le cœur.

Il y eut un coup de vent et des feuilles tombèrent en pluie autour du canot. Antoinette se pencha pour en cueillir une au passage, mais elles fuyaient, poussées par la brise, et l'eau du canal semblait fleurir.

Des rires venaient des autres barques.

Antoinette s'était redressée et son image s'éteignit dans les profondeurs de l'eau grise.

— Entendez-vous le colonel Bertin? Il s'amuse comme un enfant.

— Il était triste, pourtant, hier. Vous lui avez fait de la peine, je crois, en parlant de l'armée.

— Oh! fit Pierre, d'un ton léger, personne n'aime plus l'armée. J'avais un camarade qui était officier vraiment par vocation, du moins je le pensais. Il adorait son métier, mais, sa mère lui ayant proposé de prendre la direction de l'usine familiale, cet admirable soldat a démissionné avec le sourire.

— Il a peut-être beaucoup souffert... Les sacrifices les plus durs sont souvent ceux dont nul ne se doute... Si on se plaint, ce n'est déjà plus tout à fait un sacrifice, et c'est un reproche pour ceux qui en sont cause. Mais quand Dieu seul sait, alors, c'est autre chose.

Ils avaient tourné dans le bras de Trianon et ils croisaient des promeneurs bruyants et vulgaires, qui se souciaient fort peu de rompre la sérénité grandiose du parc.

Pierre ronchonna :

— Ces gens détonnent terriblement ici. Un peu comme un macaque dans une bergère Louis XV.

Elle secoua la tête :

— Nous détonnons tous, ici.

— Quelle erreur! protesta-t-il en riant, non pas tous, car vous faites admirablement bien dans ce décor, vous...

Elle l'interrompit d'un geste :

— Je suis lasse, voyez-vous, d'entendre des compliments. Si vous voulez que nous soyons amis, ne parlez pas de cela.

A cet instant même où elle repoussait l'hommage de Pierre, elle était idéalement jolie. Des ombres passaient dans l'eau profonde de ses yeux, et son visage n'était que douceur et tendresse.

Une barque les frôla, conduite par des soldats qui s'esclaffèrent avec de gros rires.

— Relique un peu les deux amoureux.

— Hein ! si c'est touchant...

— Elle est rudement bien.

Furieux, Pierre se retourna, mais les autres étaient déjà loin.

Antoinette avait rougi.

... Quand toutes les barques revinrent à la flottille, le ciel s'était subitement assombri et des nuages s'amoncelaient au-dessus du parc.

— Dépêchons-nous, fit le colonel, c'est un orage qui se prépare.

— Un orage ! protesta une dame, au début d'octobre, ce n'est pas possible !

Un lointain roulement lui répondit.

Tous les promeneurs refluaient maintenant comme de grandes vagues noires vers le château.

Un coup de vent passa, courbant les arbres, et les branches frémirent. Puis de larges gouttes d'eau se mirent à tomber avec un bruit mat.

Les gens fuyaient en une débandade folle. Des gosses piaillaient. Des femmes couraient piblement, enfonçant leurs talons dans le sable des allées. Et sur tout cela pleuvaient des feuilles mortes.

Antoinette avait suivi ses amis, mais très vite elle se sentit fatiguée et ne put refuser le bras que Pierre lui offrait. Au milieu du Tapis Vert, elle fut obligée de s'arrêter, haletante.

— Je n'en peux plus, avoua-t-elle simplement, je vais tâcher de m'abriter sous l'auvent de la petite boutique des Quinconces. Mais vous, Monsieur, je vous en prie, continuez votre route.

L'eau tombait maintenant par rafales, et des éclairs déchiraient les nuages, emplissant le parc de grandes lueurs blanches. Et c'était un crépitement presque ininterrompu qui couvrait les cris des femmes et la voix du vent.

— Non, Madame, je ne vous quitterai pas. Un officier n'abandonne jamais son poste.

Elle sourit, mais sans répondre, car elle regardait le ciel.

Il l'entraîna et ils vinrent s'adosser aux planches brunes de la boutique des Quinconces. L'eau courait partout, et le vent, et les feuilles. Les éclairs craquaient comme un feu d'artifice. Antoinette avait ôté son chapeau et serrait sa mante contre elle. La pluie fouettait son visage et ses cheveux, mais elle n'y prenait pas garde.

— C'est effrayant et splendide.

Pierre dit :

— Vous n'avez pas peur ?

Elle fit signe que non. Ils étaient seuls, maintenant. Tous les promeneurs avaient fui vers la ville, fourmis affolées regagnant leur fourmilière. L'ar moment, le tonnerre et les éclairs faisaient tant de bruit que les jeunes gens voyaient remuer leurs lèvres et ne s'entendaient pas.

Antoinette ne songeait plus à son compagnon, mais elle levait la tête pour mieux voir.

Et à cet instant Pierre comprit qu'il l'aimait comme un fou.

Il se pencha un peu :

— Je n'oublierai jamais cet orage.

Elle n'eut pas l'air de saisir le sens de ces paroles, et, se tournant avec une soudaine angoisse dans les yeux :

— Pourvu que M^{lle} Janet n'aie pas eu l'idée d'emmener les enfants à Trianon. Monique n'a pas pris son imperméable, et elle est si délicate !

Pierre sentit se glisser entre leurs deux vies l'ombre de l'affreuse petite fille.

Il y eut un craquement terrible. La foudre venait de tomber tout près.



Le soir, Pierre s'est laissé entraîner par des amis à la brasserie Muller. Il est triste et inquiet, car il se trouve à un moment décisif de son existence. Mais il est trop orgueilleux pour ne pas cacher à tous son trouble et il paraît aussi gai que les autres jours.

Le café est bruyant et enfumé sous la clarté vive des lampes.

Bernard frappe sur la table :

— Garçon, cinq cocktails...

— Les gens sont au-dessous de tout, ici, proteste Pierre. Dans un certain bar de Metz, le patron possède cent cinquante recettes de cocktails... On peut, comme cela, varier les plaisirs, tandis qu'à Versailles !

— Bah ! réplique Yves Quetdec, un aviateur brun comme une noisette, cela s'avale toujours, surtout après tant d'émotions. Hein ! cette après-midi, quel orage !

— Il paraît que la femme du capitaine Lefranc s'est enfermée dans un placard.

— Et la fille du « géné », croyant sa dernière heure arrivée, pleurait à chaudes larmes.

Les jeunes gens rient. Bernard reprend :

— Si vous aviez vu les promeneurs fuyant le parc, vous vous seriez bien amusés !

En parlant, il regarde son ami qui fume paisiblement.

— J'ai rencontré, sur la terrasse de l'Orangerie, la brave M^{me} Bertin qui courait comme elle pouvait, faisant un signe de croix à chaque éclair et gémissant : « Ah ! mes aïeux ! »

Pierre revoit Antoinette avec sa mante noire et son visage blanc : elle n'a pas tremblé, elle, tant elle était prise par la beauté de l'orage.

— Il paraît que la foudre est tombée sur le

Tapis Vert, dit un autre officier. Un garde a vu reuler une boule de feu.

Pierre sursaute : il ne s'était pas rendu compte que la mort l'avait frôlé de si près. Il sent maintenant avec force qu'une main le conduit, mais il ne sait où, et, pour la première fois, il a peur de l'avenir.

— Oui, continue une voix, il y a eu cinq points de chute, rien que dans le parc. Heureusement, personne n'a été atteint.

— Mais toi, Pierre, tu as dû te trouver aux meilleures loges. N'étais-tu pas à canoter avec la bande des Bertin ?

— Si... j'ai joui complètement du spectacle. Ce n'était vraiment pas mal.

Bernard se penche dans la brume bleue du café :

— Tu étais avec « elle », n'est-ce pas ?

Pierre ne répond pas, mais il appelle :

— Garçon, un whisky *and* soda.

Bernard a saisi le bras de son ami :

— Vois-tu cet homme qui entre :

— Ce grand type blond très chic, avec une allure de prince en exil ?

Il est bien, n'est-ce pas ?

— Oui..., et après ?

— Après, c'est le comte de je ne sais plus quoi. Un homme de grande valeur et immensément riche avec cela.

— Je m'en moque !

— Non..., car il vient de demander M^{me} Tellier en mariage.

Cette fois, Pierre regarde l'inconnu :

— Et, continue Bernard, elle l'a repoussé en lui disant qu'elle ne l'aimait pas.

Pierre se sent soulagé infiniment.

— Alors ?

— Alors... Tu comprends, mon pauvre vieux, que tu n'as guère de chances.

— Merci, fait Pierre sèchement.

— Oh ! ce n'est pas pour t'embêter que je dis ces choses, mais toutes les femmes apprécient les noms à courants d'air et l'argent. Celle-ci veut probablement mieux encore, et d'ailleurs elle n'a qu'à choisir... aussi...

— Elle ne ressemble pas aux autres femmes.

— On prétend toujours cela.

— Puis sais-tu même si j'ai l'intention de me mettre sur les rangs...

Au dehors il y a un bruissement sur les pavés comme si la pluie revenait.

— Encore une averse, gémit quelqu'un.

Pierre colle son front à la vitre.

— Non, ce ne sont que des feuilles qui tombent.

V

— Maman, je suis première en histoire !

Antoinette Tellier pose son ouvrage sur ses genoux et tend les bras à Monique qui vient s'y blottir.

Le salon est accueillant avec ses tentures claires, sa haute lampe, ses fleurs. Monique, qui arrive de la rue froide où il neige, sent mieux que les autres soirs la douceur de cette pièce et elle murmure :

— Comme il fait bon chez toi, maman !

Elle s'est assise aux pieds d'Antoinette et elle semble réfléchir. Sa figure grimaçante s'est figée, ses yeux ronds regardent dans un coin de la chambre.

— Les autres n'étaient pas contentes, tu sais, que je sois première.

La main d'Antoinette se pose, caressante, sur la tête de son enfant.

— Moi, j'en suis très heureuse.

Elle n'ajoute pas que cet humble succès est une réponse, après huit ans, au cruel diagnostic du docteur. Elle revoit les mains de cet homme palpant le corps chétif du bébé. Et ensuite ces longues heures d'étude où elle s'ingéniait à rendre les choses vivantes pour que sa fille les comprît mieux. « Imagine-toi une grande plaine où toutes les armées du monde descendent lentement. C'est Waterloo et le sort de ta patrie va se jouer là. » L'enfant écoute, le front tendu en avant, le regard brillant : son âme s'éveille.

Monique reprend en tortillant l'ourlet de sa robe :

— J'étais contente... Alors Suzanne Muraz, qui est méchante, m'a dit que j'étais laide... Ce n'est pas vrai, maman ?

Antoinette s'est brusquement penchée comme pour protéger sa petite. Jusqu'à présent on a eu pitié, elle était si disgraciée... oui, aussi sotte qu'affreuse. Alors tous se taisaient, sentant que la moindre moquerie serait une monstruosité. Mais voilà, maintenant Monique est moins sotte et on lui en veut de prétendre conquérir sa place au soleil comme les autres.

— On n'est pas laide, vois-tu, quand on est tant aimée par sa maman, puis la beauté ce n'est rien du tout, cela ne compte pas.

La porte s'ouvre et la vieille bonne entre :

— Voici un bouquet qu'un officier vient d'apporter pour Madame.

Antoinette a pris les roses dans ses mains et elle s'est levée. Appuyée contre la fenêtre, elle essaie de voir dans la nuit qui descend, mais elle n'aperçoit que le blanc de la neige et le gris du soir. Oh ! elle sait bien qui lui a envoyé ces fleurs coûteuses.

Monique a ramassé la carte qui accompagnait la gerbe et elle lit :

« Lieutenant Pierre Dival... Avec ses meilleurs vœux. »

— Il est idiot, ce monsieur !

Elle ne peut souffrir le jeune homme et elle a un plaisir de chat à le griffer, comme si elle était obscurément jalouse.

Pierre a si habilement manœuvré qu'il vient maintenant au jour de M^{me} Tellier et qu'il se hasarde même à lui faire des visites lorsqu'elle est seule. Il arrive en vieil ami, il conte ses soucis et il se lamente afin d'avoir la joie de se faire plaindre par elle qui console si bien.

Antoinette pose les fleurs et elle regarde son enfant jusqu'au fond de l'âme.

— N'aurais-tu pas envie, Mone, d'avoir des frères et des sœurs ? Ce serait gentil, n'est-ce pas ?

— Oh ! non... Ils seraient jolis, eux, et tu les aimerais mieux que moi.

Antoinette ne trouve pas la force de protester car cette réponse la bouleverse : Monique n'a jamais parlé ainsi.

La fillette serre les poings, son visage se contracte et ses yeux s'injectent de sang.

— Non, je ne veux pas en avoir, jamais, jamais, pas un frère, pas une sœur ! Je veux être ta seule petite fille à toi !

— Oh ! Monique, comme tu me fais de la peine. Crois-tu donc que ta maman puisse moins t'aimer ?

Elle s'agenouille près de Monique et serre la pauvre tête frémissante contre son épaule. Sous la caresse apaisante des mains qui l'enveloppent Monique se calme peu à peu. Mais elle murmure encore entre deux hoquets :

— Non, non, je ne veux pas !

Et sur la table les roses oubliées s'effeuillent.



— Bonjour, ma chère enfant, comment allez-vous ?

La grosse M^{me} Bertin est là dans le petit salon jaune et elle inspecte d'un regard sévère les murs et les meubles. Antoinette sourit à demi. La brave dame lui est vaguement parente et s'imagine avoir acquis par là un certain droit de surveillance. Puis elle est pleine de principes admirables et se croit vraiment faite pour moraliser l'humanité en général et cette jeune veuve en particulier.

— Partout des roses... en janvier... c'est une folie ! J'espère que ce n'est pas vous qui avez fait cette dépense ridicule ?

— Rassurez-vous, Madame, c'est un cadeau.

M^{me} Bertin s'est assise et elle contemple Antoinette comme si elle avait l'intention de lui faire subir un examen.

— Savez-vous qu'on parle beaucoup de votre inconcevable attitude vis-à-vis du comte de Bouyn.

— Qu'y puis-je ?

Et Antoinette esquisse un geste las.

— Vous pouvez l'épouser.

— Non, Madame, je ne l'aime pas, puis je ne veux pas me remarier.

M^{me} Bertin hausse les épaules d'un air excédé :

— Toujours le même refrain... Voilà huit ans que je patiente, que je vous excuse, et vous vous entêtez.

Une lueur amusée passe dans les yeux verts.

— Je ne peux pourtant pas me marier afin de vous faire plaisir.

— Me faire plaisir !... Voyons, ne plaisantez pas, c'est votre bonheur que je cherche avant tout.

Elle se penche péniblement et baisse la voix comme pour confier un secret d'État :

— Les gens n'admettent pas un veuvage aussi long. Une autre que vous pourrait encore se permettre cette fantaisie, mais avec la figure que vous avez... Enfin vous me comprenez... Alors dans les salons, on papote, on papote...

Elle n'ajoute pas qu'elle se mêle généreusement à tous ces bavardages.

Antoinette est devenue grave :

— On ne se rend donc pas compte que je me consacre à l'éducation de Monique ?

— Oui, je connais cette histoire : ne la racontez pas trop, personne ne vous croirait. Si encore Monique était comme les autres enfants... mais vraiment...

Une rougeur est montée au visage d'Antoinette.

— C'est justement parce qu'elle n'est pas tout à fait comme les autres qu'elle a tant besoin d'une maman.

Il y a un silence et un pâle rayon de soleil glisse dans la chambre, animant un instant les fleurs du tapis. Un mur est entre ces deux femmes et elles ne se comprendront jamais, car elles ne parlent pas la même langue.

Après avoir soufflé un peu, M^{me} Bertin s'obstine de nouveau :

— Vous êtes complètement folle. C'est mon devoir d'amie de vous le dire. Croyez-en ma vieille expérience : vous ne pouvez pas jouer indéfiniment ce rôle de mère héroïque et de veuve inconsolable... Cela passe encore dans les vies de saints des bibliothèques de patronage. Dans notre monde c'est inacceptable et ridicule.

Antoinette joint ses mains sur ses genoux. Oh ! l'expérience ne vient pas avec les années, mais avec la souffrance. Alors la femme d'Edouard Tellier en sait plus long que M^{me} Bertin. Certes elle n'a pas voulu se poser en veuve désespérée, elle a pleuré sa jeunesse sans amour, mais non

son mari : cela ce n'était pas possible. Et si jamais elle n'a avoué ce qu'avait été sa vie d'épouse, c'est qu'elle tenait à faire respecter la mémoire du père de Monique.

Elle a relevé la tête et son regard rencontre les roses qui s'inclinent dans un vase de porcelaine.

— Alors, vous croyez que je dois vraiment me remarier ?

— Comment donc ! Tout le monde vous approuverait ! s'écrie M^{me} Bertin qui s'imagine presque avoir convaincu Antoinette. Puis, voyez-vous, quand un homme tel que le comte de Bouyn vous demande en mariage, eh bien ! on ne refuse pas.

— Oh ! celui-là, je ne puis le souffrir et je ne songe nullement à l'épouser.

M^{me} Bertin gémit, un peu penaude. Ce n'est pas sa faute si Raoul de Bouyn a regardé Antoinette comme l'avait fait, onze ans auparavant, M. Tellier lorsqu'il cherchait une femme digne de son salon et de sa fortune.

— Dieu ! qu'il fait bon chez vous, Madame.

Pierre s'incline devant Antoinette Tellier. Oui, il a eu le même cri que Monique lorsqu'elle rentre de classe.

— Je ne vous dérange pas, j'espère... Quand j'arrive ici j'ai l'impression de faire halte au seuil d'une oasis.

Il s'est assis dans un grand fauteuil accueillant et la lumière de la lampe tombe sur son visage. Antoinette le regarde gravement comme si elle voulait lire en lui.

— Vous êtes heureux, pourtant ?

— Je croyais l'être et je ne le suis plus. J'ai vécu jusqu'ici en idiot, ne songeant qu'à mes bouquins ou à ma raquette.

— Ce n'est pas vivre que vivre pour soi seul. Il

y a tant de bien à faire autour de nous. C'est cela qui est passionnant.

Il soupire, déçu, car il avait espéré d'autres paroles. Antoinette tricote toujours du même petit geste régulier et pas un pli de sa robe n'a bougé. Pourtant ses yeux se sont allumés un instant comme une vitre où se reflète le soleil couchant. Oh ! elle pensait à ses pauvres, à ses œuvres... escaliers noirs qui sentent mauvais ou casiers verts avec des étiquettes. C'est cela qui l'enthousiasme.

Il se renverse un peu sur les coussins afin de mieux jouir de l'heure qu'il passe près de cette femme.

Clartés douces, fleurs et parfums, soies claires, tout cela se mêle et donne un sentiment de bien-être. Puis elle est là, elle, dans une robe blanche qui la fait très jeune, et son visage de vierge italienne s'éclaire de mystérieuse bonté. Oh ! ces lèvres rouges faites pour les baisers, et ce regard, et ce front... Comment peut-elle être si jolie et ignorer l'amour ?

Ils se taisent tous deux, envahis par trop de pensées. Mais le temps glisse que rythme, inexorable, la pendule et Pierre avait tant de choses à dire ! Il partira ce soir comme les autres soirs, sans avoir crié ce qui l'étouffe ; il s'en ira dans le noir des nuits d'hiver et la porte se fermera sur son silence.

Il se lève et vient s'appuyer à la cheminée.

— Aimez-vous le sonnet d'Arvers, Madame ?

— Oui, je l'ai murmuré bien souvent lorsque j'étais une enfant romanesque et que mes rêves se cognaienent aux grands murs de notre jardin.

— On prétend que la dame si pieusement fidèle à son austère devoir n'était autre que la blonde fille de Charles Nodier.

Il jouait avec un cadre et continua d'un ton léger :

— Mais, hélas ! elle n'a jamais compris.

— Si, fit Antoinette, elle a compris et elle s'est tue parce qu'il le fallait.

Il l'enveloppa d'un regard étrange, mais elle n'avait pas levé la tête et se penchait toujours sur son ouvrage.

Il reposa le cadre sur la cheminée et il s'aperçut alors qu'il venait de jouer avec une photographie de M. Tellier. Ce charmant monsieur n'avait pourtant pas l'air commode.

— Tiens, avoua Pierre, mon ami Bernard Vigier m'a parlé de votre mari.

— Ah ! et que vous a-t-il dit ?

Elle s'était redressée, cette fois, avec, dans les yeux, une expression de crainte et de défi.

— Il m'a dit que vous n'aviez pas été heureuse, articula-t-il lentement, sans la quitter du regard.

— De quoi se mêle-t-il ? — Et ses lèvres tremblaient. — Ce sont des histoires d'Angers.

Puis elle acheva plus bas, presque suppliante :

— Ne racontez jamais cela à Monique, jamais, n'est-ce pas ?

Il revint vers Antoinette :

— Oh ! je sais... elle ne se doute de rien. Elle croit son père un saint ou presque. Il est là, toujours présent pour elle. Un tableau au mur, un livre sur la table lui rappellent cet homme qu'elle n'a connu que par vous et qu'elle admire. Vous parlez de lui comme s'il avait été le meilleur des époux, et elle l'aime. Pourtant, il vous a fait souffrir.

Elle avait caché son visage dans sa main.

— Taisez-vous, mon ami.

Mais il poursuivit, s'excitant peu à peu :

— Et vous perpétuez ce souvenir qui vous est très pénible, j'en suis sûr... Tout cela pour cette petite !

Alors il vit tomber une larme sur la robe

blanche et, sentant qu'il ne se maîtrisait plus, il sortit.

Dans la cour, il faillit bousculer Monique qui rentrait.

Antoinette n'avait pas fait un geste pour le retenir. Elle entendit longtemps son pas résonner sur les pavés, et elle songeait :

« Pourquoi a-t-il parlé ainsi ce soir ? »

Et elle avait peur qu'en elle une voix ne répondit.

VI

Le train des Invalides fuit vers Paris, long serpent sombre où les portes des wagons mettent leurs taches claires, vertes et jaunes.

Le front appuyé à la vitre, M^{me} Tellier regarde.

Le train est sorti du tunnel de Meudon, et les conversations ont repris, plus bruyantes, entre les voyageurs.

Antoinette regarde la ville immense qui vient vers elle, estompée d'une sorte de buée grise d'où émergent comme des colonnes antiques les cheminées des usines.

Le train tourne et Antoinette pourrait nommer les monuments qui se dressent au-dessus de la masse indistincte des maisons... le Trocadéro, la Tour Eiffel, le Panthéon. Mais elle cherche plus haut. Là-bas, tout blanc tel un sanctuaire de vierges, le Sacré-Cœur domine la ville et la bénit. A chaque voyage, Antoinette salue d'un sourire

l'église pure qui veille et semble sortir des nuages.

Le train fuit... rues noires, jardinets lépreux de la zone, puis les quais emprisonnant l'eau sale de la Seine.

Antoinette détourne la tête et s'aperçoit seulement que Bernard Vigier, l'ami de Pierre, est assis en face d'elle.

— Bonjour, Monsieur; pardonnez-moi, je ne vous avais pas vu.

— Oh! Madame, je n'ai pas voulu vous arracher à votre rêverie.

Elle a donc rêvé? Elle ne sait même plus... Elle reprend d'un ton banal :

— Le colonel Bertin m'a appris que vous partiez prochainement au Maroc?

— Oui, et je n'en suis pas fâché, quelque amour que j'éprouve d'ailleurs pour Versailles et les Versaillais. Je n'ai qu'un regret : je croyais que Pierre s'en irait là-bas, et il reste ici.

— Ah! pourquoi donc?

— Il n'est plus le même. J'ignore ce qui lui est arrivé, mais il change terriblement. On est venu lui proposer un poste superbe, car c'est un garçon d'une grande valeur : Maroc, travail passionnant, avancement inespéré, l'armée le couvrant d'or ou presque.

— Et il n'a pas accepté?

— Non, il a tout envoyé promener afin de ne pas quitter Versailles. Personne n'y comprend rien.

Antoinette baisse le front pour échapper aux yeux inquisiteurs qui se posent sur elle.

— C'est idiot, ce qu'il fait là, complètement idiot! répète Bernard.

— C'est à lui qu'il faut dire cela!

Antoinette boutonne ses gants avec lenteur.

— Je le lui ai dit cent fois, mais sans aucun résultat... Il veut demeurer ici à n'importe quel prix!

Cette fois, Antoinette regarde en face le jeune homme : elle n'est pas de celles qui reculent.

— Et vous croyez que...

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

Elle a pâli jusqu'aux lèvres.

Oui, elle est jolie, étrangement jolie dans son tailleur noir qui fait valoir la grâce de ses lignes et la blancheur de son teint. Bernard comprend qu'on soit fou d'une femme comme celle-là.

Dans les grands yeux verts aux reflets dorés monte une tristesse. Bernard ne peut savoir comme la beauté est parfois lourde à porter.

— Vous l'aimez beaucoup, Monsieur ?

— C'est mon ami.

Mais voici la gare des Invalides. Une poignée de main, la bousculade aux portes, ils se sont perdus dans la foule et s'en vont par des routes différentes dans la ville immense. Pourtant la même pensée les poursuit.



Le soir est venu. Paris s'allume dans le brouillard qui s'épaissit : il fait froid, triste et humide.

Les autos passent, file ininterrompue qui beugle comme un troupeau de bêtes énormes. Les phares fixent leurs gros yeux brillants sur Antoinette, puis ils s'éloignent, balayant la chaussée de clartés aveuglantes. Par moment, on ne voit plus que ces phares qui vous regardent et c'est hallucinant.

Antoinette revient, épuisée, vers la gare. Elle a marché tout le jour dans les magasins, harcelée par des courses innombrables et par l'heure.

Le flot l'a prise et ne l'a pas lâchée.

Comment trouver une solution au problème douloureux qu'est l'existence, quand on erre dans

Paris, le cerveau sonore à force de bruit, les yeux saoulés de lumière, le corps brisé par la trépidation de la capitale qui vit trop et s'use?

Quand Antoinette sera revenue à Versailles, il faudra qu'elle soit calme comme tous les autres soirs. Une leçon à faire réciter, un problème à expliquer. Monique doit ignorer que sa mère a un cœur qui souffre.

Antoinette est sur le quai de la gare maintenant. Elle voudrait s'asseoir, mais tous les bancs sont occupés. Alors elle reste là, petite forme noire que les gens bousculent au passage. Ses doigts se crispent aux ficelles qui retiennent les paquets encombrants. Elle est lourde, lourde de tout ce qu'elle porte et de sa tristesse.

Tiens ! les gens oscillent autour d'elle. Ce gros monsieur là-bas semble perdre l'équilibre. Les piliers tournent eux aussi, les trains montent et descendent. Antoinette sent tout fuir, tout basculer ; elle cherche en vain quelque chose où s'accrocher, quelque chose qui ne remue pas.

Elle comprend qu'elle va tomber. Elle ferme les yeux et vacille, les mains serrées sur ses paquets : elle est seule.

Mais soudain un bras la retient et une voix bien connue murmure :

— N'ayez pas peur, Madame, je suis là. Vous êtes souffrante ?

Elle n'ouvre pas les yeux car ses paupières sont trop pesantes.

— C'est la fatigue et cette longue attente sur le quai... Je n'en puis plus.

Quelqu'un s'est levé et on la fait asseoir sur un banc. Des gens l'entourent, observant avec intérêt le visage blanc qui se renverse en arrière. On chuchote et on s'émeut parce qu'elle est belle et jeune. Mais elle n'a pas peur : Pierre est là qui la protège.

Oui, les Bertin ont raison, elle ne peut plus

continuer à vivre isolée et sans appui. L'existence est trop pénible parfois, et c'est dur d'être toujours celle qui console, qui apaise; celle à qui l'on s'agrippe et qui n'a pas le droit d'être lasse.

Le train entre en gare et les badauds s'éloignent.

Inquiet, Pierre se penche et sa voix vibre encore d'émotion.

— Pouvez-vous faire quelques pas? Nous allons monter en première... Vous serez mieux qu'ici.

Elle soulève ses paupières et regarde le visage qui l'interroge. Les yeux railleurs sont doux infiniment et Antoinette se sent réchauffée par cette tendresse qu'elle devine. Lui tremble, car il n'oubliera jamais cet instant où il l'a tenue dans ses bras, où ses cheveux l'ont frôlé. Oh! elle était légère comme un enfant. Il aurait voulu la prendre et l'emporter bien loin, vers des pays ensoleillés.

Dans le train qui s'ébranle, il s'est assis en face d'elle et il la contemple. Elle appuie sa tête au cuir du dossier et elle sommeile à demi. Sur sa face pâle, les cils font une ombre légère et la bouche met un trait rouge.

Jusqu'alors il l'a toujours vue énergique et grave, et il est heureux, ce soir, de la découvrir fragile et faible autant que les autres femmes. Les hommes aiment être les plus forts et protéger. Il la revoit dans son salon, si calme, si maîtresse d'elle-même. Il se sentait alors petit auprès d'elle, nerveux comme un gosse et stupide comme un collégien.

Elle est seule, c'est pour cela qu'elle se mure, s'enferme et passe un peu distante. Elle a son enfant à défendre et sa beauté. Aussi elle se raidit et on prétend qu'elle n'a pas de cœur. Mais Pierre l'entend battre, ce cœur, dans la trépidation monotone du train.

Comme il l'aime! Il ne croyait pas, dans son

égoïsme, être capable d'aimer ainsi. Et il se sent meilleur, grandi par cet amour. Il comprend mieux le sens de la vie et beaucoup de choses qui, avant, n'étaient pour lui qu'obscurité. Antoinette l'a sauvé de lui-même, et il l'en bénit.

Chaque jour, il veut lui parler, lui avouer sa tendresse, lui dire le choc qui a bouleversé son existence. Mais il n'ose pas, il a peur des mots qu'elle a déjà tant de fois prononcés :

— Monsieur, je ne veux pas me remarier.

Alors il recule indéfiniment. Tant qu'il se tait, il jouit de sa présence, de son amitié; il vient se reposer dans le salon clair tout imprégné de son parfum et de son charme. S'il se déclare et qu'elle refuse, il sera obligé de s'éloigner et se retrouvera seul dans la nuit sombre, ayant tout perdu.

Le train fuit toujours à travers l'ombre où palpitent les clartés vivantes des fenêtres qui s'allument.

Quand aura-t-il son foyer à lui, avec cette lampe qui vous attend le soir et éclaire votre route lorsque vous revenez ?

Antoinette a ouvert les yeux et elle murmure :

— Mon pauvre ami, vous auriez dû partir au Maroc.

M^{me} Bertin pénètre, très agitée, dans le salon d'Antoinette.

— On organise un bal superbe pour la Croix-Rouge. La présidente tient beaucoup à ce que vous veniez afin de mettre votre nom sur les cartes d'invitation.

— Elle sait bien, pourtant...

— Voyons, ma petite, le noir vous va admira-

blement, mais, sapristi ! vous n'êtes plus en deuil.

Antoinette secoue la tête :

— Non...

— Alors, vous n'avez aucune excuse. Notre caisse est à peu près vide. Vous ne pouvez pas ne pas nous aider. Vous comprenez... Étant une célébrité versaillaise — oh ! sans le vouloir — il y a bien des gens qui viendront rien que pour vous admirer. Vous avez beau vivre à l'écart, tout le monde parle de votre beauté.

— Et l'histoire du comte de Bouyn a encore avivé les curiosités, n'est-ce pas ? continue amèrement Antoinette. Ah ! s'en aller dans une île déserte !

— Soyez sérieuse, mon enfant !... Alors c'est entendu ? Vous ne pouvez refuser cela à notre présidente qui vous aime tant.

— Faites comme vous voudrez. Mais je ne serai donc jamais tranquille ?

— Si... dans vingt ans.

Et M^{me} Bertin repart de sa démarche un peu balancée de tonneau qui roule.

Antoinette a mis un châle blanc sur ses épaules et elle accompagne son amie jusqu'à la grille.

C'est un beau jour d'hiver, le ciel est clair et le soleil frôle les arbres nus. Au fond du bassin de pierre, l'eau s'anime.

Au seuil du jardin, les deux femmes se sont arrêtées. Sur le boulevard, des enfants jouent avec des cris perçants. Des nurses passent, poussant de lourds landaus.

M^{me} Bertin, en levant la tête, est frappée soudain de la pâleur d'Antoinette. Comme elle a bon cœur, elle s'inquiète :

— Qu'avez-vous, ma chère ? Vous semblez très fatiguée ? Prenez de l'élixir Sangart : c'est merveilleux et pas trop cher.

Antoinette sourit :

— Je vous assure que je n'ai rien.

— Puis, continue M^{me} Bertin, il faut vous marier.

Après avoir lancé cette flèche elle ouvre la grille et sort. Sur le trottoir, elle se retourne une dernière fois :

— Tâchez d'avoir une toilette éblouissante pour le bal.

Antoinette incline la tête et ses mains serrent le châle blanc. Un souffle de vent glisse dans le jardin dépouillé et fait frissonner les cheveux sombres autour du visage immobile et froid comme un marbre.

Antoinette est rentrée et elle pénètre dans le salon qui ne s'ouvre qu'aux jours de réception. Contre le mur il y a un grand tableau peint par un artiste célèbre. La jeune M^{me} Tellier est là dans toute la beauté exquise de ses seize ans. Elle a l'air d'une enfant ayant mis une robe de dame, une belle robe de taffetas mauve qui découvre les épaules et les bras. Elle tient des roses dans ses mains et elle affronte la vie avec une joyeuse insolence : elle est jolie, on l'admire, et cela lui tourne un peu la tête. Pourtant il y a déjà une tristesse au fond de ses yeux dorés : c'est toute l'immense marée de la souffrance qui commence à monter.

Pauvre ToINETTE couverte de bijoux comme une petite fille qui aime ce qui brille et veut éblouir, elle ne sait pas que son visage fait oublier tous ses diamants.

Antoinette regarde ses doigts et ses poignets nus que rien n'orne plus... Tout cela est très loin... Elle se revoit pivotant comme une toupie devant sa psyché et battant des mains :

— Je suis jolie, jolie, bien plus jolie que toutes les autres.

Antoinette sourit tristement à ce souvenir. La laideur de Monique n'est-elle pas la punition de

cet orgueil, la revanche de toutes les femmes jalouses que M^{me} Tellier éclipsait dès qu'elle arrivait dans un salon ?

Le portrait emplit la pièce de clarté et les lèvres rouges semblent railler.

Antoinette s'est retournée lentement et la glace reflète les deux visages. Onze ans ont passé et la veuve au châle blanc est peut-être plus belle encore que l'enfant en toilette somptueuse. Le nouveau visage a pris une expression émouvante que n'avait pas l'autre, et les yeux sont plus profonds, comme un lac sur lequel s'est penchée l'ombre des arbres.

Antoinette croyait que la souffrance vous faisait laid... Et elle a tant souffert, n'est-ce pas. Est-ce drôle, tout de même. Une pauvre joie lui vient à la pensée que, le jour du bal, elle sera encore, comme autrefois, la plus jolie.

Mais Monique est entrée et l'entoure de ses bras, alors elle a honte.

Hélas ! pourquoi Pierre Divat est-il venu dans sa vie, réveillant la vanité des années disparues ?

VI.

La salle du bal étincelle, riche devanture où se pavant de belles dames et de beaux messieurs. N'est-ce pas ce soir un énorme étalage, une sorte d'exposition générale... bijoux, robes, smoking ?

— La comtesse X... porte une tunique de Madeleine-Madeleine.

— La cape de fourrure de la préfète vient de chez Revillon.

— Les diamants de la femme du maire ont été montés par un bijoutier de la rue de la Paix, naturellement.

— Mon dernier chapeau est une création de Berteil.

Entre deux danses, les gens se groupent pour causer, et sous la lumière des lustres c'est un éblouissement d'étoffes claires et d'épaules nues. Seuls les hommes ont l'air de traîner quelque deuil avec leurs habits noirs et blancs comme des catafalques.

Soudain le silence passe, vague qui fait se figer la foule.

La grande porte s'ouvre. Les personnalités qui président le bal de la Croix-Rouge viennent d'entrer. Des couples grisonnants et un peu guindés s'avancent, entourés de saluts empressés.

Des voix ricanent :

— Les gros bonnets !

Puis toutes les têtes se tournent dans la même direction. Le général commandant la place apparaît au seuil des salons et à son bras s'appuie une femme admirablement belle.

On chuchote partout :

— M^{me} Tellier... c'est M^{me} Tellier.

Elle ne semble pas entendre et va indifférente, souriant à ceux qu'elle connaît. Elle n'a pas mis une de ces brillantes toilettes de conte de fées. Elle porte une simple robe de satin noir avec des roses rouges à la ceinture et c'est là comme une réponse à la phrase agressive de M^{me} Bertin : « Vous n'êtes plus en deuil, mon enfant, ne posez donc pas à la veuve inconsolable. »

Elle n'a pas un bijou, ni sur son cou, ni sur ses bras nus, et ses cheveux se nouent sans aucune recherche au-dessus de la nuque.

Autour d'elle ce ne sont que plumes, diadèmes

et ondulations compliquées. Pourtant tous les regards convergent sur elle et les musiciens de l'orchestre se penchent un peu pour mieux la voir.

Une dame roushonne :

— Elle ne se fait certainement pas habiller par un grand couturier.

Une autre se moque, méprisante :

— Est-elle si pauvre qu'elle n'a pas une perle ?

Vous pouvez critiquer et sourire, Antoinette n'a pas besoin de dentelles ni de colliers. En petit tablier de toile elle serait plus jolie encore que vous toutes, poupées parées comme des classes. Et ce soir, dans cette robe sombre qui dégage les lignes de son corps svelte, elle est d'une merveilleuse beauté.

Bernard ne peut s'empêcher de murmurer :

— Oh ! la splendide créature !

Mais Pierre, lui, ne dit rien. Il la dévore des yeux et la regarde évoquer de loin sans oser approcher.

L'orchestre emplit la salle de bruit. Les charlestons succèdent aux tangos et toutes les jambes s'agitent comme celles de pantins dont on tirerait régulièrement les ficelles.

Antoinette danse peu et elle est allée s'asseoir à côté des Bertin. Elle parle à mi-voix et suit d'un œil amusé les acrobaties des couples qui passent devant elle. Elle écoute les grands discours du colonel, attentive quoiqu'elle comprenne peu de chose au milieu de cette rumeur.

Puis insensiblement elle se laisse gagner par cette excitation joyeuse qui soulève tous les gens réunis ici, et, lorsque Pierre s'incline devant elle, elle ne résiste plus, elle entre à son tour dans l'immense ronde. Elle n'a pas cédé au regard suppliant qui l'implorait, mais à un besoin soudain de redevenir jeune, d'oublier, ne serait-ce qu'un instant, le fardeau de l'existence,

Pierre entraîne Antoinette au rythme lent d'un boston et il ne voit bientôt plus que la petite tête de marbre blanc casquée d'ébène et il ne sent plus que le parfum des roses rouges.

Elle rit et Pierre écoute ce rire qu'il ne connaissait pas encore. Si elle était vêtue de talletas mauve, on pourrait croire qu'elle vient de descendre du cadre qui enferme l'image de ses seize ans. Comme elle sait bien être gaie, comme elle se moque gentiment au passage du monsieur squelettique qui s'essouffle à promener une énorme dame, de la demoiselle à marier qui, dans sa robe blanche, prend des airs penchés, et du danseur dernier cri qui semble dire : « Regardez-moi, ne suis-je pas joli garçon ? »

Hélas ! elle n'a pas eu le temps d'être jeune. A l'âge où l'on va encore en classe, elle était épouse, puis mère. A l'époque où d'autres font leur entrée dans le monde, elle était veuve, prisonnière sous ses voiles de crêpe.

Les soucis, les responsabilités l'ont prise tout de suite et elle n'a guère connu que le côté austère de la vie.

Jusqu'alors Pierre pensait qu'elle n'en souffrait pas, qu'elle était naturellement grave. Mais il sent se réveiller, en elle, ce soir, des rêves enfantins étouffés depuis longtemps. Elle doit avoir le désir fou, certains jours, de courir, de sauter, de danser, de grimper aux arbres. Et si elle fuit ainsi le monde, c'est sans doute qu'elle le craint.

Où, il suffirait d'un peu de tendresse et d'un peu d'apaisement pour que sa gaieté s'épanouisse, pour qu'elle retrouve sa jeunesse et son rire d'autrefois.

En quittant Pierre elle eut une exclamation de gosse :

— Je ne me suis jamais tant amusée !

Elle fut bientôt tellement entourée d'admirateurs qui ne la laissaient même pas regagner sa chaise

que Pierre désespéra de parvenir à nouveau jusqu'à elle. Il était fier et furieux de ce succès qui faisait d'Antoinette la reine du bal.

Alors il partit avec des camarades qui avaient un peu trop bu de champagne et voulaient finir la soirée dans un café. Lui était ivre aussi, mais d'autre chose.

Ils s'en allèrent dans l'ombre, plutôt bruyants pour des officiers. La nuit était douce comme une promesse du printemps qui venait. Les étoiles glissaient derrière les branches dépouillées. Les rues étaient endormies.

Ils échouèrent dans le salon particulier d'un restaurant qui demeurait ouvert jusqu'à une heure avancée. Ils se mirent à fumer devant des orangeades que Bernard Vigier avait commandées d'autorité. D'ailleurs ces boissons inoffensives ne les calmèrent pas et ils parlaient tous ensemble.

— As-tu remarqué la dame en violet? Était-elle assez ridicule?

— Et le grand type déplumé qui ouvrait une bouche en cœur.

— Et la petite rousse qui faisait glisser son décolleté pour qu'on voie son épaule.

Ils rirent tous sans trop savoir pourquoi. Seul, Pierre, sa chaise collée au mur, restait morne et silencieux.

Une voix lança :

— Oui, mais il y avait M^{me} Tellier, et celle-là est épatante.

— Malgré sa robe noire elle paraissait avoir vingt ans.

— Ah! si elle voulait se remarier!

Il y eut un petit ricanement méchant :

— Elle aime peut-être mieux s'amuser.

— Si elle a de l'argent, je comprends ça.

Bernard jeta un regard inquiet vers son ami, mais Pierre buvait paisiblement sans avoir même l'air d'entendre.

Un aviateur, dont la famille habitait Angers, protesta :

— Elle a de quoi vivre sans se gêner, mais c'est tout.

— Je croyais pourtant qu'elle avait épousé un vieux riche et je trouvais que ce n'était pas si bête que cela.

— Oui, mais lorsqu'il est mort, elle a fait, au nom du défunt, des tas de dons édifiants.

— Bah ! c'était afin de poser à l'épouse modèle et de sauver la façade !... Les gens bien informés savaient parfaitement que le ménage n'allait guère... Madame voltigeait, monsieur avait la goutte...

Pierre vida son verre en se renversant un peu et il ne semblait pas voir ses camarades.

— Quoi, elle avait envie de faire joujou, cette grosse... En tout cas, ce soir elle s'en donnait...

— Certes, elle était radiieuse. Ça fait toujours plaisir d'écraser les autres femmes et de se pavaner tandis qu'elles pâlisent de jalousie.

— On dit qu'elle songe sérieusement à se caser.

— Sa liberté commence sans doute à lui peser.

— Seulement il lui faut un prince ou un milliardaire.

— Ah ! déclama Yves Querdec, vite une couronne, de l'or, et pouvoir se payer une statue comme celle-là !

Pierre s'était levé lentement et reboutonnait sa capote. Bernard suivait chacun de ses gestes, ne comprenant plus ce silence. Il posa sa main sur le dossier d'une chaise et cette fois son visage se tourna vers le centre de la pièce où ses camarades gesticulaient dans la buée bleue des cigarettes.

L'un d'eux monta sur la table et, levant son verre :

— A la belle M^{me} Tellier et à ses soupirants innombrables...

Il n'acheva pas, car il y eut soudain un fracas épouvantable et ce fut l'obscurité.

Pierre venait de lancer sa chaise dans le lustre...

Quand Pierre se retrouva dehors, seul et dégrisé, il se passa la main sur le front, puis il s'enfuit comme un voleur. Il courut longtemps dans les rues désertes, où son ombre se dessinait au passage sous le halo des réverbères. Enfin il s'arrêta, ne sachant même plus où il était, et s'adossa contre un arbre.

A l'horizon, le ciel noir se soulevait lentement, tel un énorme rideau de fer, et une bande rouge apparaissait. C'était l'aube, déjà, et des lueurs frôlaient les façades grises des maisons.

Alors, dans le silence de la ville endormie, il cria presque :

— Aujourd'hui même, je lui parlerai.

Seul, le bruit d'un volet que le vent faisait claquer contre un mur lui répondit.

En revenant du bal où elle avait dansé jusqu'au dernier instant, Antoinette Tellier trouva sa fille fiévreuse et agitée. Alors elle s'assit près du lit, morte de fatigue, et resta là jusqu'au matin.

Les doigts crispés de Monique s'étaient refermés sur le poignet d'Antoinette et elle n'osait se dégager, craignant d'interrompre le pauvre sommeil de son enfant. Elle demeurait immobile, penchée sur les draps blancs, sa main libre posée sur le front moite de la petite. Son man-

teau de fourrure avait glissé de ses épaules, dé couvrant la robe de soie, les bras nus et les roses fanées, et elle frissonnait.

La lumière tremblotante de la veilleuse éclairait une seconde le visage de Monique, puis vacillait comme si elle allait s'éteindre.

Parfois Antoinette soupirait de lassitude. Dans le grand calme de la nuit, elle entendait son cœur battre avec un bruit de grelot. bercée par la demi-somnolence qui la prenait, elle faisait un vague cauchemar. Il lui semblait que son cœur souffrant rythmait quelque air de danse.

Toc... toc... toc...

Les gens se secouent sous les lustres brillants. Soieries, bijoux, fleurs, clartés, têtes et jambes, tout cela s'agite pêle-mêle.

Toc... toc... toc...

L'atmosphère bruyante de la fête l'enveloppe et bourdonne, obsédante, ballottant son front lourd. Des faces claires chavirent et se confondent. Des milliers d'yeux oscillent qui la regardent.

... Enfin l'aube glisse doucement entre les volets et le gris de la pièce s'atténue. Sur le parquet, des pétales rouges tombent comme des larmes.

Antoinette se tourne vers la fenêtre où le matin s'allume. Hélas ! la vie pénible de tous les jours a déjà refermé son étreinte sur les épaules nues.

Antoinette songe avec amertume aux jeunes filles blanches qui dorment encore dans la tiédeur de leurs lits étroits et qui rêvent, paisibles, à ce premier bal, tandis qu'un sourire caresse leurs lèvres. Pauvres enfants ! vous étiez naïvement jalouses de cette femme, si belle dans sa robe noire, et c'est elle qui vous envie, elle qui n'attend rien de l'avenir, qui n'a pas connu l'amour et ne le connaîtra jamais.

Monique s'agite sous ses draps, et Antoinette lui frôle doucement la joue :

— Oh ! tu seras heureuse, toi, il le faut bien, pour tout ce que ta maman a souffert.

Au dehors, les oiseaux chantent, éperdus. Les arbres frémissent, sentant monter la sève nouvelle. Un souffle tiède ride le calme miroir du petit bassin. La bonne balaie les dernières feuilles mortes qui s'enlassaient avec un murmure de papier froissé.

Et tous ces bruits de la vie qui reprend montent jusqu'à Antoinette. Mais, peu à peu, sa pensée s'engourdit. Exténuée, elle se laisse aller et s'assoupit, la tête appuyée contre celle de son enfant.

... Dans le matin clair, Bernard Vigier sort de chez lui en frissonnant. Son ordonnance est là qui tient le cheval par la bride.

Bernard réfléchit un instant.

— Ce matin, manœuvres. Cette après-midi, prise d'armes. Enfin, je passerai chez Pierre ce soir. Il y aura certainement du nouveau, car ce brave garçon est amoureux comme un idiot. Ah ! cette femme ne pourrait-elle s'en aller au diable...

Bernard hausse les épaules et traverse rapidement le trottoir. Sans même prendre son élan, il met le pied à l'étrier et saute sur sa selle.

VIII

La bonne annonce :

— Monsieur Divat.

Il entre et la porte du salon claque derrière lui.

Antoinette a posé le livre d'Histoire qu'elle feuilletait en interrogeant Monique, assise à côté d'elle.

— Bonjour, Monsieur... Ma chérie, monte dans ta chambre finir tes devoirs... Nous te dérangeons en causant.

Monique s'est levée sans hâte et, après avoir ramassé ses cahiers, elle s'éloigne, heurtant presque, au passage, le jeune officier. Leurs regards se sont croisés, hostiles, et Antoinette, qui ne veut pas comprendre, dit doucement :

— C'est une grande fille, n'est-ce pas ? Elle va avoir onze ans bientôt... Mais, Monsieur, asseyez-vous donc.

Il se laisse choir sur un tabouret et, tout de suite, il explique le motif de sa visite :

— Je suis venu, Madame, vous demander une chose dont va dépendre toute ma vie. Je n'ai plus, comme famille, qu'un vieil oncle impotent, alors je suis mon propre ambassadeur.

Il essaie de sourire, mais n'y parvient pas.

Elle le regarde, les mains posées sur ses genoux, ne songeant même pas à prendre son ouvrage.

— Vous devinez ce qui m'amène ?

Elle baisse la tête :

— Oui. J'avais espéré, voyez-vous, jouir longtemps de votre amitié qui m'est chère. Mais, hélas ! cela ne vous suffit pas d'être un bon camarade qui est toujours attendu avec plaisir et qu'on estime.

— Non, cela ne me suffit plus, car je vous aime. Oh ! dites-moi vite, Antoinette, si vous voulez bien être ma femme.

Ce nom d'Antoinette a jailli de ses lèvres comme un mot familier et il s'est levé, les mains tendues. Mais elle l'a repoussé d'un geste.

— Vous me faites beaucoup de peine, car je ne puis me remarier.

Pierre eut un sursaut de colère, mais la voix calme le domina, l'écrasa peu à peu.

— A d'autres, je dirais simplement que je ne veux pas. Le comte de Bouyu n'a eu que cette réponse. Pour vous, c'est différent car vous êtes un ami. Depuis huit ans, j'ai beaucoup réfléchi à cette question. J'ai pu même croire que j'avais tort de rester veuve, car mon entourage m'a prouvé cent fois que je ne devais pas vivre ainsi isolée. Mais personne ne songeait à ma fille. Oh ! si elle était une enfant comme les autres, je n'hésiterais pas : elle aurait un foyer plus vaste, plus gai, elle serait heureuse. Seulement elle n'est pas comme les autres : elle est très laide, je le sais ; elle paraît idiote, bien qu'elle ne le soit pas. Elle est nerveuse à l'excès, tellement délicate avec cela qu'il lui faut des soins perpétuels.

Elle s'interrompit un moment, tant il lui était pénible d'avouer ces choses qui lui faisaient mal dans son orgueil et dans sa tendresse.

Alors Pierre supplia :

— Je vous assure que je serai vraiment un père pour elle.

— Vous, mon pauvre ami, mais vous en êtes déjà jaloux, et elle, elle ne vous aime guère. Admettons que vous vous dominiez quelque temps, ensuite elle vous gênera, vous agacera, vous fera honte ! Vous n'aurez jamais les mêmes raisons que moi de la supporter, de lui parler doucement, de la traiter comme une petite fille fragile. Et avec sa sensibilité exacerbée, elle souffrira. Puis voici dix ans que je suis tout à elle, que je ne la quitte pas un seul jour. Elle s'apercevra vite que je m'occupe moins d'elle, que vous l'avez volée un peu.

— Elle grandira, elle n'aura plus besoin de vous, elle se mariera.

— Cela c'est peu probable, fit Antoinette, elle

est si vilaine ! Ce qui est presque certain, c'est qu'elle restera toujours près de moi et qu'elle ne connaîtra pas d'autre foyer que cette maison. Je suis déjà pour elle non seulement ce qu'elle n'a pas eu, mais ce qu'elle n'aura jamais. Je remplace le père qui n'a pu la protéger, les petites amies qui, par vanité bête, ne se lient que superficiellement avec elle. Il faut que je l'aime pour tous ceux qui ne l'aiment pas ou se moquent d'elle, pour le prince charmant dont elle rêvera comme toutes les jeunes filles et qui ne viendra pas.

Il y a encore une chose à laquelle vous n'avez pas pensé. Si je me remarie, Monique aura probablement des frères et des sœurs. Elle, qui ne s'est jamais rendu tout à fait compte de ce qu'elle était, découvrira sa pauvreté lorsqu'elle pourra se comparer sans cesse à d'autres enfants. Ces enfants-là qui seront les vôtres, vous ne pourrez vous empêcher de les choyer beaucoup plus que Monique. Alors Monique, se sentant inférieure à eux, croira que, moi aussi, je les préfère. Vous n'aviez pas envisagé tout cela, j'imagine ?

— Non, répondit Pierre durement, je n'avais pas songé un seul instant que vous pourriez me sacrifier à une petite fille presque anormale.

Les mots étaient cruels et vibraient d'orgueil égoïste. Mais Antoinette ne se fâcha pas, car elle devinait toute l'immense douleur qui envahissait le jeune homme.

— Ce n'est pas à Monique que je vous sacrifie, mais à mon devoir, et c'est exagéré, d'ailleurs, de parler de sacrifice. Je dois me consacrer à ma fille d'autant plus qu'elle ne peut se passer de moi. Cela est net et clair. Ma religion ne me le commanderait pas que mon cœur m'y forcerait. La situation spéciale de mon enfant fait que je suis obligée de me pencher sur elle à tous les instants. Si je veux qu'elle devienne semblable aux autres femmes, qu'elle acquière tout ce qui est

nécessaire au bonheur, il faut que je la modèle sans cesse comme une terre ingrate dont on veut faire une statue. C'est donc là le premier devoir que Dieu m'a imposé du jour où j'ai été mère. Si je vous épousais, je me créerais un second devoir : celui de vous rendre heureux, et je ne le pourrais pas sans négliger Monique. D'autre part, je ne voudrais pas que vous souffriez. Je n'ai donc pas le droit d'assumer une nouvelle tâche, sachant que je suis incapable de la remplir. Je dois d'abord mener à bien celle qui m'a été donnée et qui, hélas ! prend toute ma vie.

— Et si M. Tellier avait vécu, qu'auriez-vous fait ? hasarda Pierre qui se sentait glisser dans l'âme et essayait de se raccrocher une dernière fois.

— Là, ç'eût été autre chose, car je me serais due d'abord à mon mari, au père de Monique, et le devoir de la développer se serait partagé d'ailleurs entre nous deux.

Elle parlait avec une netteté déconcertante en face de ce pauvre garçon anéanti, incapable même, dans son émotion et son désespoir, de saisir la clarté de ces beaux raisonnements. Un mot attendri lui aurait fait perdre la tête, l'aurait jeté peut-être aux pieds d'Antoinette. Mais cette leçon de morale, sagement distillée, lui faisait l'effet d'une douche d'eau glacée. Il avait oublié toutes les phrases brûlantes préparées depuis des mois ; il se sentait idiot et sans défense. Il lui semblait qu'une énorme muraille de verre le séparait d'Antoinette et qu'il se cognerait en vain le front à cet obstacle.

La voix charmante s'adoucit pourtant en prononçant la conclusion :

— Vous comprenez bien maintenant que ce rêve était impossible !

Et elle se leva comme pour arrêter d'avance toute supplication inutile.

— Ayant beaucoup d'affection pour vous, je ne fais qu'un seul vœu : oubliez-moi et soyez heureux. Vous n'auriez pu l'être près de moi, je suis plus vieille que vous et je ne suis pas gaie. Epousez une jeune fille débordante de joie et de vie : elle n'aura pas derrière elle le souvenir obsédant d'un foyer mort qui fut triste. Pour que je ne gêne pas votre route, il faut que vous partiez. Cela, je l'exige presque, car si vous restiez ici les gens parleraient et vous savez tout ce qu'ils peuvent dire...

Alors il eut envie de la griffer, de lui faire partager un peu ce qu'il endurait. Il ne songeait même pas, dans son égoïsme d'homme, que depuis onze ans elle avait dû connaître bien des amertumes, que son métier de mère ne devait pas être drôle tous les jours, et qu'à cette heure elle souffrait peut-être, elle aussi.

— Si vous n'aviez pas Monique, me repoussez-vous, Madame ?

Il la fixait avec quelque chose de brutal dans le regard.

Elle répondit simplement :

— Non, je crois que j'accepterais...

Il ricana :

— Oh ! je suis très flatté. Vous vous êtes déjà mariée une fois sans amour... Cela ne vous coûterait pas beaucoup de recommencer. Vous êtes vraiment une femme admirable.

Elle pâlit à peine sous l'insulte, mais elle setra ses mains l'une contre l'autre.

Pierre sortit du salon d'un pas lourd qui faisait pitié. Alors elle l'accompagna jusqu'à la grille et ils traversèrent le jardin paisible où s'éveillait la nature.

Devant cette porte prête à se refermer sur lui pour toujours, il s'arrêta une dernière fois et son regard interrogeait Antoinette désespérément. Elle était là, calme et douce ainsi que tous les autres

soirs. Sur son visage il n'y avait aucune émotion, et dans ses yeux verts à peine une ombre. Le vent seul faisait battre les plis de sa robe.

Il sentit que tout était perdu, bien perdu. Il demanda pourtant :

— Ainsi, Madame, vous n'avez jamais aimé ?

Elle ne répondit pas.

— Alors, je vous plains.

Et il s'éloigna sur le boulevard désert. Quand il eut franchi la chaussée il se retourna une seconde dans l'espoir que qu'elle serait encore là sur le seuil et que ce serait comme un regret laissé derrière lui.

Mais la grille était close et Antoinette avait disparu. Elle devait être pressée d'emmener Monique au parc.

A cet instant il détestait presque Antoinette et il songeait :

— Oui, je l'oublierai vite. Ce ne sera pas long. Son souvenir ne vaut vraiment pas la peine d'être gardé dans un reliquaire.

Puis il réfléchit soudain qu'il ne viendrait plus se reposer dans le salon tiède tendu de soie jaune. Et cela lui fut une toute petite peine après la grande. Le chat, la lampe, les pâles aquarelles, la corbeille à ouvrage, toutes ces choses étaient des amis obscurs qui meublaient pour lui un pauvre « home » imaginaire.

Il allait reprendre sa vie errante d'officier sans famille, il allait être à nouveau celui que personne n'attend, mais il emporterait la nostalgie du foyer qui aurait pu devenir le sien.

Tentures claires, meubles charmants... des fleurs aux lèvres des vases et sur tout cela la clarté dorée de la lampe...

Il revint sans plus rien voir, vacillant presque comme un malade. En arrivant chez lui, il trouva Bernard installé dans la salle à manger et chantonnant pour cacher son inquiétude.

Ces deux hommes se regardèrent mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait.

Le soleil blême glissait sur le papier banal de la pièce, des vêtements jetés en désordre couvraient les sièges.

Pierre se décida soudain :

— Je pars avec toi... oui, je pars tout de suite.

Sa voix était rauque, son corps se cabrait, comme cravaché. Il avait perdu cette nonchalance dont souriaient ses camarades et qui lui donnait une allure de grand seigneur désabusé.

Bernard vint à lui, bouleversé par le chagrin atroce qu'il devinait.

— Oui, je t'emmène, mon pauvre vieux, je t'emmène loin, très loin.

Il n'osait dire : « loin d'elle », mais Pierre comprit et courba la tête :

— Il le faut bien car elle veut que je parte... On dirait vraiment qu'elle a peur !

Il eut un rire déchirant :

— Je me demande pourquoi, car elle est trop calme pour s'attendrir jamais.

Il s'effondra sur une chaise, le front collé à la table.

— Que t'a-t-elle dit ? interrogea Bernard gauchement, car il ne savait s'il faisait bien de rouvrir la plaie saignante.

— Oh ! de fort belles choses comme on, en voit dans les livres pour petites filles bien sages. Des sermons enfin... Elle m'a cloué avec ces histoires-là... Oui, sortir de Polytechnique et se laisser

aplatir de cette façon sans trouver un mot pour se défendre !... Elle prétend rendre son enfant semblable aux autres... Ah ! elle ne l'a donc pas regardée !... Hein ! tu n'aurais pas supposé cela, qu'un type de mon genre serait flanqué à la porte par une gosse presque idiote ?

Il avait relevé la tête et ses yeux noirs brillaient tour à tour de colère ou de tristesse.

Bernard tremblait presque devant ce désespoir d'homme.

— Ah ! si seulement elle s'était laissé émonvoir ! Si elle s'était troublée... je serais parti moins malheureux ! Mais elle était aussi froide qu'une belle statue et si elle n'avait parlé j'aurais pu douter qu'elle fût vivante. Elle m'a envoyé promener parce que je ne suis rien pour elle, rien... Elle ne m'aime pas.

Le cri de son orgueil blessé mourut en une plainte douloureuse. Bernard regardait la fenêtre claire comme s'il allait dire quelque chose qui lui brûlait les lèvres. Mais il se tut. Pierre sanglotait maintenant, tout son être broyé, lui qui s'était cru plus fort que la vie, et il répétait du ton d'un enfant en colère :

— Elle n'a pas de cœur... non, elle n'a pas de cœur.

Le soleil s'était éteint dans la pièce. L'ombre grandissait, lourde et froide.



Le lendemain, en faisant quelques dernières courses, Bernard rencontra M^{me} Tellier. Il hésita une seconde, puis il vint à elle, rouge et gêné.

— Je ne veux pas partir, Madame, sans vous avoir dit...

Il basouillait sous le regard étonné des yeux verts.

— Je voulais vous remercier pour... pour...

Et très vite il ajouta :

— Je vous admire profondément, Madame, c'est cela que je voulais vous dire. Oui, vous ne ressemblez pas aux autres femmes.

Elle eut un sourire presque amusé, mais ses yeux restèrent tristes comme des miroirs que des images douloureuses ont assombris pour toujours. Puis elle s'éloigna sans avoir prononcé le nom que Bernard redoutait d'entendre.

Il était resté à la même place, un peu honteux d'avoir su si mal lui faire comprendre sa reconnaissance.

Elle allait sans se détourner, toute droite dans son manteau noir. Alors il hocha la tête et murmura :

— Elle est rudement bien, tout de même.

* *

Dans la rue Rameau, le vent moqueur du printemps fait danser un petit écriteau accroché contre un volet.

Appartement meublé à louer.

Libre de suite.

Et le regard des gens qui passent glisse, indifférent, sur le morceau de carton qui sautille au bout de sa ficelle.

La propriétaire, en balayant le trottoir, confie à sa meilleure amie :

— C'est-y une chance pourtant. Le lieutenant est parti comme ça tout d'un coup. On n'est qu'au cinq et il a payé le mois entier. Si je trouve demain un autre locataire, ça sera un joli bénéfice.

Des plus grandes douleurs naissent parfois de toutes petites joies.

DEUXIÈME PARTIE

I

La mer et le ciel sont bleus infiniment. Pas un duage en haut, pas une vague en bas. L'air est calme et tiède qui glisse entre les branches tendues vers l'eau comme des bras avides. La forêt a pris l'océan pour miroir, aussi la marée entraîne-t-elle parfois des feuilles tombées.

L'Ause Rouge se blottit entre la plaine bleue de la mer et la muraille verte du bois de la Chaize. Les pins et les chênes sont si proches qu'ils jettent leur ombre mouvante sur le sable et que les cris de leurs oiseaux rythment la rumeur du flot.

Deux éboulements de rochers closent la grève et les arbres qui jaillissent des blocs emprisonnent, entre les lignes noires de leurs troncs, des paysages : un peu de mer, un peu de ciel, une rive au loin, et au premier plan la tache sombre d'une feuille.

Et sur tout cela l'immense baiser du soleil.

Envahissant la plage, des touristes venus de Pornic parlent comme on crie et cela fait un tumulte dans la grande paix du bord de l'eau.

— Pierre, à quoi songez-vous, là-bas, solitaire ?

Et une jeune fille se détache du groupe. Grande et robuste, elle semble une belle plante qu'ont do-

rée le vent et la lumière. Ses cheveux courts et frisés sont blonds, ses yeux clairs, ses lèvres rouges. Sa robe blanche nouée d'une ceinture de cuir dégage les bras, le cou et les jambes.

— On croirait que vous rêvez... Seriez-vous romantique et sentimental? Alors vous êtes bon à mettre dans un musée.

Pierre Divat pose son regard au fond des yeux clairs qui rient. Il balance un peu son long corps et penche de côté sa tête brune.

— Nicole, admirez ce vitrail bleu enchâssé dans l'arc de deux branches.

Elle lève le nez en l'air.

— Je ne vois rien qu'un morceau de ciel et des arbres... Vous avez de l'imagination... Moi je pense que tout à l'heure le bain sera épatant... Votre ami Bernard Vigier arrive bientôt? Est-il beau garçon?

— Le plus beau du monde puisqu'il est mon meilleur ami.

— Vous êtes idiot et ne comprenez rien.

— Auriez-vous envie de l'épouser?

— Est-il riche?

— Oui...

— Parlait.

— Mais il est marié.

— Bah! on divorce... Oh! ne vous en faites pas, vous m'avez dit qu'il était blond... moi je préfère le type espagnol.

Dans les yeux sombres qui caressent passe une lueur amusée.

— J'en suis très flatté... Seulement je n'ai pas une fortune écrasante, loin de là.

Nicole hausse les épaules.

— Vous allez gagner un argent fou... justement le major Harton voudrait vous parler... Le voici.

Pierre se tourne avec calme vers le nouveau venu, un grand athlète au visage brique et aux lunettes d'écaille.

Les deux hommes se regardent comme pour s'évaluer. Enfin l'Anglais commence :

— *Hello!* savez-vous, monsieur Divat, d'où je viens? De votre usine dans le Nord.

S'il comptait surprendre Pierre il s'est trompé. Les mains dans les poches de sa veste, Pierre contemple en souriant Nicole qui s'est assise au bord de l'eau. Elle joue avec les petites vagues qui frôlent presque sa robe et elle semble ainsi quelque déesse marine.

— Je n'aurais pu croire qu'on vous payât deux mille francs par mois. Un homme de votre valeur... C'est une plaisanterie.

Le sourire de Pierre s'accentue. Depuis un an la famille de Nicole Martin ne cesse de répéter sur tous les tons cette petite phrase : « Un homme de votre valeur, c'est une plaisanterie ! »

Harton continue :

— Aussi j'espère conclure l'affaire.

C'est une affaire très simple en vérité. Après sa démission, Pierre s'est lancé dans des études de chimie : il avait besoin de travailler pour oublier... Il est entré dans le laboratoire d'une usine de Lille : là il devait chercher un produit capable de remplacer l'essence. Mais, malgré de beaux résultats, il ne s'est pas vu couvrir d'or comme il l'avait vaguement espéré. C'est alors qu'il a connu les Martin, puis, par eux, ce major Harton, agent d'une firme anglaise.

Autour de lui « les jeunes », ceux qui n'avaient pas fait la guerre, étaient plus las que s'ils l'avaient faite. Ils trouvaient tout démodé, même le patriotisme. Leur seul but était : gagner de l'argent. Ils jouaient à la Bourse sur la baisse du franc sans songer même qu'ils poussaient ainsi leur pays à la ruine. Ils maudissaient le gouvernement et restaient à se chauffer les pieds près du feu au moment des élections. Les gens honnêtes et consciencieux étaient traités d'idiots. Il n'y

avait plus qu'une aristocratie, celles des autos.

Aussi, peu à peu, Pierre s'était habitué à cette idée que travailler pour l'Angleterre était tout naturel si l'Angleterre vous payait mieux que la France.

Bernard était loin, quelque part au fond du Maroc. L'armée, où tout déserteur est un traître, était plus loin encore. Et Versailles avec ses grandes avenues calmes n'était plus qu'un album de cartes postales relégué dans un placard.

Alors on ne sait plus où est le bien ni le mal. On dit : « L'Etat, je m'en moque, je puis le voler et le bafouer car c'est un bandit. » Mais on oublie que derrière l'Etat il y a la France éternelle qui souffre.

Le major Harton reprit :

— Vos camarades de laboratoire ont presque tous accepté mes offres... Vous ne serez donc pas seul là-bas.

Nicole était revenue auprès des deux hommes et elle frottait ses mains humides.

— Ah ! ça sera une bonne leçon pour notre pays qui paie ses savants des prix dérisoires.

— Quant à vous, continua lentement Harton, vos dons étant remarquables, nous vous proposons vingt mille francs par mois.

Les yeux de Pierre erraient toujours dans le vague. Il compta sur ses doigts comme un écolier.

— Vingt mille francs moins deux mille, cela fait dix huit mille...

Nicole éclata de rire :

— Il est calé, hein !

Déjà Harton sortait son portefeuille :

— J'ai là tout ce qu'il faut... Vous n'avez plus qu'à signer.

Pierre eut un geste excédé :

— Dieu ! que vous êtes pressés, vous autres Anglais !... Nous avons bien le temps.

— Vous voudriez peut-être réfléchir? s'enquit l'autre, déjà méfiant.

— Oh! non, ce serait très fatigant... N'oubliez pas que je suis ici pour me reposer.

— Ah! vous êtes « marant »! fit Nicole qui s'amusait prodigieusement. Vous savez que vous ne me prendrez tout à fait le cœur que lorsque vous roulerez dans une belle bagnole.

Et elle courut rejoindre ses amies qui l'appelaient.

Le major hocha la tête :

— Quelle langue parle donc cette jeune fille?

Pierre ne se départit pas de son calme :

— Quelque chose comme du vieux français... C'est très bien porté... Voulez-vous une cigarette?

Mais l'autre ne démordait pas de son idée :

— Convenez tout de même que nous sommes généreux.

— Pas tant que cela... Je veux plus de vingt mille francs en Angleterre. Tandis que chez nous, vous comprenez, les savants courent les rues, alors cela fait baisser les prix sur le marché. Décidément vous ne voulez pas de cigarette?... Vous avez tort.

* * *

Après le déjeuner, les jeunes gens ont organisé une partie de cache-cache et les bois paisibles de Noirmontier s'animent. Cris, rires, appels, courses folles, tout cela est enivrant dans ce cadre féerique, avec cette forêt glissant dans la mer et, au-dessus, ce grand ciel.

Qu'importe si autrefois des femmes affolées ont été traquées là par des soldats chargés de les mettre à mort. Qui donc penserait à cela aujour-

d'hui, où il fait si bon jouer dans l'ombre légère des pins et des mimosas.

— Gare... Pierre Divat est dessous.

Des murmures de branches froissées, des paroles étouffées, puis plus rien que le silence.

Pierre commence à se faufiler entre les rochers... Il est tombé sur un nid... une débandade... trois fuyards.

Pierre n'hésite pas et s'élance à la poursuite de la robe blanche de Nicole. La jeune fille ne veut pas se laisser prendre, et elle vole dans le petit chemin glissant. A chaque tournant, afin de retarder la marche de son adversaire, elle le bombarde de projectiles variés. C'est ainsi qu'il reçoit d'abord sur le nez une écharpe roulée en boule, puis un chapeau de paille large comme une ombrelle, enfin une espadrille suivie d'une autre. Et, certes, ce n'est pas commode de grimper dans ces sentiers de chèvre avec les mains chargées de tous ces objets encombrants... sans parler de l'air ridicule que cela vous donne.

Enfin, Pierre est parvenu à cerner Nicole sur un rocher qui domine la mer. Alors il jette son fardeau sur le sol et bondit :

— Cette fois, je vous ai et cela vous apprendra à vous servir de moi comme portemanteau.

Elle lui tire la langue et essaie de fuir en se jetant de côté. Mais elle a fait un mouvement trop brusque et elle serait tombée dans le vide si Pierre ne l'avait retenue.

Une angoisse aux lèvres, elle s'accroche à lui. Il dit :

— N'ayez pas peur, je suis là.

Soudain, tout le bleu qui les entoure s'efface. Pierre se revoit sur le quai d'une gare. Il ne tient pas dans ses bras une jeune fille blanche, mais une femme en deuil.



Le bateau à vapeur qui fait le service de Noirmoutier revient lentement vers Pornic. Comme c'est un jour de grande marée, le voyage n'est pas aussi paisible que le matin et de grosses vagues roulent jusqu'à l'horizon.

Le bois de la Chaize s'efface peu à peu, la ligne noire de la pointe Saint-Gildas se fait plus nette et ses rochers nus dressent leurs falaises brunes acus le ciel. Il semble qu'on vient de quitter quelque jardin merveilleux et qu'on va vers un désert.

Pierre s'est accoudé à l'avant du bateau. Il aime voir la coque monter sur l'eau verte, puis s'enfoncer brusquement dans des profondeurs d'écume.

Nicole l'a rejoint et s'amuse à faire de l'équilibre sur des paquets de cordes monillées. Pierre surveille d'un œil le major qui évolue sur le pont.

— Savez-vous, cher Monsieur, qu'on est délicieusement bien, ici... Il n'y a pas le moindre roulis.

— Non, quel toupet ! chuchote Nicole, scandalisée.

Pierre pose un doigt sur ses lèvres et Harton arrive en tanguant un peu comme un homme qui n'a pas précisément le pied marin. Il manque de tomber d'ailleurs au moment où le bateau coupe une énorme lame, et il se raccroche au bastingage en bégayant :

— Joli... joli paysage... Vous devez aimer cela ?

— Oui, car j'ai l'âme poétique... Mademoiselle peut en témoigner.

— Oh ! c'est beau, la poésie !

— Admirable. Ainsi, rien ne m'élève l'âme

comme la contemplation d'un poteau télégraphique.

Nicole enfouit son visage dans son écharpe, et l'Anglais commence à se demander si Pierre Divat ne se moque pas de lui. Il finit par s'éloigner, ne se sentant plus très à l'aise et préférant se réfugier dans le salon.

Pierre le suit des yeux.

— Quel plaisir j'éprouverais si nous avions une belle petite tempête!

— Voyons, proteste Nicole, cela vous amuserait donc de voir ce pauvre type flirter avec une cuvette?

— Oui.

— Vous êtes méchant!

Et elle fait une moue de bébé.

— Comprenez donc, Nicole, que cet individu vient de m'acheter, qu'il est plus fort que moi et que ce serait une bien pauvre revanche, mais une revanche tout de même, de le voir aplati par le mal de mer. Je me paie sa tête... mais il me tient à la gorge.

— Que vous êtes stupide... Pourquoi prendre les choses au tragique et faire de la sensiblerie? Vos camarades n'en ont pas pensé si long. Ce monsieur va vous donner beaucoup d'argent, c'est le principal.

Pierre regarde la jeune fille et il prononce lentement, comme on répète une phrase oubliée, revenue soudain aux lèvres :

— Vous aimez donc tant l'argent?

Et il revoit un visage levé vers lui et deux mains posées sur une broderie.

— L'argent c'est la vie, vous le savez bien, répond Nicole, un peu méprisante.

— C'est-à-dire qu'il faut être riche pour vous plaire.

— Tout coûte si cher! Ce n'est pas de ma faute.

Et, prenant son écharpe par les deux bouts, elle se met à sauter sur le pont humide qui s'incline à chaque vague.

— Votre ami Bernard arrive demain? Il a quatre mioches, n'est-ce pas?... Quelle plaie!

— Vous n'aimez pas les enfants?

— Si, tant qu'ils ne seront pas à moi... Oh! si j'en ai, je ne les mettrai pas à l'Assistance publique; mais si je n'en ai pas, je ne serai nullement fâchée... Dieu! quelle tête vous faites? Je ne suis pourtant pas un monstre.

Pierre reprit :

— Non, mais j'ai connu une femme qui avait tout sacrifié pour se consacrer entièrement à sa fille... Alors la comparaison me semble drôle.

— Comme elle devait être embêtante, cette femme-là!

Le soir, au casino du Môle, Harton revint à la charge. Il avait tous les papiers sur lui... Pierre n'avait qu'à signer. Pierre enveloppa le major de son regard caressant et railleur :

— Impossible... je n'ai pas mon stylo.

Il confia plus bas à Nicole :

— Ne vous effrayez pas. Pour le moment, je domine la situation, alors j'en profite, tandis que demain...

Au dehors, le château se dessinait dans la nuit, noir sur gris.

Revenu dans la chambre qu'il occupait à l'Hôtel Royal, Pierre n'alluma pas sa lampe et vint s'asseoir sur la fenêtre.

La nuit était merveilleuse de clarté.

Pierre restait là, les mains nouées contre ses jambes repliées, la tête levée vers les étoiles.

Oui, depuis dix ans, il avait tout fait pour oublier et il avait bien cru y réussir à certaines heures. Il était guéri lorsqu'il avait rencontré Nicole Martin : il avait rompu avec tout son passé et le présent était enivrant. Le rire insolent de Nicole avait chassé les dernières ombres.

Puis, soudain, la hantise revenait plus forte peut-être, comme si elle avait grandi dans le silence. Il avait suffi, pour faire remonter tout l'autrefois, de cet instant où Pierre avait soutenu Nicole prête à tomber.

C'était idiot. Mais il se rendait compte trop clairement que ni le temps, ni sa volonté, ni même une autre femme n'effaceraient l'image d'Antoinette : c'était un tableau accroché pour jamais au mur de son âme.

Il avait haï d'abord celle qui l'avait repoussé, mais cela encore, c'était de l'amour. Puis il avait su qu'elle ne s'était pas remariée et son souvenir s'était auréolé. Il se revoyait au Maroc, luttant contre la chère obsession. Il lançait son auto dans la nuit et il fuyait, penché sur le volant, n'apercevant plus rien, même pas le danger qui le guettait à chaque tournant, n'entendant plus rien, même pas les coups de fusil des rôdeurs. Il passait tel un bolide dans le jet de lumière de ses phares, mais toujours il avait devant lui un visage de femme qui le regardait.

Il s'était jeté alors dans la vie joyeuse qu'on mène au Maroc. Il avait cru ne plus éprouver pour Antoinette qu'une amitié respectueuse. Il la jugeait mieux à distance et commençait à lui rendre justice. Elle avait beau n'avoir jamais aimé, la tâche qu'elle avait acceptée était bien lourde. Grâce à elle, il était resté dans la voie droite. Elle n'avait pas fait de lui un autre homme, mais elle lui avait donné son estime, et

Il tenait à cette estime comme à la seule belle chose de l'existence.

Puis il avait quitté le Maroc et la carrière militaire. Il était entré dans un monde nouveau et la force du passé s'était atténuée. Nicole avait surgi, triomphante de jeunesse. Avec sa conscience un peu large de femme moderne, avec son aplomb fou, elle était l'antithèse de l'autre.

Pierre appuie sa tête à la fenêtre et sourit à cette idée. De la comparaison, Nicole sort victorieuse parce qu'elle a vingt ans et qu'elle est drôle.

Et, mon Dieu, ce tableau qui reste là, pendu au mur, n'est pas bien dangereux.

II

Ploff... Une pomme de pin sur le journal.

Pierre ronchonne et continue sa lecture.

Ploff... Une pomme de pin dans le cou.

Pierre ronchonne un peu plus fort, mais ne bouge pas, car cela le fatiguerait.

Ploff... Une pomme de pin sur le nez.

Cette fois, Pierre se fâche et bondit hors de la chaise longue où il paraissait :

— Quel est l'idiot...

Un éclat de rire venant du ciel lui répond. Il lève la tête et aperçoit, perchée sur le mur comme un chat, M^{lle} Nicole Martin, fille du plus riche industriel de la région, jeune personne admirablement élevée par sa vertueuse mère, etc... Elle a une robe rose et un air tout à fait innocent.

— Je vous remercie, Monsieur, du nom charmant...

— Aussi quelle idée de déranger les gens paisibles.

— Vengez-vous ! mes projectiles sont là, à vos pieds.

Pierre regarde gravement les pommes de pin :

— Oui, mais la terre est trop basse.

La brise est tiède, ce matin, avec des bouffées fraîches qui viennent de la mer. Le mur est blanc de soleil, et les arbres en jaillissent comme un bouquet de fleurs du vase qui l'emprisonne. Le ciel est clair et, entre les branches, là-bas on devine le bleu de l'eau.

— Ce n'est pas amusant de vous taquiner. D'ailleurs je n'avais pas l'intention de troubler votre repos. Je voulais seulement voir si vous étiez bien mort.

— Moi... je suis mort ? Mais je n'en savais rien. On aurait pu me prévenir, car je suis, il me semble, le principal intéressé.

— Enfin, malgré votre trépas, vous ne vous portez pas trop mal... j'en suis ravie. Bonsoir, mon cher. Venez donc, cette après-midi, essayer avec moi ma nouvelle voiture.

Et la jolie vision disparaît derrière le mur, telle une marionnette.

Pierre reste là, le nez en l'air, les bras ballants, son journal dans une main, sa cigarette dans l'autre.

Sur le sol, les pommes de pin semblent rire de toutes leurs lèvres brunes.

Au bout du jardin, une voile passe lentement, comme dans un décor de théâtre.



— Alors, mon vieux, tu m'abandonnes ?

Pierre regarde son ami Bernard d'un air qui veut être désespéré.

— Si tu désires que je reste ?

— Moi?... mais non. Va te promener avec la dame de tes pensées. Si tu reviens à cinq heures, je serai au casino du Môle.

Bernard est descendu jusqu'au port, Pierre s'est dirigé vers le garage où l'attend Nicole.

... Une route grise, raboteuse, caillouteuse, avec des flaques d'eau. Deux haies vertes qui tournent sans qu'on en voie jamais la fin. L'auto ronfle et fuit. Nicole se tait, les mains au volant, le visage grave sous le grand chapeau qui bat comme des ailes.

...Le Porteau... Port-Main... Le moulin de Chantepie... La Plaine...

Des poules effarées qui se sauvent en piaillant. Des chiens fatalistes qui restent couchés en rond au beau milieu du chemin, des paysannes qui grognent en se collant aux murs.

Nicole se tait, Pierre rêve.

Les arbres alternent avec les poteaux télégraphiques.

— Dites donc... cette dame dont vous m'avez parlé en revenant de Noirmontier... qu'est-elle devenue ainsi encombrée de tant de vertus ?

— Je ne sais pas.

— Vous vous moquez de moi.

— Non, il y a huit ans que je ne l'ai vue et je n'ai jamais reçu aucune lettre d'elle.

— Et vous vous souvenez encore de cette femme ?

Cette fois l'auto s'est arrêtée brusquement et Nicole fixe Pierre dans les yeux :

— Vous l'aimiez donc ?

— Oui...

Elle soupire un peu, comme soulagée par cette franchise.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

— Elle était veuve et voulait se consacrer uniquement à sa fille.

— Elle était veuve... Elle ne doit plus être très jeune alors.

— Elle a trente-cinq ans, je crois.

Nicole sourit, tout à fait rassurée :

— Était-elle jolie ?

— Jolie, répète Pierre... je ne sais plus. Je me rappelle seulement qu'elle était bonne.

Nicole pense :

« Elle ne devait pas être épatante, tandis que moi... »

La course a repris. Préfailles égrène au bord de la route ses villas fleuries et la mer est là toute proche, à droite, à gauche, et puis au loin, devant l'auto qui va vers elle.

— Vous ne l'aimez plus ?

— Qui ?

— La dame vertueuse, voyons !

— Non, je la vénère.

— Alors, c'est de la blague... Elle s'appelait ?

— Autoinette.

— C'est déjà très démodé, ce nom-là. Elle devait porter des robes longues et baisser les yeux.

— Bah ! ne vous moquez pas trop de vos aînées. Songez que pour les jeunes personnes de l'an deux mille vous serez peut-être des oies blanches arriérées et ridicules.

Nicole ne daigna pas protester et rangea son auto à l'entrée d'un chemin qui fuyait vers la mer entre des champs de vignes.

— Allons un peu sur la côte sauvage, voulez-vous ? J'ai horreur de la plage du Boucau. Tous les pêcheurs plus ou moins novices s'y donnent rendez-vous, croyant ingénument qu'il suffit d'étendre la main pour attraper un homard.

— Alors vous laissez là votre voiture ?

— Oh ! elle ne court aucun danger. Ici les gens sont honnêtes et surtout ils ne savent pas conduire.

Ils s'éloignèrent dans la claire lumière de l'été.

Elle avait enlevé son grand chapeau et offrait sa tête blonde au vent et au soleil.

Ils traversèrent une lande couverte d'immortelles et Nicole s'arrêta un instant.

— Les fleurs du souvenir... quelle lugubre plaisanterie ! Les hommes se bercent ainsi de mots ronflants.

Elle se pencha et cueillit un petit bouquet jaune qu'elle mit à son corsage.

— Les fleurs de l'oubli... Les tombes qui s'effacent avec les regrets... Sur quel invisible cimetière marchons-nous ?

Elle releva la tête avec au fond des yeux une angoisse.

Mais Pierre riait :

— C'est vraiment délicieux de vous entendre discourir sur la mort, vous, si pleine de force et de vie. Ce soir vous vous amusez comme une folle. Vous danserez le tango, vous flirterez avec vos soupirants.

— Oh ! je sais bien que je mène une existence idiote.

— Non... vous êtes jeune.

— Jeune ? je me demande si je l'ai jamais été. C'est une drôle de génération que la nôtre. A vi gt ans nous souffrons déjà de vieillir. Plus tard, sans doute, nous dirons : « Nous avons été jeunes, mais nous n'en avons pas joui car nous ne le savions pas. » C'est un fait, nous sommes mûres trop tôt... A l'âge où nos mères jouaient à la poupée nous étions déjà des femmes.

Ils longeaient maintenant l'Anse du Sud, déserte avec son sable blanc et ses rochers nus. Ils prirent un sentier où les cailloux roulaient à chaque pas et vinrent s'asseoir sur des blocs qui s'enlonaient dans la mer comme des bêtes altérées.

Nicole appuya ses mains sur la pierre tiède et ils se turent, enivrés par tout ce bleu qui les en-

tourait, qui les écrasait. Il n'y avait pas une voile, il n'y avait pas un nuage pour rompre cette immense harmonie de bleu. Nicole se renversa un peu en arrière, le front levé, pour mieux se perdre dans les profondeurs troublantes du ciel.

Dans le mouvement qu'elle fit, elle effleura de ses cheveux la joue de Pierre qui ferma les yeux sous cette caresse.

Ils étaient seuls avec les vagues qui venaient baiser la plage avant de l'engloutir. Autour d'eux c'était le grand silence d'août où roucoulait la mer.

Enfin Nicole parla et cela fit un bruit étrange comme un cri jeté dans une église vide.

— On voudrait rester là toujours... Dites donc, puis-je savoir ce que vous pensez de moi ?

Elle avait le don des questions gênantes et imprévues.

Il sourit au joli visage un peu hâlé par le grand air et les sports.

— Vous me faites peur parfois tant vous êtes étrange et confuse sous votre apparente simplicité. Vous êtes fatigante à force d'activité, vous ne vivez pas votre vie, vous la dévorez. Vous parlez de tout et sur tout sans avoir la crainte de dire des bêtises, car vous ne doutez jamais de vous-même, et c'est là votre force, cette confiance effarante en vous.

Elle l'avait écouté sans l'interrompre d'un mot ni d'un geste. Elle était longue, mince et robuste comme une Américaine, plus virile que gracieuse, plus drôle que touchante même en cet instant où une ombre pesait sur son front.

Mais elle tourna soudain la tête vers son compagnon, et dans l'expression de ses yeux et de ses lèvres passa tout le charme ancien de sa race, toute cette poésie de nuances qui fait la beauté de notre sol.

— Quel terrible réquisitoire ! Vous n'avez donc jamais pensé qu'au fond, tout au fond, nous avions le cœur de nos grand'mères ? A force de rechercher l'originalité nous ne sommes plus nous-mêmes. On nous croit nature... Quelle stupidité ! Nous posons à être simples. Nous racontons des énormités pour le plaisir de scandaliser ceux qui nous écoutent, pour paraître un peu plus monstres encore.

Elle prononçait cette plaidoirie comme on dit des paroles d'amour, et c'était comique et triste tout à la fois, ces mots sur ce ton.

Alors il lui prit les mains et il sentit battre contre ses doigts les artères des poignets minces.

— Ce serait merveilleux, Nicole, de vous protéger si vous vouliez bien être faible, et de voir le bleu dur de vos yeux s'atténuer sous des larmes !

Elle soupira :

— C'est vrai que nous sommes très seules dans la vie et nous avons tant besoin d'être aimées.

C'était la première fois qu'elle s'attendrissait, qu'elle avouait le trouble que Pierre avait apporté dans son existence.

Alors Pierre s'émut lui aussi, touché par la beauté de l'heure et cette tendresse de jeune fille qui venait à lui dans ce cadre admirable. Les choes qui rompent un instant la monotonie de notre route nous marquent plus profondément s'ils ont pour toile de fond un splendide paysage. Prononcées au casino entre deux danses, les paroles de Nicole n'auraient été qu'un propos banal et qu'on oublie ; mais sous l'éblouissement de ce soleil, dans l'infini bleu de la mer et du ciel, les moindres mots prenaient un sens nouveau. Ils étaient bleus eux aussi, et ardents et immenses.

Pierre se pencha un peu plus :

— Ma chérie... je...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Elle avait dérangé ses mains et, d'un geste brusque de gosse,

elle avait mis son large chapeau entre leurs deux visages.

Il resta là, déconcerté, tandis qu'elle bondissait sur ses pieds. Il se releva lentement en frottant son pantalon blanc qui s'était sali aux genoux.

— Excusez-moi, Nicole, j'avais cru...

— Vous aviez cru... Enfin, vous ne vous êtes pas trompé, mais nous reparlerons de cela plus tard.

Elle courait devant lui dans le sentier et il ne pouvait voir sa figure.

— Oui, fit-il avec une certaine amertume, ce n'est pas encore le moment puisque je ne me suis pas livré pieds et poings liés à votre major Harton.

Arrivée sur la falaise elle se retourna. Son buste se découpait sur un ciel de mois de Marie et elle semblait une vierge de vitrail.

— Aussi pourquoi ne pas vous décider et jouer avec lui comme avec une souris?

— Pardon, c'est lui le chat et moi la souris.

— Vous savez bien pourtant qu'il vous fera riche.

— Et s'il me plaît d'être aimé pour moi et non pour l'argent que je gagnerai?

— Que vous êtes donc ridicule, Pierre! Cet argent, c'est vous-même, c'est votre valeur monétaire, si vous voulez.

— Vous êtes poétique!

— Ne vous fâchez pas. Quand vous aurez signé les papiers d'Harton vous serez un peu à moi et ce sera comme si vous aviez scellé nos fiançailles. C'est pour cela que je suis si pressée.

— Je capitulerai un de ces jours, rassurez-vous.

— Est-ce bien sûr?

— Oui, il faudrait un événement extraordinaire pour m'en empêcher.

Lorsqu'ils eurent traversé le Plateau des immortelles, elle s'arrêta afin de contempler une dernière fois ce paysage qui ne s'effacerait plus de son

souvenir et qu'elle voulait garder en elle comme on enferme un sachet de lavande dans une armoire.

La mer était haute maintenant et, de l'horizon jusqu'à la plage, les vagues se poursuivaient sans jamais s'atteindre ni se lasser. Le soleil s'inclinait vers la ligne noire où meurent les voiles qui s'en vont. L'air avait goût de sel et le vent était frais comme une caresse de l'eau.

Sur la route, les deux jeunes gens retrouvèrent le monde et le bruit. Des autos s'éloignaient, criardes et enveloppées de poussière. Les pêcheurs quittaient le Boucan.

Nicole redevint M^{lle} Martin, la célèbre sportive qui avait gagné la course de la Baule.

— Zut ! Il va falloir refaire de l'essence à Pré-failles. Nous n'avons pas de quoi atteindre Pornic. Quelle barbe !

Quelques secondes plus tard, les mains que Pierre avait failli baiser se collaient au volant, énergiques et calmes.

— Il faut que je gratte cette grosse voiture qui est là devant nous.



Le soir, au casino de la Noveillard, Nicole feignit d'avoir complètement oublié l'existence de Pierre. Elle accapara Bernard Vigier qui n'était pas lâché de causer avec celle qui serait sans doute la femme de son ami.

Ils sortirent tous deux sur la terrasse. La nuit faisait plus lointains le ciel et la mer. Les étoiles étaient pâles, comme voilées de brume.

Nicole fumait, les yeux mi-clos, un châte à grosses fleurs et à grandes franges jeté sur ses épaules.

— Il y a huit ans, Monsieur, où étiez-vous ?

— A Versailles, avec Pierre.

— Ah!...

Elle secoua en l'air sa cigarette et ce fut une petite pluie d'étincelles :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour savoir.

Il y eut un silence que troublait seul le clapotis étouffé de la marée basse.

Nicole reprit :

— Vous avez connu cette dame que Pierre aimait et qui s'appelait Antoinette ?

Cette fois, Bernard sursauta :

— Il vous a parlé d'elle ?

— Cela vous étonne ?

— Oui, car c'est une vieille histoire oubliée.

— Oh ! il ne m'en a dit que quelques mots. Il ne se souvenait même pas si elle était jolie ou non.

Nicole épiait le visage de Bernard comme si elle eût pu y lire, mais le bon visage rouge et blond du jeune homme n'avait jamais rien livré. Bernard croyait sincèrement que son ami était guéri et pourtant une inquiétude l'étreignait à cette confidence de Nicole. Que Pierre, après huit années, reparlât de ce premier amour, et à qui... à celle dont il voulait faire sa compagne, lui, cela était inconcevable.

— Était-elle laide ? répéta Nicole, tenace.

Bernard ne put s'empêcher de rire, car il n'avait jamais eu l'idée d'unir cet adjectif au nom d'Antoinette.

— Je n'ai pas rencontré de beauté plus parfaite.

— Alors, pourquoi Pierre ne l'a-t-il pas épousée ?

— Parce qu'elle a refusé à cause de sa fille qui était très délicate et presque anormale.

— Oh ! je sais, c'est une bonne raison... Elle ne l'aimait pas ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Qu'est-elle devenue ?

— J'ai appris, par hasard, qu'elle souffrait beaucoup du cœur. Peut-être n'est-elle plus de ce monde.

— Enfin, si elle existe encore, elle est malade et pas très jeune. Tant mieux, fit Nicole avec son cynisme déconcertant.

Elle s'était redressée, les bras appuyés sur la balustrade, et semblait vouloir écraser de toute sa force jeune cette ombre lointaine qui avait surgi entre elle et l'homme qu'elle aimait.

— Vous ne devez avoir aucune crainte, Mademoiselle : Antoinette Tellier n'a jamais rien fait et ne fera jamais rien pour ranimer l'affection de Pierre.

III

Pelotonnée sur le divan, une cigarette aux lèvres, la tête dans ses mains, Nicole lit.

Autour d'elle, tout est rose et violet : les tentures, les meubles raides, les coussins éparpillés sur le parquet comme de grosses fleurs criardes.

Rien, dans ce salon de jeune fille, ne révèle une personnalité, un idéal, une pensée. Ce ne sont que des couleurs qui se heurtent : du moderne banal si l'on veut. En arrangeant cette chambre, Nicole a réalisé une fois de plus son désir d'originalité. Mais elle n'a pas su mettre son empreinte sur les choses et l'aspect de ce domaine ne resout pas l'énigme qu'elle semble poser avec son profil de sphinx dessiné sur le mur sombre. Ses yeux seuls lisent et son visage reste immobile et lointain.

Sous son masque poseur, qui est-elle ? Elle ne pourrait le dire elle-même. A force de s'analyser, de se regarder vivre, elle ne se connaît plus. Elle a tourné trop de vis, faussé trop de rouages, tout est confus maintenant et compliqué. Elle s'est émoussée, elle n'est plus sensible. Aussi son visage ne vibre plus, ni les choses que ses mains touchent.

Elle s'étudie par pure curiosité égoïste et non pour se perfectionner, alors ce petit jeu inutile ne lui procure qu'une tristesse latente. Quand elle est lasse de son « moi », lasse de son spleen, elle s'étourdit. Elle mène une vie si remuante que cela lui est facile. Certains jours, elle est folle de gaieté, elle s'enivre de plaisirs comme d'autres d'alcool. De même que beaucoup de ses sœurs d'après-guerre, elle est inquiète et désaxée. Elle cherche on ne sait quoi, qu'elle n'a pas et dont elle a besoin.

On heurte la porte.

— Entrez.

Pierre pénètre dans le salon. Nicole n'a pas bronché.

Pierre est en tenue de tennis : espadrilles, pantalon blanc, veste bleue nouée d'une large ceinture et, sous le bras, une raquette.

— Bonjour, Nicole.

— Bonjour, Pierre.

— Venez-vous au club ? Tiens, que lisez-vous donc ?

Il se penche au-dessus du divan :

— Un roman ..

Il a lu le titre :

— Mais ce n'est pas pour vous... Songez que vous êtes une jeune fille et que vous avez à peine vingt ans.

Il fait le geste de s'emparer du livre, et Nicole se redresse, prête à mordre.

— Vous êtes ennuyeux, vous ! Je ne suis pas

une douce ingénue d'autrefois. Ça ne me fait rien, toutes ces histoires, je suis blasée.

— C'est dommage.

Il la regarde gravement, une tristesse sur son visage.

— Aurez-vous bientôt fini de me faire des sermons ? J'ai l'impression de causer avec mon vicaire... Ah ! vous êtes tout à fait réjouissant. Votre ami Bernard est plus gentil que vous.

— Pourtant...

— Quoi ?

Elle lève le nez, agressive.

— Il m'a dit : « Cette petite est délicieuse, mais elle s'est élevée toute seule et c'est dommage, car elle n'avait rien d'une éducatrice. Il faut donc que tu la formes... elle en a grand besoin. »

Nicole a baissé la tête.

— Mon pauvre ami...

Le soleil, le vent, le parfum grisant de la mer viennent par la fenêtre ouverte, et sur la route des rires passent entre les murs fleuris des villas.

— Faire les gens meilleurs, c'est bien compliqué. Rester soi-même, ce n'est déjà pas commode. De tous côtés, il y a des pentes qui glissent... glissent. Avez-vous essayé, Pierre, de vous perfectionner ?

— J'y ai pensé souvent, mais, en effet, ce n'est pas facile.

— C'est déjà beau d'y penser. A mon âge, Pierre, y pensiez-vous beaucoup ?

— Non, je ne faisais rien que vivre.

— Alors ?

— Alors, cela m'est venu plus tard.

— Quand ?

— Je ne sais plus... Un long travail peut-être, qui s'est accompli en moi à mon insu.

Nicole était grave et semblait réfléchir.

— Vous êtes croyant, Pierre ?

— Oui, je crois maintenant...

— Je comprends... Lorsqu'on a une pauvre foi étiolée dans le genre de la mienne, ce laborieux défrichement n'a aucun sens. Cela vous étonne, Pierre? Pourtant je suis logique avec moi-même. Sans religion, la vie ne signifie rien. Les incrédules vivent un peu comme s'ils croyaient, habitude ancestrale, n'est-ce pas? S'ils allaient jusqu'au bout de leurs théories, ce serait épouvantable, mais ils oublient de conclure, et cela vaut mieux. Oh! j'accompagne maman, le dimanche, à la messe. C'est bien porté ici, puis c'est un tout petit lien que j'ai avec le Ciel. Dans mes bons moments, je crie : « Seigneur, sauvez-moi de moi-même... Sortez-moi de la mare où je croupis! » Mais Dieu ne répond pas, peut-être parce que je n'ai pas vraiment le désir de changer d'existence.

Gêné par ces confidences, Pierre se taisait. Il sentait le divin, mais il ne savait pas en parler.

Alors il changea de conversation.

— Que voulaient donc dire les folies que vous m'avez débitées l'autre jour, perchée sur votre mur?

Toute la tristesse de Nicole s'envola :

— Quel drôle de type vous faites! Il vous a fallu quarante-huit heures de réflexion pour vous étonner de mes propos incohérents... Pourtant, je vous assure, c'est vrai que vous êtes mort. Tenez, vous allez voir.

Elle se leva et fouilla dans sa corbeille à ouvrage. Elle en sortit un journal et elle lut en riant :

On annonce, du Maroc, le décès du capitaine Pierre Divat, appartenant au dix-huitième régiment du génie. Les obsèques ont été célébrées à Meknès, dans la plus stricte intimité. Le présent avis tient lieu de faire-part.

— Quelle coïncidence, fit Pierre... Oui, j'ai

connu ce garçon. Il était très sympathique, mais il n'avait pas de santé et l'été est dur, là-bas. Une épidémie de dysenterie et c'est fini.

Nicole poursuivait son idée :

— Tous vos amis vont vous croire mort et enterré. Ce sera très amusant. On fera votre oraison funèbre dans les salons et on priera pour le repos de votre âme.

Elle rinit, ravie, redevenue la petite femme drôle de tous les jours. Elle cherchait sa raquette, son chapeau, son écharpe et bousculait tout autour d'elle.

Pierre suivait chacun de ses gestes.



Pierre et Nicole, assis l'un en face de l'autre, boivent des orangeades avec des pailles.

L'orchestre les submerge d'une rumeur rythmée. Des couples tournent au milieu de la poussière que soulèvent les serpentins qui se déroulent dans l'air avec un petit sifflement et donnent au casino de la Noveillard l'aspect vulgaire d'un cabaret de faubourg.

Nicole a une robe très décolletée et du rose aux lèvres et aux joues.

— Pierre, passez-moi une cigarette?

Au dehors, c'est l'océan et la nuit.

— Je n'aime pas que vous fumiez ici, en public, cela vous donne un genre!

Pierre a dit cela sévèrement comme on gronde, et beaucoup d'autres choses, sans doute, ne lui plaisent pas...

— Vous commencez mon éducation?... Je vous souhaite bien du plaisir. Je crois d'ailleurs que vous perdrez votre temps... Je suis trop vieille.

Elle rit, agacée, se croise les jambes et se renverse en arrière, un air de danse sur les lèvres ;

CEUX QUI VIVENT

Azaya, Azaya,
Chantaient les Kabyles.
Y z'étaient plus de mille.
Azaya, Azaya...

Au dehors, c'est la grande paix des soirs d'été.

Pierre s'est levé et s'en va, très raide, inviter une jeune fille qu'il connaît à peine et que Nicole ne peut souffrir.

Nicole le suit des yeux, puis elle s'enveloppe rapidement dans son manteau et se glisse sur la terrasse. Elle ne prend pas garde à la beauté du paysage tout bleu sous la lune, mais elle se dirige en courant vers la route où sont garées les autos.

... Lorsque Pierre revint à sa place, il trouva Nicole accoudée à la table et fumant comme une cheminée d'usine.

Il rougit violemment :

— Nicole !

— Eh bien, quoi... je suis allée jusqu'à Pornic acheter du Caporal, puisque vous ne vouliez pas m'offrir de vos Turmac... Oh ! prenez un air scandalisé.. vous n'avez pas fait tant de manières le jour où, sans mon chapeau, vous m'auriez embrassée.

Alors Pierre haussa les épaules :

— Après tout, je m'en moque... Faites ce qui vous plaira.

Et cela fit mal à Nicole plus que s'il l'avait giflée.

Ils dansèrent sans rien dire jusqu'à minuit, puis ils quittèrent le casino.

Nicole frissonnait un peu dans sa cape de velours blanc. Pierre quitta son manteau et le lui mit sur les épaules.

Alors elle s'attendrit.

— Pierre, vous n'êtes pas fâché ?

Elle levait vers lui ses yeux brillants qui seuls vivaient dans le gris de l'air.

La lune jetait sur la mer sa grande caresse d'or

jusqu'à l'horizon et les vagues chantaient l'éternel cantique de l'eau. Le ciel était profond et doux, avec toute la joie de ses étoiles.

— C'est si difficile, Nicole, de vous en vouloir. Elle le regardait toujours.

— Je vous aime, Pierre, pourtant je ne suis pas la femme qu'il vous faut... Je vous aime aujourd'hui..., mais demain?...

Il lui prit le bras :

— Nous serons heureux, vous verrez.

— J'ai peur, dit-elle très bas.

Mais, tout au fond d'elle-même, s'épanouissait la fleur mystérieuse.

Ils croyaient vivre un peu d'éternité et n'entendaient même plus leurs cœurs qui comptaient le temps.

Être jeunes, s'aimer, puis rien d'autre.

Une voile passa sous la lune et s'effaça dans l'ombre.



La grille du parc des Martin s'est refermée derrière l'auto de Nicole et Pierre reste là, au seuil de la maison où vit son rêve.

La route est toute blanche et les murs sont blancs qui dorment. Au-dessus le ciel est d'un bleu profond. Il a plu dans la journée et les toits semblent de grands miroirs où se reflètent les branches.

Pierre regarde la rose que Nicole lui a donnée et qui garde le parfum de sa robe. Il tient cette fleur dans sa main et c'est comme s'il tenait une toute petite chose vivante. Il n'ose replier ses doigts, il a peur d'écraser les pétales, mais les pétales tombent sur le sol et Pierre croit voir s'effeuiller l'amour de Nicole.

Non, il est fou, ils s'aiment, ils fonderont un

foyer qui sera délicieux. Elle sera une femme amusante. Elle est jolie, sportive, intelligente et s'habille bien : n'est-ce pas là l'idéal de l'heure actuelle ?

Il enfonce la fleur dans sa poche et il revient vers Pornic. Oui, il aime Nicole, il l'aime puisqu'il se vend pour elle, pour qu'elle soit riche. Il aurait envoyé promener Harton si Nicole n'avait pas été là, car il garde en lui une voix qui proteste contre ce genre de trahison. Seulement M. Martin veut que sa fille ait un mari capable de lui donner quinze cents francs par mois pour sa toilette, sans cela, dit-il, Nicole souffrirait.

« ... Le vrai, le noble amour ne conduit jamais à une lâcheté, ne pousse jamais au crime. »

Cette phrase d'un sermon entendu jadis à Paris remonte aux lèvres de Pierre. Il revoit Notre-Dame où s'écrase la foule, et le soleil qui meurt dans les vitraux, et les cierges qui s'allument peu à peu comme des étoiles.

Pierre croyait avoir oublié toutes ces choses depuis longtemps et cette force du passé l'étraine.

« Le vrai, le noble amour »... est-ce qu'il existe seulement, hormis dans les livres pour jeunes filles ? C'est une belle utopie, mais une utopie tout de même.

Les fidèles sortent de l'église.

C'est dimanche et le ciel est clair. La douceur triste de septembre glisse le long des rues étroites où roulent déjà des feuilles mortes. Les maisons sont calmes, le port est calme : ce n'est pas encore l'heure de la pleine eau et des voiles qui reviennent. En face du château, les jardins de Gourmalon dressent leur montagne de verdure.

Et au loin, il y a la ligne bleue de la mer.

Des groupes se forment sur la petite place. Les

Parisiens et les étrangers sont partis. Il ne reste plus à Pornic que des Nantais, vieux habitués de la station. Les Martin et leurs amis font un cercle bruyant où Nicole met la tache claire de sa robe.

Quelques personnes entourent un nouveau venu, un homme d'un certain âge, pâle comme ceux qui arrivent des villes. Il a des yeux clairs, des cheveux roux, des traits accentués.

— Bonjour, cher Monsieur... Et Paris?

— Paris?... un désert où l'on étouffe.

Pierre regarde l'inconnu.

— Nicole, quel est donc ce monsieur?... Il me semble que je l'ai déjà aperçu, je ne sais où... Au Maroc, peut-être.

— C'est un cousin des Riquemont. Il est très bavard et très amusant... Il s'appelle René Marchand, je crois. Vous le verrez d'ailleurs cette après-midi puisque nous allons jouer au tennis chez les Riquemont.

Et, pensant déjà à autre chose, Nicole continue :

— Harton y sera aussi... Vous pourrez discuter les derniers détails de votre contrat en paix : on vous abandonnera la bibliothèque.

— Pourquoi cette hâte soudaine?

— Parce que Harton part demain.

Il y eut un remous dans la foule et les deux jeunes gens furent séparés. M^{me} Martin entraîna sa fille vers une boutique, mais au passage Pierre put cueillir le sourire de Nicole.

Bernard était seul maintenant avec son ami. Il demanda :

— Alors, c'est bien vrai ce qu'on raconte?

— Quoi donc?

— Que ton cerveau va travailler pour le compte de l'Angleterre.

— Tu n'aimes pas les Anglais?

— Si, je les aime beaucoup. J'ai même, de l'autre côté du détroit, des relations charmantes... Seulement tu es Français.

— Et je me dois à mon pays? Oh! je connais cette phrase, mais il me faut de l'argent et mon pays oublie de m'en donner.

Pierre s'attendait à des reproches véhéments et il fut très surpris car Bernard n'insista pas. On eût dit qu'il sentait son impuissance, ou encore que Nicole l'avait chapitré. La vérité était tout autre. Depuis des années, Bernard prévoyait cette défection. N'ignorant pas les goûts luxueux de son camarade, il était simplement étonné que ce départ pour l'étranger n'eût pas été décidé plus tôt. C'était déjà si beau que Pierre eût servi la France dix ans, pour une bouchée de pain, que Bernard n'osait trop s'indigner.

La petite place était vide, alors ils descendirent vers le port dont les voiles roses et bleues apparaissaient au bout d'une ruelle. Ils croisèrent des marins qui montaient vers la vieille ville en balançant des paniers plats pleins de sardines.

Bernard était triste. Pierre songeait qu'une vie nouvelle allait s'ouvrir pour lui. Il n'avait que trente ans. Il sentait sa force et son intelligence. Il touchait au rêve de sa jeunesse : la fortune, la gloire, l'amour. Rien ne pourrait l'arracher à cette voie où il entrait, rien, pas même la mystérieuse influence qui avait pesé sur sa destinée et laissait en lui une marque ineffaçable.

IV

Les invités des Riquemont bavardent, groupés sur la terrasse.

Dans la bibliothèque, le major Harton lit à mi-voix les différents articles de l'engagement que

Pierre va signer. Pierre écoute distraitement et essaie de faire tenir une règle en équilibre sur son doigt.

Un joli rayon de soleil glisse entre les rideaux et vient jouer sur la table qui sépare les deux hommes.

Durant un mois Pierre a opposé son inertie aux attaques d'Harton, mais il est vaincu maintenant : il cède à l'argent et à Nicole.

Cinq minutes... trois minutes... une minute... Et ce sera fini. Pierre aura scellé son contrat, sa vie entière. Il aura trahi un peu, comme beaucoup de ses camarades. Il travaillera sous un autre ciel, pour un autre pays, et cela pour l'amour d'une femme.

Oh ! il ne résiste plus. Il sait bien que c'est impossible, que le courant l'entraîne plus fort que celui qui, à Préfailles, aux jours de grande marée, jette les nageurs sur les brisants. Il va pourtant sentir bientôt danser sur son dos cette étiquette qui désormais le suivra partout :

Passé à l'ennemi.

Et il regarde son adversaire avec curiosité. Les yeux bleus ont une lueur de triomphe, les joues rouges sont plus rouges encore. Pierre ne se savait pas une si belle proie. Enfin ce n'est pas du flegme vraiment. Pierre, lui, se maîtrise beaucoup mieux et il continue à faire tourner sa règle tout comme s'il soutenait une conversation banale.

Le major a achevé sa lecture et il tend un papier :

— Tenez... Si vous ne faites aucune objection, vous n'avez plus qu'à signer là.

Pierre contemple la petite place blanche où il va mettre son nom et qui semble s'élargir, s'élargir sous le rayon de soleil.

— Je ne fais pas d'objection, tout est pour le mieux.

Et, les yeux toujours fixés sur cette feuille menaçante, Pierre tâte ses poches.

— Où est donc passé mon stylo?... Ah! oui, je me rappelle, je l'ai laissé sur le piano. Je m'en étais servi pour écrire quelques mots sur le carnet de souvenirs de M^{lle} Riquemont. Attendez une seconde, je vais le chercher.

Il se lève, écarte la portière de velours et pénètre dans le salon.

De la terrasse vient la voix moqueuse de Nicole :

— L'amour, cela ne peut pas durer indéfiniment. On aime un an, deux ans au maximum. Ensuite ce n'est plus que l'habitude, une bonne entente.

— Oui, vous avez raison, continue Marthe Riquemont. Un de mes cousins était parti pour un voyage de huit mois. Quand il revint il trouva sa fiancée mariée avec un autre. Que voulez-vous, le temps, l'absence, d'autres visages, elle n'avait pu supporter tout cela.

— J'étais de votre avis autrefois, déclara M. Marchand, mais il y a quelques jours j'ai été témoin d'un drame qui a bouleversé mes théories à ce sujet.

— Racontez, racontez vite! crièrent toutes les voix.

M. Marchand, qui ne demandait que cela, prit un air important et commença :

— Voici juste deux années, je débarquais au Maroc, ayant été invité par des amis habitant Meknès.

Pierre, qui venait de trouver son stylo, eut un sursaut. Il se rappelait maintenant... Il avait vu cet homme à l'hôtel Majestic de Casablanca. M. Marchand arrivait, Pierre partait. L'inconnu avait une physionomie si particulière que Pierre en avait gardé un souvenir très net, tandis que bien d'autres figures rencontrées au Maroc s'étaient effacées depuis longtemps.

M. Marchand continuait :

— C'est à Meknès que je fis la connaissance de mon héros, un jeune officier du génie.

Seuls Nicole et Bernard éprouvèrent un petit choc à cette phrase, car nul ne savait dans ce cercle de Nantais que Pierre avait été lieutenant au Maroc.

M^{lle} Riquemont demanda :

— Dites-nous les noms ?

— Que vous importe ? Ils ne signifient rien pour vous. Enfin, si cela peut vous faire plaisir, il s'appelait Pierre.

Toutes les têtes se tendaient vers le conteur et personne ne prit garde à l'ombre qui se dessinait maintenant derrière une baie du salon : intrigué, Pierre était revenu sur ses pas, oubliant son stylo et le major Harton.

— Pierre était en garnison à Meknès lorsque je le vis chez des amis. C'était un garçon tout à fait sympathique. Quand je quittai le Maroc, je lui fis promettre de passer quelque temps chez moi à son retour en France. Puis je ne sus plus ce qu'il était devenu. Mes amis avaient changé de résidence. Pierre n'aimait pas écrire. Moi j'étais repris par mes affaires et je ne pensais plus à cette brève amitié nouée au seuil du désert. Et soudain, il y a quinze jours, en ouvrant le journal, je tombe sur ces lignes :

On annonce le décès du capitaine Pierre X. survenu au Maroc... Les obsèques ont été célébrées à Meknès, etc...

— Le pauvre ! firent les jeunes filles en chœur. Votre histoire n'est pas gaie.

— Les histoires vraies ne sont jamais gaies.

— Et après ?

— Après... je venais d'apprendre cette triste nouvelle lorsque je fus invité à Versailles chez un général qui avait été lié jadis avec mon père. Un thé-bridge... Cela ne m'amusait guère en

cette saison : j'aurais préféré un pique-nique à Trianon. Enfin la politesse l'emporta et je me rendis à Versailles.

Des dames qui papillonnent et montrent leurs bras; des messieurs qui énoncent, d'un air doctoral, des vérités plus vieilles que le déluge; des tables vertes dans un jardin de province... Au milieu de tout ce fouillis, je ne remarquai qu'une jeune femme, admirablement belle, qui tricotait, assise sous un arbre. Je n'ai jamais vu visage plus joli et plus émouvant tout à la fois. C'était pourtant un visage de malade : yeux cernés, lèvres bleues et tirées aux coins, nez pincé. Mais l'empreinte de la souffrance donnait à ces traits quelque chose de poignant sans les enlaidir. Le maître de maison que j'interrogeai me dit : « Oh ! cette personne est une ruine à côté de ce qu'elle fut. Elle a perdu sa fraîcheur, son éblouissement. Elle était splendide autrefois. Ah ! si vous l'aviez connue il y a quelques années ! » Enfin, si elle n'était pas jolie, elle était beaucoup mieux que jolie. Elle s'appelait Antoinette...

Nicole tressaillit et jeta un regard effrayé autour d'elle, mais elle ne vit pas Pierre qui se cachait dans l'ombre du salon.

— On parla de voyages. Je racontai celui que j'avais fait au Maroc. Le général me demanda si je n'avais pas rencontré là-bas un jeune officier, un certain Pierre X... qui avait quitté Versailles brusquement et n'avait jamais donné signe de vie. « Comment, fis-je, Pierre X... ? Mais il vient de mourir à Meknès ces jours-ci. Il a dû prendre la dysenterie, avec les chaleurs, n'est-ce pas... »

Tandis que je parlais, je vis blêmir Antoinette comme si elle allait s'évanouir. Elle se domina, mais elle porta trois fois sa main à ses lèvres d'un petit geste convulsif qui m'émut plus que des larmes. Je commençai alors à soupçonner quelque drame.

Les gens firent l'oraison funèbre de Pierre X... sans grande tendresse. Il avait sans doute été convoité par de nombreuses mères de famille qui ne lui pardonnaient pas son étrange sortie de la scène du monde. Puis on n'avait pas compris son silence que condamnait l'accueil empressé que lui avaient fait tous les Versaillais.

Antoinette se taisait, mais ses yeux se faisaient plus sombres et je sentais très bien, oh ! très bien, qu'elle souffrait.

Puis la conversation dévia, on goûta, on joua au bridge. Lorsque je pris congé de mes hôtes, nul ne songeait plus à cette tombe lointaine. Je partis, pensant, moi aussi, à autre chose, mais je n'avais pas fait dix pas dans la rue déserte que je m'entendis appeler.

— Monsieur !... Monsieur !...

Je me retourne et me trouve en face d'Antoinette. Elle est tête nue, et je m'aperçois seulement que, dans ses cheveux noirs, il y a des fils blancs.

Elle semble bouleversée, elle dont j'ai admiré le calme.

— Vous avez vu Pierre X... au Maroc ?

— Oui, Madame, je l'ai rencontré plusieurs fois. C'était un garçon charmant.

Elle me dévore du regard et j'ai l'impression gênante qu'elle lit en moi.

— Oh ! il était très bon. Tous ceux qui ont parlé de lui, ce soir, ne savent pas ce qu'il était.

Il y a un silence. Elle halète un peu comme si elle avait peine à respirer. « Moi, fort ennuyé, je me tais et tourne mon chapeau dans tous les sens.

Elle reprend plus doucement :

— Il était gai, là-bas ? Il semblait heureux ?

— Mais oui. Il dansait beaucoup et ne manquait pas une réunion.

— Ah ! tant mieux !... Je suis si soulagée que vous me disiez cela. J'avais peur, voyez-vous... Vous ne pouvez comprendre. C'était ridicule, d'ailleurs, car lorsque vous l'avez connu il y avait déjà six ans que...

Elle n'achève pas et ses mains tordent son sautoir de perles.

— Je vous remercie de m'avoir dit... Cela m'a fait du bien. J'avais pour lui une profonde affection, oui, très profonde.

Elle m'eût crié : « je l'adore ! » que je n'aurais pas mieux compris l'immense tendresse qu'elle gardait à cet homme.

Je m'étonne :

— Alors, comment n'avez-vous pas su ce décès ?

— Oh ! c'est tout naturel : depuis qu'il a quitté Versailles, je l'ai absolument perdu de vue. Il est tombé pour moi dans l'ombre complète. Je n'ai pas à m'en plaindre, je l'avais voulu.

Je devine vaguement qu'entre ces deux êtres qui s'aimaient, je ne peux plus en douter, il y a eu une barrière. Il est parti et elle ne l'a pas retenu, pas rappelé. Mais depuis huit ans, sans une lettre, sans un mot pour la soutenir, elle a gardé en elle l'image de Pierre.

Je bafouille comme un idiot :

— Vous ne l'avez donc pas oublié ?

Elle me regarde, surprise par ma question :

— Quand on aime quelqu'un vraiment, n'est-ce pas pour toujours ? C'est là la beauté des affections humaines, elles peuvent se donner pour l'éternité.

Elle se tait quelques secondes, puis elle répète :

— C'était un ami... un ami très cher. J'ai souvent pensé qu'il deviendrait quelqu'un. Il était estimé de tous, là-bas, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame.

— C'est certain. Pourquoi vous demander cela ?

Ce n'était pas possible qu'il s'abaissât comme tant d'autres. Il devait rester dans la voie droite. Peu importe si je vous raconte toutes ces choses. J'ai tenu longtemps car il ne fallait pas qu'il sût, car il fallait qu'il oubliât complètement afin de refaire sa vie. Maintenant il est mort et je suis malade... je m'en vais... alors...

J'écoute, de plus en plus ému, mais brusquement elle fait volte-face et me quitte. J'ai à peine le temps de la voir disparaître dans l'entre-bâillement de la porte et je me retrouve seul sur le trottoir, me demandant encore si je n'ai pas rêvé.

Voici toute mon histoire : une tranche de vie profondément émouvante. Je ne sais qui est cette femme, mais je m'incline devant elle, car je garderai toujours l'impression très nette qu'elle n'a jamais avoué son amour au jeune officier qui vient de mourir. S'il est parti ainsi, sans donner de nouvelles, c'est qu'il ignorait ce qu'il laissait derrière lui. Antoinette a dû cacher à tous son secret. Il a fallu ce choc terrible et l'affaiblissement causé par la maladie pour qu'elle livrât le drame de son existence. Elle a repris, sans doute, son masque de silence et, dans son entourage, nul ne saura qu'elle a aimé autrefois ce charmant lieutenant dont rêvaient les jeunes filles de Versailles.

Bernard regardait Nicole. Marthe Riquemont et ses amies avaient les yeux rouges. Les hommes prenaient de petits airs sceptiques.

Nicole n'avait rien dit, mais, en levant la tête, elle aperçut Pierre, debout au seuil du salon, alors elle fit un pas comme pour aller à lui, puis, soudain, elle se ravisa et descendit dans le jardin.

Pierre ne l'avait même pas vue et il regagna la bibliothèque, de son pas calme, un peu balancé.

— Ah! dit Marton, ce n'est pas trop tôt. Je

suis allé vous chercher dans le salon, mais vous étiez tellement absorbé par ce que racontait M. Marchand que vous ne m'avez même pas entendu. Comme je suis patient et charitable, je vous ai laissé écouter la fin de votre histoire.

Et, tandis que le major parlait, Pierre songeait :

— Elle m'aime... Elle m'aime.

Tout le reste n'était rien, tout le reste s'effaçait.

— Elle m'aime.

Harton dit :

— Vous m'avez déjà fait suffisamment attendre...
Signez vite.

Pierre contempla la feuille où il devait mettre son nom, puis il la prit, la plia et la replia sous les yeux de M. Harton qui ne comprenait pas.

Alors il posa sur la table une jolie petite cocote de papier, comme on en fait en classe quand on est très jeune.

— Vous êtes fou ? demanda Harton, qui ne se contenait plus.

Pierre eut un sourire exquis :

— Mais non... Seulement, j'ai réfléchi. Je reste en France, dans mon pauvre laboratoire que vous méprisez tant.

— Et votre avenir... et vos vingt mille francs par mois ?

— Oh ! si vous saviez combien je m'en moque ! L'argent, la gloire... quelle blague !

Et il regarda le major avec pitié.

— Alors, vous me laissez là... mon contrat et moi... Vous êtes bien décidé ?

— Tout à fait. Cela vous étonne ? Moi pas. Nous autres Français, nous sommes ainsi : nous gagnons la bataille lorsque tout espoir est perdu. Écrasés, pris à la gorge, nous nous redressons soudain quand l'adversaire commence à ricaner de triomphe. Tant qu'il nous reste un souffle de vie, on ne peut pas dire que nous sommes vaincus.

Ah ! je vous aime beaucoup, Harton, maintenant que vous n'êtes plus pour moi le bourreau qui vous poursuit partout avec des paperasses à signer dans toutes ses poches.

— Vous gâchez votre existence.

— Je la sauve.

Il prit son élan, sauta par-dessus une chaise parce qu'il avait besoin de faire quelque chose d'extravagant, et il sortit sur la terrasse.

Dans le salon, Harton était seul avec la cocote de papier qui semblait le narguer et restait là, posée sur la table, comme un rire moqueur.

... Pierre s'en allait à grands pas le long de la côte et il répétait indéfiniment :

— Elle m'aime... Elle m'aime.

... Une barque coupe l'eau brune du canal. Antoinette murmure : « Les sacrifices les plus durs sont ceux dont nul ne se doute. Si on se plaint, ce n'est déjà plus tout à fait un sacrifice... Mais quand Dieu seul sait, alors c'est différent ! »

Pierre marchait toujours sur la falaise.

Les bruyères qui frémissent entre les rochers, les vagues qui viennent vers la plage, les cailloux qui grelottent sous les pas disaient tous :

Elle t'aime, oui, elle t'aime.

Et la mer était bleue, et la mer était calme jusqu'à l'horizon.

V

Pierre et Bernard sont venus s'accouder au petit mur de pierres sèches qui borde le môle du côté de la pleine mer.

Le soleil descend à l'horizon rouge. Des nuages mauves passent que le vent pousse vers le nord.

Sous le ciel terni, le château dessine sa jolie silhouette de palais de roman. A gauche du goulet, la masse verte des jardins de Gourmalon s'assombrit. Au loin, l'eau est de métal poli. Plus près, elle redevient bleue ainsi que dans les matins clairs.

Les bateaux de pêche rentrent avec la marée, voiles blanches, voiles roses, voiles bleues, qui passent, lentes, et frôlent presque le quai, faisant courir de grandes ombres sur la face glauque du port.

Dans le calme du soir montent parfois le ronflement d'un moteur ou les cris d'enfants jouant sur la plage toute proche.

Pierre regardé les vagues qui viennent du large et se heurtent au môle.

— Je puis enfin te voir seul, mon vieux Bernard, ce n'est pas trop tôt, j'ai tant de choses à te dire.

— Quoi donc ? demande Bernard qui sait fort bien ce dont il s'agit et observe avec inquiétude son ami qui semble transfiguré, comme si une clarté nouvelle illuminait son visage.

— Je pars demain soir... Je serais parti tout de suite, si je n'avais eu peur de lui faire mal. J'ai envoyé une dépêche au journal qu'elle lisait habituellement, afin qu'on fasse paraître un avis au sujet de mon soi-disant décès. Quand j'arriverai à Versailles, elle saura donc qu'il n'y a aucun rapport entre moi et le capitaine Pierre Divat qui vient de mourir à Meknès. Ainsi je ne la surprendrai pas trop.

— Alors, tu l'aimes encore ?

— J'en suis fou ainsi qu'au premier jour. Tu n'as donc pas compris ? Tu as cru que je l'avais oubliée, comme si elle était de celles qu'on oublie. Moi aussi, j'ai pensé à certains instants qu'elle ne m'était plus rien, mais je m'aveuglais inconsciemment. Au Maroc, dans le Nord, à Nantes, ici même, partout son souvenir m'a poursuivi.

Elle était là, près de moi, toujours, et je ne pouvais pas faire certaines choses. Comment déchirer lorsqu'une telle femme a passé dans votre vie? Elle m'a conduit, m'a dirigé sans que je le sache et c'est elle qui a orienté toute mon existence. Il faut un choc pour que le voile se déchire et qu'en jetant un regard en arrière on devine la main qui, durant huit ans, vous a poussé. Par elle, j'ai beaucoup souffert, mais je suis devenu meilleur un peu. J'ai eu le vrai, le bel amour qui vous fait plus grand et vous rehausse à vos propres yeux.

Ces derniers temps, lorsque j'hésitais avant de signer un engagement avec cet Anglais, c'était à cause d'elle et je ne le savais pas. Comme on peut être idiot quelquefois et se mettre les poings sur les yeux afin de ne pas voir.

Oui, je l'aime, Bernard, je l'aime de toutes mes forces, et devrais-je ne jamais la retrouver que j'aurai connu le bonheur.

Pierre s'animait en parlant et il se redressait, les deux mains appuyées au mur, le visage fouetté par le vent.

— Et Nicole? fit Bernard simplement.

— Hélas! il y a Nicole. Mon seul chagrin est de la quitter ainsi, elle qui avait pu espérer s'appuyer à mon bras dans l'avenir. Mais le devoir qui m'entraîne là-bas est le plus fort. Nicole oubliera. Dans six mois, dans un an, elle sera mariée avec un autre. J'ai de l'affection pour elle, c'est tout, et une affection qui a failli me diminuer, car elle me livrait aux mains d'Harton. L'amour, c'est Antoinette.

— Oui, reprit Bernard, tout cela est très beau, mais as-tu songé qu'en partant, tu sacrifiais ta vie entière à une femme malade, à une femme qui va peut-être bientôt mourir? Ces choses sont dures, pourtant je dois te les dire.

Pierre baissa la tête :

— J'y ai pensé... Mais, sans le vouloir, elle m'appelle et je ne sais plus rien sinon que je vais à elle. Si je ne puis la sauver, je lui donnerai un peu de joie et c'est tout ce que je désire. Je ne regretterai rien, jamais rien, même si, dans quelques mois, je me retrouve seul. Je voudrais avoir plus encore à lui sacrifier pour lui offrir une plus grande preuve d'amour. Et ce que je lui apporte est peu à côté du don qu'elle m'a fait le jour où je l'ai quittée, la maudissant presque...

Bernard, en se penchant, vit que Pierre avait les yeux pleins de larmes.

— Elle a accru ma foi. J'ai compris où elle avait puisé la force de vivre et j'ai découvert ainsi toute la puissance, toute la beauté de ma religion.

Il y eut un silence. L'ombre gagnait le port et des lueurs s'allumaient dans la ville. Les passants se faisaient plus rares sur le môle car le vent fraîchissait.

Oh! revoir son visage...

Goélands aux ailes repliées, les barques de pêche s'endormaient au balancement de l'eau. On n'entendait qu'un bruit de rames qui, parfois, rompait le silence et un canot noir glissait dans la nuit.

Bernard reprit :

— Tu avais trouvé une fiancée, une fortune, la célébrité peut-être, car on encense les savants à l'étranger. Et tu abandonnes tout cela pour une malade qui, pas plus qu'autrefois, n'acceptera de t'épouser. J'ai peur que tu ne réfléchisses pas assez aux conséquences de ta décision.

— Ne me répète pas cela indéfiniment, mon pauvre vieux. Je sais mieux que toi ce que je laisse derrière moi. Pourtant, je te le jure, en écoutant M. Marchand, je n'avais plus qu'une idée : Partir.

— Et tu n'as pas hésité.

— Pas une seconde.

Bernard saisit les mains de son ami et les étreignit.

— Va, tu es un chic type.

Pierre eut un rire bête car il ne savait comment cacher son émotion.

Le ciel était gris maintenant, mais avec des profondeurs de cristal. A l'horizon, une lueur demeurerait, qu'avait laissée le soleil. Des étoiles jaillissaient, clartés dans l'ombre infinie. L'eau était noire avec des reflets courant sur les vagues.

— M. Marchand t'ayant ouvert les yeux, je peux bien t'avouer que j'ai deviné le secret de M^{me} Tellier depuis huit ans.

— Toi ?

— Oui; lorsque tu m'as raconté ton entrevue avec elle, tu étais furieux : moi j'ai compris qu'elle t'aimait. Elle n'aurait pas été si froide si elle n'avait eu peur d'être trop tendre. Elle n'aurait pas exigé ton départ si elle n'avait pas craint de faiblir. Oh ! elle ne s'était pas donné tant de peine pour ses autres prétendants ! Elle ne t'a pas écrit afin que tu l'oublies plus vite, afin que tu sois heureux. Elle s'est effacée, s'est immolée, ne voyant que ton avenir. Pour en arriver là, il faut aimer beaucoup.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit tout cela autrefois ? protesta Pierre.

— Du moment qu'elle ne voulait absolument pas se remarier, j'ai trouvé qu'elle avait raison d'agir ainsi. Alors je me suis tu.

Pierre va partir ce soir et il n'a pu encore voir Nicole. La jeune fille le fuit comme si elle savait déjà.

Mais, cette après-midi, les Martin et leurs amis sont allés goûter à Port-Main et Nicole n'a pu s'échapper.

Les gens se dispersent sur la grève. Nicole monte jusqu'à l'affreuse baraque qu'on a pompeusement baptisée du nom de « Casino de Port-Main ». Elle aime s'ébattre dans l'étroit jardinet et faire marcher indéfiniment le phonographe qui se lamente d'une voix nasillarde au fond de son grand entonnoir vert.

Elle vient de mettre le disque préféré de M. Martin : une chanson languissante et soûdisant philosophique :

Ceux qui aiment sont des fous...

Le brave homme écoute toujours cela avec un plaisir nouveau, et il hoche la tête gravement :

— Ah ! c'est bien vrai, c'est là la vie !

Et il se mouche bruyamment...

Pierre pousse la barrière :

— Nicole, je voudrais vous parler.

Elle pâlit, ses lèvres vibrent, mais elle ne cherche pas, cette fois-ci, à fuir, et, docile, elle suit Pierre.

Alors ils s'éloignent sur la dune, poursuivis par les cris du phonographe :

Ceux qui aiment sont des fous...

Ils descendent à l'extrémité de la plage et vont sur le sable vierge de pas. Ils sont seuls et peuvent s'entendre respirer.

— Hier déjà, j'aurais voulu causer avec vous.

Elle soupire :

— Pourquoi ? Ce n'est pas la peine. Je sais très bien ce que vous allez me dire... Vous partez, n'est-ce pas ?

— Oui, ce soir.

Elle est comme soulagée par cette franchise.

Je devrais protester, vous accabler de reproches, mais je ne puis pas, Pierre, car vous

faites bien de partir. Vous croyez peut-être que je déteste cette femme? Non, je l'admire, je ne pensais pas que nous puissions être si fidèles, nous autres, et si fortes.

Elle tendit la main.

— Adieu donc, Pierre, et soyez heureux.

Mais il retint les doigts qu'il avait pris.

— Laissez-moi vous remercier, Nicole, car j'ai compris... Et vous ne pouvez savoir combien je suis touché.

Il n'acheva pas et se tut, comme s'il se recueillait avant de continuer :

— Nicole, j'ai pour vous une affection très profonde, et le seul regret que j'éprouve est de vous faire souffrir un peu. Je vous trouvais parfois si déconcertante, si indéchiffrable. Je n'ai pas senti assez ce que vous étiez sous vos terribles allures de jeune fille moderne.

Elle secoua la tête :

— Que suis-je? je voudrais bien qu'on me le dit... Allez, n'ayez pas de regret. Cela n'en vaut pas le coup. Je n'étais pas du tout la compagne qu'il vous fallait et il vaut mieux que vous partiez... Oui, cela vaut mieux.

Il voyait mal son visage sous le grand chapeau de paille qui l'encadrait.

— Je suis soulagé de vous entendre parler ainsi. Nicole. J'avais si peur, il y a quelques instants encore, de vous avouer que je m'étais trompé, que je n'avais pas cessé d'aimer Antoinette.

— Ah! si M. Marchand avait pu supposer une seconde que le héros de son histoire était là, tout près, qui l'écoutait! Quelle gaffe monstre!... Alors elle était rudement bien, M^{me} Tellier? Quand je songe que, vieillie, malade, elle a fait une telle impression sur ce paisible M. Marchand! Et vous qui l'aviez connue dans toute sa beauté, vous n'avez pu me dire si elle était laide ou jolie! Non, vous êtes plutôt lamentable, convenez-en, pour

un saint homme qui me douchait de sermons à tout propos.

Elle rit en détournant la tête et baisse un peu le bord de son chapeau sur ses yeux, mais Pierre l'attire à lui :

— Nicole, il faudra vous marier avec un garçon bien gentil qui saura danser le charleston. Vous m'oublierez très vite. Vous êtes raisonnable et pratique, et vous avez toujours méprisé les larmes inutiles... Mais voyons, Nicole, qu'avez-vous ? Regardez-moi.

D'un geste brusque, il releva le grand chapeau.

Alors il vit qu'elle pleurait.

— Nicole, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous faire tant de peine... Je ne supposais pas tenir une telle place dans votre vie.

— Bah ! ne vous en faites pas, ça passera. Le vieux phonographe a tout à fait raison : Ceux qui aiment sont des fous !

Elle s'arracha à son étreinte et partit en courant. Au bout de quelques mètres elle s'arrêta.

— Je ne serai jamais digne de porter une auréole en carton comme votre dame, mais pourtant, si vous n'aviez pas été là quand M. Marchand racontait son histoire, je vous aurais tout dit, oui, tout dit moi-même.

Et elle reprit sa course sur la plage. Pierre la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait, souple et gracieuse. Hélas ! elle était la force et la jeunesse. Celle vers qui il allait n'était plus qu'une malade avec des cheveux blancs. Qu'importait après tout, puisque son âme était restée la même. Nicole, elle, déjà sceptique, déjà blasée, était au fond plus vieille qu'Antoinette.

Pierre reste seul sur le sable où Nicole a laissé le sceau de ses pas. A l'autre bout de la plage, les Martin et leurs amis s'agitent comme des ombres chinoises. Un instant, Pierre les regarde de loin,

de très loin, car il les a quittés depuis longtemps par la pensée.

Il emportera de ce pays où il ne reviendra pas une image lumineuse.

L'eau sans fin commence là tout près, et le ciel est bleu jusqu'à l'horizon, et la grève fuit, blanche sous le soleil.

Alors Pierre remonte sur les dunes et il va sans se retourner par les chemins étroits où l'ombre grandit déjà. Durant une seconde, il croit entendre le rire de Nicole qu'apporte le vent, puis il n'y a plus autour de lui que du silence.



La gare de Pornic s'est effacée dans la nuit où tremblotaient les lueurs falotes du quai.

Le train roule vers Nantes. Pierre est seul dans son compartiment. Une unique pensée l'obsède : chaque halètement du train le rapproche de Versailles. Dans huit heures, il sera là-bas.

Il écoute la grande rumeur du rapide. N'est-ce pas étrange, mais le bruit des roues semble marteler :

— An-toi-nette... An-toi-nette.

Et le nom aimé sonne dans son cerveau.

— Antoinette.

Parce qu'il est seul et que l'ombre l'entoure, il se sent angoissé soudain. Si elle était vraiment très malade, si elle allait mourir? Oh! l'horrible chose! Depuis deux jours, cette idée lui est venue souvent, mais il l'a chassée en disant :

— Je la guérirai... Je l'aime tant qu'elle ne peut pas ne pas guérir.

Et il se voyait la soignant, lui répétant des mots fous pour l'endormir, amenant à son chevet les spécialistes les plus réputés. Mais il n'y a peut-être plus rien à faire.. Il arrivera sans doute

trop tard : elle a dû tant souffrir. Il ne veut plus penser à ces choses qui le flagellent. Il va la voir et cela seul compte. Elle l'accueillera dans le petit salon jaune avec son sourire qui parle, et rien ne sera changé, ni le jardin vicillot, ni les pâles aquarelles, ni sa tendresse.

Il appuie son front à la vitre noire, essayant de faire surgir de l'ombre le cher visage, et il n'aperçoit que la face grimaçante d'une fillette. Oui, il avait complètement oublié Monique Teller. Elle sera là, auprès de sa mère, elle sera là entre eux comme autrefois. N'aurait-elle pas pu disparaître, elle ? Cela aurait beaucoup mieux valu.

Monique ne saura donc jamais qu'Antoinette s'est sacrifiée pour son enfant et que si elle meurt c'est peut-être de n'avoir pu supporter ce fardeau trop lourd.

Nantes n'est plus qu'une tache brillante sous la brume, et des gares passent dans le halo blême de leurs réverbères.

Lorsque Pierre a rencontré Antoinette pour la première fois, il y avait déjà dans le parc des bruits de feuilles mortes. Et c'est avec l'automne qu'il revient à elle dans le même cadre. Il y a huit ans, il déclamait des vers de Samain sur un escalier de marbre, et l'image d'Antoinette était en lui.

Il revoit un à un ces jours disparus où leurs deux vies se sont côtoyées. Il n'a rien oublié : il a si souvent regardé ce passé-là comme on rouvre un livre qui vous attire.

Il aurait aimé arriver avec l'été et les fleurs, et non pas ainsi, presque au seuil de l'hiver, alors que Versailles est si triste et si morne. Enfin il va la voir, la voir vraiment. Cet espoir chasse toutes les autres pensées. Il la verra, c'est sûr. Elle ne peut pas être morte comme cela sans avoir retrouvé celui qu'elle aimait. Lorsque M. Mar-

chand l'a rencontrée, elle n'allait pas bien, mais elle menait encore une vie normale.

Pierre se répète cela, pourtant une peur affreuse l'étreint.

VI

La cloche du portail sonne doucement comme si la main qui l'agite craignait quelque chose.

La vieille bonne de M^{me} Tellier traverse le jardin et ouvre la grille.

— Comment ! vous, monsieur Divat !

Il a donc si peu changé que cette femme l'a reconnu tout de suite ?

— Oui, c'est moi, me voici revenu à Versailles. Comment va M^{me} Tellier ?

Il a la gorge serrée et peut à peine parler.

— Oh ! elle a eu une très forte crise en revenant d'une réunion chez M^{me} Bertin, mais elle est mieux maintenant. Elle vous avait cru mort, savez-vous, Monsieur : cette histoire-là avait paru sur les journaux. Heureusement on a annoncé que c'était une confusion et que vous étiez encore bien vivant, alors cela a rassuré Madame.

Pierre écoute vaguement, tout à la joie de savoir qu'elle est là, qu'il va la voir, que son inquiétude était vaine.

— Peut-elle me recevoir ?

— Sûrement. Cela lui fera plaisir. Elle est seule en ce moment. Attendez un instant, Monsieur. Je vais la prévenir. Un rien l'émeut depuis qu'elle a le cœur malade. Je lui ferai deviner qui vient la voir, comme cela elle ne sera pas saisie.

Pierre est entré dans le salon, non pas le salon jaune, mais celui des jours de réception. Les

sièges sont couverts de housses, les rideaux à demi tirés, une odeur de solitude glisse entre les meubles. Et soudain Pierre a l'impression qu'« elle » n'est pas venue là depuis longtemps, qu'elle n'y reviendra pas et que, pour cette pièce, elle est déjà morte.

Pierre arpente le salon, et chaque fois qu'il frôle la fenêtre il aperçoit le petit bassin avec sa vasque où boivent de gros pigeons bêtes. Et tandis qu'il marche, le portrait d'Antoinette le suit des yeux.

Elle est toujours là, avec ses seize ans, sa robe mauve et ses fleurs. Mais il n'ose pas trop la regarder, car ce visage jeune et souriant doit être tellement changé maintenant. Quand il l'a rencontrée Antoinette pour la première fois, elle paraissait à peine la sœur aînée de cette femme-enfant, mais depuis, le temps a passé et la souffrance.

... Cette domestique ne redescendra donc jamais ?

Énervé par l'attente, Pierre sursaute chaque fois que l'escalier craque. Il lui semble que toute minute écoulée est une minute qu'on lui vole.

Enfin, la bonne chuchote dans le couloir.

— Madame vous demande de monter dans sa chambre.

Sa chambre... Comment peut-elle être, sa chambre ? Autrefois il n'y a jamais pénétré et le cœur lui bat devant cette porte qui s'ouvre lentement.

Il est entré et il ne voit plus rien qu'une chaise longue où Antoinette est étendue, un châle sur les genoux.

C'est méritoire d'être venu rendre visite à une malade. Vous saviez donc encore le chemin de la maison ?

La voix est toujours aussi calme, mais lasse infiniment.

Il contemple le cher visage avec une sorte de

crainte. L'ovale s'est aminci et n'est plus qu'une pauvre petite chose pâle où les lèvres mettent une tache bleue. Mais les yeux sont plus grands, plus beaux peut-être et ils ont gardé leur couleur d'eau où flottent des ombres.

Il est là, gêné, stupide, ne sachant que faire.

Elle dit :

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Alors, brusquement, il s'agenouille près d'elle et lui prend les mains :

— Antoinette, je vous aime, je vous aime. Ne me repoussez pas, car je sais...

— Quoi ?

Et elle scrute la figure du jeune homme de son regard profond.

— Tout.

Elle détourne la tête et se tait. Son cœur bat trop vite pour qu'elle puisse parler.

— Antoinette, je ne vous ai jamais oubliée. Votre souvenir m'a suivi partout. Ah ! si j'avais pu deviner que je ne vous étais pas indifférent ! Mais je viens seulement d'apprendre cette chose incroyable, à Pornic, par un certain M. Marchand que je bénirai toute ma vie.

— Que faisiez-vous à Pornic ?

Il rougit, ne sachant que répondre.

— Vous n'avez pas confiance en moi ?... Alors, pourquoi hésitez-vous ?

— Je ne vous cacherai rien puisque vous le voulez. J'allais signer un engagement avec un Anglais qui devait me couvrir d'or, je flirtais avec une charmante jeune fille qui ne demandait qu'à m'épouser, enfin je menais la douce existence des gens qui se reposent au bord de la mer.

Elle lève ses yeux purs :

Et vous avez quitté tout cela pour moi ?

Oui.

Il s'incline un peu sur les mains qu'il tient prisonnières.

— Vous retournerez là-bas, n'est-ce pas ?

— Jamais.

— Mon pauvre ami...

Elle a dit cela avec une tendresse si poignante qu'il couvre les doigts maigres de baisers.

— Oh ! Antoinette, je suis si heureux, mais si heureux d'être près de vous, ne me plaignez pas.

— Hélas ! vous revenez trop tard, Pierre, car je n'en vais et ne veux pas que vous sacrifiez tout ce que vous laissez derrière vous à une femme malade.

— Qu'importe, puisque je vous aime ! Vous n'aurez pas même besoin de me mettre à la porte, je ne vous demande rien... Si... pourtant, dites-moi que vous m'aimez. Cela me fera tant de bien.

— M. Marchand ne vous a donc pas prévenu que j'étais gravement atteinte ?

— Si...

— Et vous êtes venu tout de même, et vous avez brisé tous vos liens pour venir.

Elle dégage sa main et elle caresse doucement la tête de Pierre.

— Oui, je vous aime, mon ami, je vous aime comme personne n'a pu vous aimer... Vous êtes mon premier et mon unique amour.

Oh ! les mots qu'elle dit ne sont rien, mais sa voix, ses yeux et le frôlement de ses doigts...

Il se sent écrasé par trop de bonheur et il répète :

— Antoinette, ma chérie, ma chérie.

La pendule chevrotante compte les secondes. Le soleil glisse sur les meubles. Le vent agite les rideaux et, sur le balcon, des feuilles tombent.

Ils restent étreints de la même émotion, du même grand amour qui leur fait vivre de l'inouï.

Pierre, extasié, regarde Antoinette. Il ne voit pas sa face fatiguée, ni sa bouche haletante, mais

seulement ses yeux profonds où il se noie.

— Ma bien-aimée...

Elle s'est ressaisie la première :

— Je n'ai rien fait pour vous revoir car je ne pouvais pas vous donner un foyer. Mais Dieu a permis que je ne m'en aille pas sans vous avoir retrouvé. Grâce à vous, Pierre, j'aurai connu la joie dont j'ai toujours rêvé en vain. Oh ! je n'ai pas de regrets : nos huit ans de solitude n'ont pas été perdus, j'en suis sûre. La souffrance n'est jamais inutile et j'ai tant souffert... Vous ne pouvez pas savoir. Notre amour est beau, voyez-vous, car nous ne lui avons pas sacrifié notre tâche afin de le garder pur.

Mais bientôt, Pierre, je ne serai plus ici. Je suis perdue et ne me fais aucune illusion à ce sujet.

— Non, ce n'est pas possible !

Et il lui reprit les mains comme pour la retenir au seuil du pays mystérieux qui l'appelait.

— Vous guérirez, je vous aime trop.

Elle secoua la tête :

— Je ne guérirai pas et cela vaut mieux car notre mariage est un beau songe impossible. Regardez donc votre visage et puis le mien. Vous êtes un jeune homme, Pierre, et je suis presque une vieille femme. La maladie, le chagrin, les responsabilités trop lourdes, l'angoisse d'aimer en vain, tout cela vous fane plus vite que le temps. Vous entrez dans la vie, moi j'en sors, car mon travail est fini.

Elle répéta :

— Fin..., en regardant vaguement la fenêtre.

— Êtes-vous bien soignée, au moins ?

— Très bien, mais il n'y a rien à faire.

Elle dit cela sans insister, ne voulant pas déjà mettre Monique entre eux.

— Qu'avez-vous au juste ?

— Un cœur bâti de travers et qui ne peut

plus lutter contre son infirmité. Oh ! c'est venu lentement. Une lésion d'abord, après une scarlatine, ensuite, peu à peu, la lente descente.

Au début, je gravissais péniblement quelques étages. Puis j'eus des palpitations folles dès les premières marches d'un escalier, enfin je ne pus même plus faire une courte promenade sans fatigue.

Je me suis sentie diminuer, vieillir avant l'âge. Je halète depuis deux ans, tel un pauvre chien qui a trop couru. Mon cœur bat plus vite qu'un réveille-matin. Je voudrais, à certains instants, pouvoir l'étreindre et le forcer ainsi à se calmer. Oh ! cet essoufflement perpétuel, c'est cela qui est le plus pénible. J'étouffe souvent et il me semble que l'air ne veut plus pénétrer en moi.

Elle racontait tout cela lentement, comme une malade qui se regarde vivre depuis des mois, qui s'analyse et qui se juge trop bien parce que son mal lui a pris la moitié de sa vie et qu'elle ne peut pas ne pas y penser à chaque seconde.

— Voici des nuits que je ne parviens pas à dormir. Je n'arrive plus à m'étendre. Chaque soir, on me met un nouveau coussin derrière le dos et je ne respire pas mieux. On peut oublier qu'on est sourd ou qu'on a une jambe de moins, mais on ne peut pas oublier qu'on a le cœur usé, car ce cœur bat et chaque battement est anormal. Je perds le souffle peu à peu et c'est cela qui est horrible, cette agonie qui dure des années et que les autres ne connaissent que les derniers jours.

Elle avait cette souffrance qu'elle avait besoin de crier depuis trop longtemps et qu'elle n'osait dire à sa fille. Elle avait envie de se faire plaindre par cet homme qui l'aimait, de se faire choyer comme une enfant.

— Antoinette, ma chérie, taisez-vous, vous vous faites mal.

— Non, cela me soulage. Je suis lasse, voyez-

vous, d'avoir toujours été celle à qui l'on s'accroche, celle qui dirige et apaise, celle qui n'a pas le droit d'être faible.

Et il l'aimait mieux dans sa détresse parce qu'elle s'abandonnait à lui et n'était plus qu'une femme épuisée.

Pourtant, quoiqu'il ne s'en rendît pas compte, elle était moins bouleversée que lui, et de nouveau elle se domina la première.

— J'ai eu tort de vous parler de tout cela, mon pauvre Pierre. Les malades se croient devenus le centre de l'univers car ils ne voient plus rien que leurs maux. Je vous en conjure, asseyez-vous !

Et elle se mit à rire d'un joli rire clair :

— Vous avez vraiment l'air trop bête, agenouillé ainsi devant une lamentable ruine.

Il obéit et se releva. Elle s'était renversée contre ses oreillers et, avec ses cheveux noirs tombant en deux nattes sur ses épaules, avec son visage si mince, elle semblait plutôt quelque très jeune fille flétrie par la douleur.

— Pierre, reprit-elle, doucement, ne nous tourmentons plus. Jouissons de la halte qui nous est donnée, car elle sera courte.

Ils se turent un instant, mais il n'y avait plus besoin de paroles entre eux pour qu'ils se comprissent.

Soudain la porte de la maison claqua, venant casser le silence qui les entourait.

— Qui est-ce ? fit Pierre en sursautant.

— C'est Monique qui rentre. Oh ! Pierre, ne prenez pas cet air-là, si vous saviez ce qu'elle a été et ce qu'elle est pour moi. Je lui ai beaucoup donné, mais elle m'a rendu plus encore. Elle n'est pas comme autrefois... Vous vous en apercevrez un jour.

Monique entra dans la chambre.

Pierre se leva, le regard assombri, tandis qu'Antoinette disait :

— Voici un vieil ami que nous avions cru mort et qui, revenu à Versailles, nous consacre sa première visite.

Monique ne vit que les traits de sa mère illuminés de joie et, se tournant vers Pierre :

— Il faut que Monsieur reste déjeuner avec nous, n'est-ce pas, maman ? Ce sera très gentil. Nous ferons la dinette tous les trois près de ta chaise longue et nous remuerons de vieux souvenirs. J'étais une bien atroce petite fille dans les temps anciens. Vous rappelez-vous ?

Elle riait en ôtant son manteau et en disposant dans un vase les fleurs qu'elle avait apportées.

— Des roses rouges ! murmura Pierre d'une voix lointaine en contemplant le bouquet.

— Maman les aime tant que j'en ai cherché partout, ce matin.

Alors Pierre regarda la jeune fille d'un air presque bienveillant. Elle était grande, souple, avec une grâce dans tous ses gestes. Où donc était le corps débile que Pierre avait connu et qui faisait pitié ?

Une seconde, elle leva vers lui son visage, et il vit que, sans être jolie, elle n'était plus aussi laide. La figure s'était adoucie, apaisée, et les yeux couleur d'eau profonde étaient ceux d'Antoinette. Les cheveux bruns bouclaient autour du front et gardaient des reflets d'or.

Elle allait et venait dans la chambre, bavardant gaiement et guettant un sourire sur les lèvres de sa mère.

— Savez-vous que les Bertin viennent de congédier aimablement le fiancé de Lucie ?

— Pourquoi donc, ma chérie ? Ce garçon était vraiment très bien ?

— Oui, mais il avait oublié d'être riche.

— Oh ! c'est ignoble, cela... Je ne peux pas croire que les Bertin...

— Je suis de votre avis, maman, pourtant c'est

la stricte vérité; il n'y a pas d'autre raison. Seulement M^{me} Bertin a bon cœur et elle m'a confié : « J'avais beaucoup d'affection pour cet enfant, il était si gentil ! Alors, pour le consoler, je lui ai donné une grosse boîte de chocolats... Une boîte de cinquante francs même. »

Antoinette et Pierre rirent.

— Dieu ! quelle méchante petite fille j'ai là !

— On peut bien se moquer des gens qui monnaient tout, même leur cœur.

Et Pierre songea qu'elle ne ressemblait pas à Nicole.

Monique descendit commander le repas et Pierre fut de nouveau seul avec Antoinette.

Pendant cette trêve, il essaya de murmurer de très belles choses, mais il ne put que bafouiller :

— Antoinette..., je vous adore !

Elle sourit en posant un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! Pierre ! je le sais, ce n'est pas la peine de me le dire.

Elle le regardait avec tendresse et Pierre ne protesta pas, car il était trop heureux. Il était près d'elle et Monique n'avait même pas essayé de se mettre entre leurs deux âmes.

Il avait cru qu'il détesterait la jeune fille et il découvrait qu'il avait plutôt pour elle de la sympathie : elle aimait tant Antoinette, elle aussi.

Lorsque Monique revint, le ciel d'automne s'était couvert et, dans le jardin, des gouttes d'eau tombaient avec un bruit de baisers.

Monique se mit à préparer la table pour le déjeuner. Chaque fois qu'elle passait près de la chaise longue, elle souriait à sa mère et ses yeux semblaient remercier Pierre de la joie qu'il apportait dans cette chambre de malade.

Le soleil revint et Monique ouvrit la porte-fenêtre donnant sur le balcon.

— Regardez, Monsieur, si Versailles est joli en cette fin de septembre.

Pierre se leva et vint s'accouder près d'elle.

Alors, tout bas, elle chuchota :

— Je suis si contente que vous soyez venu. Maman est comme transfigurée par votre visite. Quand la maladie a fait des progrès, je me suis aperçue que maman ne pouvait plus dominer une tristesse grandissante. Alors j'ai compris que toujours sa gaieté n'avait été qu'extérieure et qu'au fond elle souffrait. Oh ! elle n'a pas eu une vie heureuse, je le sais bien, et j'en suis cause.

Chose étonnante, Pierre voulut protester, mais il n'en eut pas le temps car Antoinette lès rappelait.

Ils rentrèrent dans la chambre et un coup de vent passa.

— Écoutez la pluie des feuilles, fit Antoinette. Quand je vous ai rencontré pour la première fois, Pierre, les feuilles tombaient déjà avec un frémissement d'averse.

Comme vous êtes poétique, maman !

Monique rit, mais elle détourna la tête et ses yeux étaient pleins de larmes.

VII

Les jours s'écoulaient paisibles, marqués seulement par les oscillations de la maladie d'Antoinette.

Pierre avait repris du travail à Paris dans un laboratoire. Antoinette l'avait exigé et Pierre s'inclinait devant ses moindres désirs. Mais il n'était

occupé que le matin et passait la plus grande partie de ses après-midi près de la chaise longue qui était devenue pour lui le centre du monde.

Les gens s'imaginaient que Pierre avait des vues sur Monique et sa fortune. Ils ne supposaient pas un instant que le jeune homme pût venir pour Antoinette qui était malade et très vieillie. Heureusement, les réunions mondaines commencèrent avec le mois d'octobre et les dames les plus bavardes cessèrent de s'occuper de ces trois êtres inintéressants qu'on ne voyait pas dans les salons.

Pierre jouissait de la présence d'Antoinette sans vouloir songer à l'avenir qui menaçait son bonheur. Il pensait naïvement que ces heures de paix dureraient toujours et ne comprenait pas qu'elles n'étaient qu'une attente.

Antoinette était délicate. Elle ne se plaignait pas, mais épandait autour d'elle une sorte de gaieté douce, un peu lointaine pourtant. On eût dit qu'elle souriait à des choses que les autres ne pouvaient voir. Si Pierre faisait des projets pour l'hiver, elle l'arrêtait d'un geste.

— Mon pauvre ami, ne vous perdez pas dans trop de rêves, car la réalité serait dure ensuite.

— Je ne nourris aucun espoir extraordinaire. Dès les premiers froids, nous irons dans le Midi, au printemps sur la côte basque, en été au bord du lac d'Annecy.

Alors Antoinette regardait ses mains maigres où les veines traçaient des bourrelets bleus.

— Savez-vous, Pierre, l'histoire de beaucoup de gens trop faibles pour vivre? Ils descendent d'abord dans la foule, mais ils sont bientôt las et le flot les rejette au seuil des maisons. Dès lors, ils ne sont plus que des ombres qui se penchent aux balcons et suivent la lutte où ils n'ont pas de rôle. Le brouillard monte qui les efface peu à peu, silhouettes courbées sur du gris, et quand

le jour revient, la fenêtre est vide... Voici un an, Pierre, que je ne quitte plus le balcon, et le temps est venu où il faut que je m'en aille dans la brume.

Pierre essayait de plaisanter.

— Quelle terrible femme vous êtes ! Vous philosophez mieux qu'un vieux savant. Laissez-vous aimer et ne vous préoccupez pas du reste. N'êtes-vous pas heureuse près de nous deux qui n'avons plus que vous ?

Elle levait ses yeux sombres où les reflets d'or d'autrefois formaient une petite flamme qui semblait grandir peu à peu comme une lueur lorsque la nuit vient.

— Je suis si heureuse, Pierre, que je crois parfois rêver, mais je sais bien que cela ne durera pas, que cela ne doit pas durer. Il me faut partir, car vous ne pouvez pas toujours, Monique et vous, rester près d'une chaise longue et n'avoir d'autre horizon que mon petit jardin où quatre arbres jouent à cache-cache. Oh ! tout s'arrange admirablement.

De mon balcon, je vois mieux les choses et les gens, je suis plus loin, plus haut, je me degage des liens qui nous enveloppent dans la rue. Alors tout me paraît clair, oh ! si clair et si simple. De l'immense monument qu'est le monde, nous n'apercevons jamais qu'une petite fenêtre et nous croyons que toute la lumière est là, dans cette fenêtre.

Nous souffrons surtout de douter, de ne pas comprendre, d'aller dans l'obscurité en tâtant le mur sans arriver à voir ce qu'il y a au delà. Je ne crois plus maintenant, je sais.

Elle discutait longuement avec elle-même, pensant tout haut sans que Pierre l'interrompit. Il était trop heureux d'entendre sa voix, de se bercer au rythme de ses paroles. Il ne devinait pas, sous ces monologues sans fin, l'inquiétude qui sai-

sissait Antoinette : elle avait peur de mourir sans avoir dit tout ce qu'elle avait à dire. Alors elle parlait, bien que cela la fatiguât et que ses mots fussent hachés de spasmes.

Parfois, ils remuaient ensemble leurs souvenirs. Pierre disait :

— Vous rappelez-vous notre promenade sur le canal, et l'orage ? Oh ! étiez-vous jolie, ce jour-là.

— N'étais-je donc pas jolie les autres jours ?

Elle riait et il lui prenait les mains :

— Comment auriez-vous fait pour n'être pas lie, ma bien-aimée ?

Elle demandait :

— Quand donc ai-je commencé à faire battre votre cœur ?

— Oh ! dès la première fois où je vous ai vue. C'était un soir de septembre, au parc. Vous avez passé près de moi et j'ai senti que je ne pourrais plus vous oublier. Mais vous, quand donc avez-vous cessé de me considérer comme un indifférent ?

Elle ferma les yeux :

— Il neigeait et vous m'aviez envoyé des roses rouges. Quand j'ai pris ces fleurs, j'ai eu mal soudain au fond de moi-même, et j'ai compris que je vous aimais.

— Et moi, je me suis imaginé n'être rien pour vous ! M'avez-vous pardonné les paroles atroces avec lesquelles je vous ai quittée ? J'ai été tellement injuste et cruel alors.

— On ne pardonne pas, Pierre, on aime et cela fait tout oublier. J'ai bien joué la comédie, ce jour-là, je devais avoir l'air d'une automate, mais je me raidissais.

— Et jamais, dans l'ombre de vos yeux, n'a passé une autre image ?

— Jamais.

— Et vous n'avez jamais quitté le deuil ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— J'ai porté le deuil de ma jeunesse, puis celui de mon bonheur... N'étiez-vous pas parti pour ne plus revenir ?

— Ah ! quand je songe à celui qui a brisé votre vie !

— Chut ! Pierre, ne parlez pas de lui. Ce n'est pas de sa faute si nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. J'étais une enfant alors. Les premiers temps, lorsque je berçais Monique, j'avais l'impression de jouer à la poupée, et, pour m'occuper, je lui faisais la lecture, tandis qu'elle me regardait avec ses yeux ronds de bébé. Je me rappelle avoir sauté à la corde dans mon salon et avoir mangé des sucres d'orge en cachette, comme une petite fille qui a peur de sa maman.

— Que n'êtes-vous restée ainsi au lieu de devenir une grave dame qui pense et va au fond des choses !

— Ensuite les années ont compté double. Je n'espérais pas d'autres horizons et cela vous vieillit terriblement de ne plus rien attendre. Les songes, les projets, les espoirs allongent la vie indéfiniment. Mais quand on a fini sa tâche et qu'il ne vous reste aucun rêve vers quoi tourner les yeux, il vous semble être à la fin de l'existence.

— Vous n'avez pas de regrets ?

— Pourquoi en aurais-je ?

— Vous avez tout sacrifié à votre fille.

— Le résultat dépasse le sacrifice. J'ai fait de Monique une femme exquise, et mieux encore, peut-être. Quand vous la connaîtrez vraiment, vous m'approuverez. Je suis fière d'elle maintenant. Elle n'est pas jolie, mais dois-je le regretter, moi qui ai tant souffert de ma beauté.

Alors Pierre observait Monique. Elle soignait sa mère avec un dévouement admirable chez une si jeune fille. On sentait qu'elle ne vivait que pour Autoinette et que tout le reste ne comptait

pas. Elle était insouciante et gaie, toujours bavarde, avec une quantité d'histoires drôles à raconter. Elle ne devait pas se douter du malheur qui la menaçait et, comme Pierre, elle s'habituaît à cette existence nouvelle, concentrée dans une chambre de malade.

Ils étaient ravis tous les deux de posséder Antoinette, même étendue sur son divan, et ne songeaient pas, dans leur affection égoïste, que cette longue agonie sur des coussins était un martyre.

Un soir, Monique revint très excitée, après avoir passé une partie de l'après-midi chez les Bertin.

— Qu'as-tu donc ? demanda Antoinette Tellier.

— Oh ! rien, seulement une demande en mariage qui me pèse sur l'estomac.

Elle s'était agenouillée près de sa mère, et Antoinette caressait les cheveux enivrés.

— M^{me} Bertin t'a parlé ?

— Vous saviez donc, maman ? Ce n'est pas bien, un vilain monsieur comme celui-là.

— On m'en avait dit beaucoup de bien.

— Oui, mais d'autres sont mieux renseignés que vous qui ne voyez jamais le mal. Quand M^{me} Bertin m'a transmis les vœux de cet individu, je venais d'apprendre que c'était un débauché cherchant à faire une fin.

— Alors tu as ouvert les yeux de notre vieille amie ?

— Ce n'était pas la peine. Elle ne devait rien ignorer car elle n'a pas bronché. Elle m'a déclaré simplement : « Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Il y a des jeunes gens bien pires encore ! »

— Je proteste ! s'écria Pierre en riant, nous ne sommes pas tous si pervers !

— Est-ce que je sais ! murmura Monique d'un air désabusé. Je n'ai plus foi en personne, le

monde est trop dégoûtant. Et vous-même, Pierre, quelle vie avez-vous menée?

— Voyons, Monique! fit Antoinette.

Pierre regarda Monique :

— Je ne suis pas un saint, mais je suis un honnête homme.

— C'est étrange, alors. Seriez-vous un phénomène?

— Quelquefois, moi aussi, j'ai trouvé cela étrange. Mais j'ai toujours été protégé par une invisible présence.

Et il se tourna un peu vers Antoinette. Celle-ci se taisait. Elle contemplait Pierre et Monique avec un sourire.

— Enfin, reprit Monique, je ne me marierai jamais. Je ne veux pas épouser un de ces coureurs de dot qui daignent songer à moi parce qu'ils me croient riche. Je suis difficile à caser, M^{me} Bertin me l'a fait délicatement comprendre et je ne garde aucune illusion à ce sujet. Comme je suis laide, je ne puis être épousée pour moi... Au moins, vous, maman, vous avez pu choisir!

— Qu'est-ce que la beauté, ma chérie? On peut être aimé pour autre chose que pour son profil. Et cela vaut mieux, car la beauté passe et l'âme reste.

— L'âme, ça ne vaut pas grand'chose à l'heure actuelle.

— Oh! la méchante enfant que j'ai là... Tais-toi, je ne sais pas ce que tu mérites! Tiens, sauve-toi ou je te lance quelque chose à la tête...

Elle aperçut une gerbe de chrysanthèmes blancs que Pierre venait de lui apporter. Alors elle les saisit et les jeta à Monique qui riait, mais ne s'était pas reculée. La jeune fille reçut le bouquet dans ses bras.

— Si vous ne me bombardez jamais qu'avec des fleurs, vous ne deviendrez pas bien dangereuse, maman.

Et sur son visage où les yeux mettaient deux lueurs, Pierre crut voir passer un reflet du charme d'Antoinette.

Un dimanche matin, après la messe, Antoinette demanda :

— Pierre, voulez-vous me faire plaisir?

— Je suis à vos ordres.

— Eh bien, emmenez Monique se promener au parc. Elle a besoin de se distraire un peu.

Les deux jeunes gens partirent vers Trianon. L'automne moissonnait les feuilles et l'on ne marchait plus sur le sol, mais sur une mer rousse et bruissante où le vent faisait courir des vagues.

Mince et souple dans son manteau bleu, Monique se détendait. Elle avait une gaieté débordante qui jaillissait soudain comme une source trop longtemps prisonnière. Elle riait de tout : des statues grelottantes, des nourrices poussives et solennelles, des enfants courant moins vite que leurs cerceaux.

Elle faisait des remarques drôles, qui venaient imprévues sur ses lèvres, et c'était comme un rayon de soleil glissant dans l'ombre des allées.

— Vous êtes délirante de joie, aujourd'hui, remarqua Pierre.

Elle s'arrêta une seconde et ses yeux se ternirent de tristesse :

— Oh! c'est malgré moi que je suis gaie... car je ne devrais pas l'être.

Pendant quelque temps, elle resta silencieuse. Pierre, qui s'en voulait d'avoir tari son entrain, se mit à l'interroger sur les personnes qu'il avait connues autrefois à Versailles.

— Les visites de M^{me} Bertin sont devenues bien rares, il me semble.

— Elle a une sainte horreur des malades et ne vient plus nous voir. Aussi je fais comme Mahomet : la montagne ne voulant pas venir à moi, je vais à la montagne.

— Vous êtes aimable pour cette pauvre femme.
— Oh ! mais ce n'est pas ma faute si elle est énorme... énorme.

— Est-elle toujours aussi sermonneuse ?

— Plus que jamais, elle n'a que cela à faire. Ce n'est pas, d'ailleurs, une sinécure avec l'immoralité moderne !

Ils allaient bavardant le long des allées dépouillées, et Pierre jouissait profondément de cette promenade. Il ne songeait même pas à tous les souvenirs qui, pour lui, auraient dû surgir de chaque carrefour, dans cette atmosphère d'automne. Il ne voyait plus que Monique avec ses dix-huit ans et son âme fraîche. Il ne savait plus si elle était laide, mais il aimait ses paroles et son rire.

Midi sonna au loin, sur la ville.

Monique compta les coups.

— Nous allons être en retard, et maman sera inquiète... Si nous nous dépêchions un peu.

Ils partirent en courant côte à côte. Devant eux glissait la longue avenue de Trianon et l'air était froid qui frappait leurs visages. Elle allait, souple et robuste. Si Pierre voulait ralentir son allure, elle protestait :

— Je ne suis pas fatiguée... J'aime beaucoup courir ainsi. Malheureusement, à cause des braves Versaillais scandalisables, je n'ose guère me permettre ce plaisir, pas plus, du reste, que celui de monter aux arbres et de descendre sur les rampes d'escalier.

À l'entrée du boulevard de la Reine, ils reprirent le pas des gens convenables.

Monique avait les joues rouges, mais sa respiration était toujours aussi paisible.

— Eh bien, Monique, je vous félicite.

— Oh ! j'ai fait beaucoup de sports et je possède une très belle santé.

Dans un éclair, Pierre revit la petite fille ché-

tive et grimaçante que tout le monde regardait avec pitié.

Antoinette avait donc fait ce miracle?... Mais à quel prix!

Monique, qui ne devinait pas la pensée de Pierre, gémit :

— Ah! si je pouvais donner un peu de mon souffle à ma pauvre maman!

Pierre songea qu'Antoinette s'était sacrifiée tout entière. La fille avait pris, sans le savoir, la force de sa mère, et sa joie, et sa jeunesse. Dieu avait permis ce mystérieux échange. Antoinette avait beaucoup souffert pour que son enfant fût heureuse. Elle ne quittait plus maintenant sa chaise longue et Monique s'en allait, robuste, dans la vie.

La jeune fille ignorait tout cela, mais Pierre n'eut pas envie, une seconde, de lui ouvrir les yeux. Il avait bien changé depuis son retour à Versailles : il ne romprait pas le silence qu'Antoinette avait toujours gardé.

Quand ils arrivèrent devant la maison, Monique se tourna vers son compagnon :

— Oh! dites-moi quelque chose de drôle pour que j'aie l'air gai en entrant dans la chambre de maman.

Où, Monique lui rappelait Nicole, une Nicole plus profonde et plus tendre, une Nicole qu'Antoinette eût élevée. Au début, en écoutant Monique, il avait cru entendre Nicole et son rire, et le murmure de la mer sous le soleil.

Maintenant, dès qu'il songeait à Nicole, c'était l'image de Morde qui surgissait.

Le temps passait, long comme une agonie. L'amour de Pierre ne diminuait pas, mais se purifiait. Il devenait un culte, un idéal, un de ces

sentiments surnaturels qu'on garde dans une chapelle de son âme. Pierre s'apercevait à peine de ce changement qu'Antoinette sentait grandir, car elle l'avait voulu.

VIII

Antoinette a eu cette nuit une crise plus forte que les précédentes. Quelque chose l'a frôlée qui la fait pâle et inerte sur cette chaise longue qu'elle ne quitte plus.

Voilà ce que la bonne vient d'apprendre à Pierre, en l'arrêtant au bas de l'escalier.

— Prenez garde, Monsieur, elle repose. Le docteur a dit qu'elle ne devait voir personne... Elle est si faible, vous comprenez.

Pierre demeure là, hébété. Il comprend seulement que le malheur est venu, que l'ombre est entrée dans la chambre claire. Il commençait à se rendre compte qu'Antoinette s'en allait lentement et qu'elle ne pouvait pas guérir, mais il espérait encore en des jours de paix. Les maladies de cœur durent des années parfois. Alors... il lui semble étouffer comme celle qui halète là-haut.

Il se glisse dans le salon jaune, froid de n'avoir plus d'âme, et où il ne reste d'Antoinette qu'un châle jeté sur un siège.

Un pas lourd, la porte s'ouvre. Le docteur pénètre à son tour dans la pièce.

— Vous êtes le seul parent de M^{me} Tellier, n'est-ce pas? J'ai appris aussi que vous étiez presque fiancé avec sa fille.

Pierre incline la tête sans protester; ces racontars lui font plaisir car ce qu'il veut, c'est secourir Antoinette et ne pas la quitter.

— Je suis content de vous rencontrer... Vous saurez beaucoup mieux que moi préparer M^{lle} Monique au triste événement... Et comme elle ne se doute de rien, ce ne sera pas facile.

— Quel événement ? demande Pierre.

Le docteur regarde Pierre avec ahurissement. Ce garçon doit pourtant se douter...

— Voyons, Monsieur, mais c'est bien simple, M^{me} Tellier va mourir... Ce soir, quand elle sera un peu plus forte, vous pourrez monter près d'elle et faire venir un prêtre.

Le docteur referme son manteau, traverse le couloir, puis le jardin où il n'y a même plus de feuilles mortes, et Pierre ne bouge pas.

Antoinette va mourir !

La voix de Monique, qui appelle doucement la bonne dans le grand silence de la maison, ramène Pierre à la réalité. La jeune fille peut descendre d'une minute à l'autre et Pierre ne veut pas la voir, non, il ne veut pas... Il ne pourrait pas, en ce moment, supporter la douleur des autres, lui qui s'écroule sous la sienne.

Alors, égoïste, il s'enfuit. Il hèle un taxi et se fait conduire à la gare. Il ne restera pas dans Versailles vide et paisible, il lui faut du bruit, des lumières, la foule enfin qui vous happe et engloutit votre douleur dans ses remous.

Paris... Le flot des voitures déferlait sur les boulevards et Pierre marchait au milieu de cette immense cohue sans voir. Il était allé vers l'ami des heures joyeuses et des heures dures. Mais Bernard recevait un collègue et n'avait pas dit deux mots à Pierre. Il n'avait pu deviner la détresse qui se cachait sous ce visage soudain refermé. Pourtant Pierre s'indignait. Il aurait eu tant besoin de déposer un instant son fardeau sur le bord

de la route, mais la route le reprenait déjà, et debout, derrière une de ces fenêtres impersonnelles, Bernard échangeait des phrases banales avec un monsieur inintéressant.

Décidément, tout n'était que « fumisterie », l'amitié comme le reste. Plus rien n'existait, qu'une chose :

Antoinette allait mourir.

Il cheminait au hasard, sans but, sans apaisement. Les phares des autos le frôlaient parfois. Des milliers d'humains le heurtaient, fantômes bruyants qui riaient. Mais il se sentait plus isolé qu'au fond des jardins de Trianon, noirs d'ombre et de froid. Il fuyait dans un désert, seul avec l'affreuse obsession :

Antoinette allait mourir.

Il descendit dans la gueule béante d'un métro sans intention précise, seulement parce que cet escalier s'enfonçait là, devant lui. Et il continua sa course. Il avait toujours aussi mal, mais son mal et lui-même roulaient plus vite et sous terre.

La rame de wagons où il se trouvait eut une panne et resta au croisement de deux boyaux. Comme l'arrêt se prolongeait, les femmes se mirent à se lamenter et les hommes à bâtir les hypothèses. Résultat : au bout de cinq minutes, les enfants pleuraient, les mères reniflaient et les pères étaient à bout de raisonnements.

Un gros monsieur déclara :

Oh ! ce n'est pas dangereux... Le pire qui peut arriver, c'est un court-circuit qui mettra le feu au wagon. Dans ce cas, nous aurons toujours le temps de nous laisser glisser sur la voie.

Ces paroles n'eurent pas le don de tranquilliser les gens qui s'énervaient peu à peu. Seul, Pierre demeura calme comme s'il n'avait pas compris. Le gros monsieur, d'autant plus exaspéré par cette belle indifférence qu'il n'était pas lui-même très

rassuré, se tourna vers Pierre avec indignation :

— Qu'avez-vous, Monsieur, à nous contempler ainsi d'un air béat?... Vous feriez mieux de nous aider... Nous sommes en danger... vous êtes en danger... Entendez-vous ?

Pierre leva les yeux et ses yeux disaient :

— Antoinette va mourir.

Mais l'homme ne saisit pas le sens de ce regard, vide à force d'être douloureux.

Une femme remarqua :

— Il est courageux, lui, au moins !

Pierre pensa :

« Elle se trompe... je ne suis même pas cela. Plus rien ne me touche, voilà tout. Le monde peut sauter, je m'en moque. Il n'y a de vivant pour moi que cette chambre où Antoinette agonise. Tout est mort autour, tout. »

Il ne sut même pas comment la panne s'était terminée. Il se retrouva à l'air libre : le métrô l'avait rejeté dans les rues sans fin.

Il y avait un rassemblement tout près de lui. Il s'informa machinalement, par habitude de badaud.

C'est des types qui viennent de se faire écraser ! dit un ouvrier.

— Tiens, pourquoi pas moi ? se demanda Pierre ; et il trouva cela bizarre, étrange qu'il fût encore en vie, tandis que ceux-là...

Il reprit sa course de bête traquée le long des avenues étincelantes de lumières fausses. Il passa près d'une église, mais il s'éloigna sans s'être même attardé à l'ombre de son porche. Pas un cri de son âme n'avait jailli vers Dieu. Il lui semblait que Dieu voulait cette chose affreuse... Alors il se révoltait et n'implorait pas.

Il parvint au seuil d'une rue étroite où la nuit s'était réfugiée. Une seule porte éclairée dans tout ce noir fait de maisons et de ciel sans qu'on puisse savoir où les toits s'achèvent, où l'espace

commence. Des jeunes gens qui se dirigent vers cette porte et murmurent :

— La conférence sera bien, ce soir.

— Oui, le sujet est admirable.

Alors Pierre s'engage à son tour dans l'escalier banal et pauvre; la rampe tourne et le mur blême tourne où glisse la vague clarté d'un bec de gaz. Quatre étages, un corridor, puis une salle où des êtres s'entassent, juchés sur des tabourets. Ce doit être un atelier. Il y a de grandes fenêtres, des chevalets et des toiles dans les coins, des plâtres sur un rayonnage, un petit crucifix perdu au centre d'un panneau vide et c'est tout. Assis devant une table, un prêtre parle, un prêtre jeune au visage affiné de certitude.

Pierre voit remuer les lèvres, mais n'entend pas les paroles. La voix qui le poursuit est plus forte que toutes les autres voix.

— Antoinette va mourir.

Tiens ! les jeunes gens en blouses et les jeunes filles avec des cheveux courts et une croix au cou s'en vont. C'est donc fini ?

Un peu de vent fait danser les rideaux grisâtres qui bouchent les fenêtres. Le prêtre ramasse ses papiers, se lève. Soudain il aperçoit cet homme appuyé contre le mur et qui le contemple avec des yeux atroces.

— Vous souffrez, mon ami ?

Le visage résigné est tout près du visage révolté. Mais Pierre ne peut pas dire, non, il ne peut pas. Ses dents se serrent à en craquer.

On ne devine plus qu'une rumeur qui vient du couloir.

Alors le prêtre lève la main et, d'un geste bref, il béuit l'inconnu.

Une porte derrière une tenture s'est refermée. Pierre est seul maintenant. Il s'éloigne, emportant l'invisible signe, et, dans l'escalier, un groupe d'artistes le force à ralentir le pas.

— Que fait donc Monique Tellier, ces temps-ci ?
Est-ce assez bizarre ? Pierre est venu, sans le savoir, dans l'atelier que fréquente Monique.

— Sa mère est très malade, paraît-il.

— Oh ! il y a des mois qu'elle ne vient plus que par hasard.

— On m'a appris qu'elle travaillait dans une maison de papiers peints.

— C'est dommage. Pourquoi se mettre si vite à gagner ? Elle est si bien douée qu'en se perfectionnant dans le portrait elle serait devenue célèbre.

— Le portrait, ça ne rapporte pas et le patron prétend qu'elle a besoin d'argent.

— Je la croyais riche.

— Oh ! elle a juste de quoi vivre, tout est si cher en ce moment ! Alors, comme elle ne veut pas diminuer le train de sa maison à cause de sa mère qui ne se doute de rien, elle travaille.

— C'est une brave fille !

Pierre enregistra cette conversation sans l'approfondir, et il ne se sentait même pas surpris de découvrir ainsi tout un côté de l'existence de Monique.

Il entendit sonner sept heures à Saint-Germain-des-Prés. Il pensa qu'Antoinette l'attendait sans doute. Elle devait être un peu mieux maintenant, elle pourrait le recevoir.

Alors il fut soudain soulagé d'avoir enfin un but, d'être appelé par quelque chose. Il avait trop souffert, ce soir, d'aller sans savoir où, d'être un jouet que le flot ballotte et qui n'a plus de direction. Il regarda la foule qui l'entourait avec moins d'indifférence : il reprenait contact avec elle, puisqu'il suivait, lui aussi, une route dans la nuit.

Le boulevard de la Reine est gris de brouillard et les réverbères semblent des vers luisants dans des auréoles de brume.

Pierre pousse la grille et ses yeux se lèvent vers le premier étage de la maison. Une lumière indécise éclaire la fenêtre d'Antoinette et c'est comme si un crépuscule mourait derrière les vitres.

Au seuil du couloir, la bonne arrête de nouveau le jeune homme :

— M. le Curé est auprès de Madame. Mademoiselle est dans le petit salon.

Cette fois, Pierre ne suit pas Monique et pénètre dans la pièce où la lampe jaune est allumée.

Et tout de suite il aperçoit Monique, recroquevillée sur un fauteuil et sanglotant, la tête enfouie dans le châle laissé là par sa mère.

Pierre s'approche doucement et les épaules continuent à se secouer sous la clarté dorée de la lampe. Alors, pour la première fois, il songe que Monique doit souffrir, elle aussi, qu'elle souffre peut-être, elle, autant que lui. Elle sera si seule quand Antoinette sera partie, si seule avec trop d'ombre autour d'elle. Pauvre petite fille, faite pour le rire et non pour les larmes. Pierre, lui, est un homme et il sait à peine porter sa douleur.

Saisi soudain d'une pitié infinie pour celle qui partage sa détresse, il se penche :

— Monique, ne pleurez pas ainsi, je vous en prie, vous me faites trop de peine.

Elle ne relève pas la tête et gémit seulement :

— Je n'en peux plus... Le docteur m'a prévenue que vous vouliez me parler... Oh! c'est inutile. Je sais depuis six mois, oui, je sais que maman est perdue.

— Comment... qui vous a dit?

— J'ai entendu, au printemps, le diagnostic du

spécialiste venu de Paris : « Dans tant de semaines, exactement, tout sera fini... je ne me trompe jamais : il n'y a rien à faire, le cœur est usé. »

— Et vous avez pu vous dominer, cacher à tous ce secret et être gaie toujours ?

— Il le fallait bien, pour elle !

— Oh ! Monique, Monique !

Il ne sait comment lui faire sentir son admiration. Il caresse presque tendrement les cheveux bruns où demeurent des reflets. Lui, ne voyant aucune solution pour l'avenir, il avait vécu au jour le jour, et il avait été heureux. Monique, elle, n'avait pu jouir du présent : elle avait toujours en devant les yeux l'horrible chose qui venait, inexorable.

Avec des gestes gauches, il l'enveloppe dans le grand châle blanc tout imprégné encore du parfum d'Antoinette.

— Cette pièce est glaciale.

Et elle se laisse faire, trop lasse pour résister, le front appuyé au bras de Pierre.

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas, vous aussi ?

— Si je l'aime !

La bonne ouvre la porte.

— Madame vous demande.

Alors, brusquement, Monique se lève. Elle remet ses cheveux en ordre, poudre sa figure que les larmes font plus laide encore.

Toute son énergie est revenue : il ne faut pas que sa mère se doute...



Antoinette est là, étendue sur ses oreillers. Elle est à peine plus pâle que les autres soirs, avec une tache bleue aux joues comme si elle avait

froid. On distingue mal ses traits sous la clarté vague de la lampe, et dans cette pénombre elle semble plus lointaine. On dirait que son visage s'efface déjà au seuil de l'au-delà.

Antoinette sourit aux deux figures aimées qui se penchent vers elle, et l'eau de ses yeux frémit au fond des paupières cernées. Autour d'elle, tout n'est que blancheur, sauf les nattes noires qui se déroulent sur les draps.

Elle voudrait parler, elle ne peut, sa respiration est trop haletante. Elle a pris les roses qui sont là, tout près d'elle, et d'un geste lourd, engourdi, elle les monte à sa bouche. Alors Pierre se souvient que ces lèvres autrefois étaient plus rouges que les roses, pauvres lèvres violacées qui se fanent comme de vieilles fleurs.

Enfin elle dit :

— Veux-tu t'éloigner un instant, Monique ? Il faut que je donne quelques conseils à Pierre, c'est lui qui sera ton tuteur.

Docile, Monique obéit et Pierre resta seul avec Antoinette.

Elle avait laissé retomber ses mains sur la couverture et les roses s'étaient éparpillées. On n'entendait plus que son souffle bruyant et le tic tac de la pendule. Elle étouffait de nouveau et son regard se dirigea vers la fenêtre. Pierre comprit et souleva les rideaux. Un peu d'air glacial entra et, avec lui, la rumeur de la ville.

Elle s'apaisa :

— Noël approche. Il doit y avoir beaucoup de monde dans les rues et des lumières dans les boutiques.

Pierre s'était assis près de la chaise longue. Elle le contempla doucement durant une seconde.

— Mon ami...

Il baissa la tête, mais elle ne s'en aperçut pas, car elle regardait ses mains inertes sur le drap

comme de pauvres petites choses qui n'auraient plus été à elle.

— Je remue le moins possible. Tout geste m'est pénible et c'est déjà la grande immobilité qui commence. Oh ! je ne suis pas à plaindre, car je sais où je vais. Je n'ai qu'une tristesse : laisser Monique si seule derrière moi. Je voudrais tant qu'elle fût heureuse.

— Je serai là, protesta Pierre.

— Sans doute, vous serez là quelque temps, mais après ?

Les dernières pluies avaient fait déborder la vasque de pierre qui s'égouttait maintenant dans le silence de la nuit.

— Ecoutez le jardin qui pleure.

Pierre songeait :

« Elle n'a plus qu'une angoisse et, cette angoisse, je pourrais l'effacer... oui, je pourrais... »

Non, voyons, il était fou... et pourtant...

Il leva les yeux vers le cher visage comme pour l'interroger. Alors il n'hésita plus :

— Antoinette, il ne faut pas vous tourmenter. J'épouserai Monique et je vous jure de la rendre heureuse. Je vous jure de lui donner toute mon affection. Je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime, mais mon amour pour vous est quelque chose d'unique, d'exceptionnel, quelque chose qui n'est pas de ce monde et qui plane au-dessus de tout. Je ne vous oublierai pas, mais vous serez ma sainte, vous serez l'idéal inaccessible, le rêve trop beau que je ne méritais pas. Je ne peux plus connaître maintenant d'autre tendresse que celle que j'éprouve pour Monique et, puisque vous désirez que je fonde un foyer, son foyer sera le mien.

Il s'exaltait, voulant aller jusqu'au fond de son sacrifice, de ce qu'il croyait être un sacrifice. Il n'aurait pas cru être capable de ce geste. Quelle obscure ascension avait-il faite depuis huit ans

pour en arriver là, pour trouver naturelle cette solution dont, autrefois, la seule idée lui aurait paru insupportable ?

Antoinette souriait, mystérieuse, et ses yeux semblaient lire très loin dans l'âme de Pierre.

— Merci.

Il y eut un silence et Antoinette tourna la tête vers la fenêtre, comme si elle pouvait voir autre chose que la nuit.

— Vous vous immolez, Pierre, afin que je m'en aille en paix. Et je vous suis si reconnaissante... Mais vous ne savez pas encore... vous comprendrez plus tard.

Elle s'interrompit, haletante, et se renversa sur ses oreillers. Sa tâche était finie.

Elle rouvrit les yeux lorsque Monique fut rentrée dans la chambre. Elle resta longtemps silencieuse, puis elle dit soudain :

— Cette nuit, j'ai fait un rêve étrange... J'étais seule... J'étais vêtue de blanc avec des ailes aux pieds. Devant moi se dressait un pic énorme couvert de neige, et je m'élançais à l'assaut de ce pic. J'allais, robuste, n'éprouvant aucune fatigue, mais seulement la joie folle de monter. J'étais jeune et je n'entendais même pas battre mon cœur. J'allais toujours. Je me sentais plus légère que si j'avais eu des ailes, et j'étais si haut qu'il n'y avait autour de moi que de la neige. Quand enfin je fus au sommet, le ciel me happa et je basculai dans l'infini bleu.

C'est alors que je m'éveillai.

N'est-ce pas étrange ? mais j'avais toujours eu ce désir de gravir les cimes entrevues durant un séjour dans le Dauphiné. J'étais petite alors, mais cette hantise ne m'a pas quittée. Et j'ai haï la montagne tout en l'aimant, car je ne pouvais aller à elle : elle me repoussait, méprisante, moi qui n'étais qu'une pauvre femme malade, incapable de faire l'ascension des Cent Marches.

Elle répéta :

— Quel rêve bizarre.

— Oui, c'est drôle, fit Monique, et elle riait bêtement.

Elle se sentait stupide et elle avait envie de pleurer.

IX

Antoinette est morte et Pierre n'a pas éprouvé le déchirement qu'il redoutait dans son égoïsme inconscient. Il a compris que ce n'était qu'un dernier lien très fragile qui se rompait et qu'Antoinette avait déjà dénoué tous les autres liens sans qu'il le sût. Les dernières semaines, ils n'avaient plus tout à fait vécu sur le même plan et leurs routes s'étaient séparées : la mort avait seulement mis un mur entre ces deux routes.

Ne voulant pas encore arracher Monique à son chagrin, Pierre partit dans le Nord où l'appelaient plusieurs affaires. Il était triste sans désespoir. Quand Antoinette l'avait quitté, il n'avait pas eu cette impression horrible de quelque chose qui finit. Devant certaines existences, on se dit : si elles retombaient dans le néant, cela serait presque normal. Mais l'existence d'Antoinette était trop belle pour ne pas se prolonger dans l'infini. En priant près de ce cercueil, Pierre s'était senti éternel avec une certitude qu'il n'avait jamais encore éprouvée.

Il pensait s'attarder à Lille, mais la petite maison du boulevard de la Reine lui manquait trop. Il revoyait ses chambres claires, ses hautes lampes, ses meubles, et dans ce cadre ce n'était plus Antoinette, mais Monique qui évoluait. Les rêveries

de Pierre allaient souvent maintenant vers la jeune fille. Il était parti un peu pour retarder l'instant où il aliénerait sa liberté et remplirait la promesse faite à M^{me} Tellier.

Mais le train s'éloignait à peine de Versailles que Pierre commençait déjà à souffrir de l'absence de Monique. Il comprit mieux alors que cette femme laide et pauvre était tout ce qui lui restait de son grand poème d'amour. Il était lié à elle par trop de souvenirs et de sentiments communs : il ne pourrait pas donner à une autre son affection.

Alors un soir de janvier, triste et morne, Pierre revint. Les rues étaient froides et désertes, et les arbres nus comme des morts.

Pierre poussa la grille, traversa le jardin, et il fut dans la maison.

— Me voici, Monique, je ne pouvais plus vivre loin de vous. J'étais trop seul avec moi-même.

Elle leva vers lui son vilain visage.

— Vous avez bien fait de venir, vous êtes ici chez vous... Ma demeure vous sera toujours ouverte.

Il s'assit avec un plaisir évident dans la bergère qu'il préférait déjà huit ans auparavant et il eut l'impression d'être enfin revenu à son foyer. Monique répéta :

— Ma demeure vous sera toujours ouverte... Je vous dis cela et j'oublie qu'il me faudra quitter cet abri.

Elle se penchait de nouveau vers son carton et Pierre ne pouvait plus lire sur son visage. Soudain il se rappela les paroles échangées par les camarades d'atelier de Monique et il demanda :

— Pourquoi quitter cette maison ? Vous l'aimez tant...

Elle posa rapidement sa main sur le bras du jeune homme comme pour le remercier de pénétrer sa détresse.

— Oui, ce sera très dur, cet abandon. Mais M^{me} Bertin assure que je ne puis rester seule ici.

Il paraît que les gens se scandaliseraient et ils sont si méchants.

— Je ne comprends pas ce que le monde pourra dire. C'est encore une idée de M^{me} Bertin... Vous devriez envoyer cette femme au diable.

— Oh ! Pierre, c'était une amie de maman.

— Votre mère avait trop d'indulgence pour cette personne.

Monique sourit :

— Nous aimons ou nous haïssons chez nos semblables non pas tout eux-mêmes, mais une partie d'eux-mêmes, un certain côté, et nous ne voyons plus dès lors en eux que ce côté. Maman n'a jamais découvert les défauts de M^{me} Bertin, et moi, parce que vous êtes mon ami, je ne connais que vos qualités et elles me sont chères.

Il adorait chez elle cette spontanéité et il ne se fâcha pas.

— Pourvu que cette illusion continue!... Tenez, je vous ai acheté un peu de joie car je n'en ai guère moi-même à vous donner.

Il alla prendre dans le couloir un bouquet de roses qu'il avait apporté.

Quand elle vit les fleurs, elle tendit les bras. Alors, guémen, il lui jeta les roses. Elle les serra contre elle et soudain ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh ! vous avez eu le même geste que maman.

— Pardonnez-moi, fit-il doucement, bouleversé par cette sensibilité féminine.

Puis il reprit :

— Il ne faut pas quitter cette maison, Monique, vous souffririez trop, vous que heurtent les moindres choses.

— Il y a encore une autre raison, Pierre, qui me force à partir : je suis pauvre.

— Je sais, Monique, et je sais aussi que, durant des mois, vous avez travaillé en vous cachant, afin de soigner votre mère.

— Pierre, qui a pu vous dire ?

— Ah ! voilà.

Il la força à se rasseoir et alors il se pencha sur elle comme pour lire dans ses yeux dont l'eau profonde avait les reflets d'un lac sous le soleil couchant.

— Restez ici et soyez heureuse, Monique. Je n'ai plus qu'un désir : vivre avec vous dans ce foyer qui est pour nous plein de souvenirs... Monique, voulez-vous être ma femme ?

Elle le regarda, stupéfaite, croyant avoir mal compris.

— Pierre, vous ne pouvez pas m'aimer, je suis trop laide.

— Non, Monique, vous n'êtes pas laide puisque je vous aime.

Ce n'était pas la promesse donnée à Antoinette qui le faisait parler ainsi, mais une tendresse sincère dont il prenait enfin conscience.

Monique posa sa tête sur l'épaule de Pierre.

— Je ne puis que vous dire oui... Vous êtes tout ce qui me reste et maman m'a bien recommandé de vous obéir.

Elle se mit à rire, puis elle joua avec les fleurs. La lumière jaune de la lampe éclairait son visage brillant de joie.

Enfin elle appuya ses deux mains au bras de Pierre et, les yeux toujours fixés sur les roses :

— Oh ! je vous aime... je vous aime tant... Quand je songe qu'autrefois je vous détestais... Après tout, c'était peut-être déjà de l'amour ?

Elle redevint grave :

— J'aurai connu plus de joie que n'en a connu maman. En grandissant, j'ai deviné peu à peu que papa n'avait pas dû le comprendre. Ils étaient trop loin l'un de l'autre... Plus tard, elle aurait peut-être pu rencontrer l'homme de ses rêves, mais j'étais là, entre elle et le bonheur : dans mon égoïsme féroce d'enfant malade, je voulais con-

server maman pour moi seule. Je me souviens qu'elle a repoussé le comte de Bouyn et j'ai peur qu'elle ne l'ait aimé, car à cette époque elle m'a demandé si je ne serais pas contente d'avoir des petits frères. J'ai hurlé de fureur à cette idée, et maman ne m'en a plus parlé. Seulement, j'ai toujours pensé depuis qu'elle avait gardé un regret...

— Pourquoi vous tourmenter, Monique? Les enfants sont tous exclusifs dans leurs affections et ils ignorent la portée de leurs actes.

Pierre n'avait même pas remarqué que les paroles de Monique lui donnaient une dernière preuve de l'amour d'Antoinette. Il ne songeait plus qu'à apaiser sa fiancée. Elle ne saurait jamais, non, jamais, quelle croix sa mère avait portée.

Ils se turent tous deux, les mains nouées, et ils ne sentaient pas peser sur eux le mystérieux sourire d'Antoinette.



Ce matin-là, Pierre était venu régler avec Monique quelques détails du futur contrat. Il n'avait pas trouvé la jeune fille et l'attendait dans le salon jaune.

Soudain la porte s'ouvrit et Monique vint rapidement à lui. Elle n'avait pas quitté son chapeau et tenait encore ses gants.

— Est-ce vrai, Pierre, qu'avant votre départ de Pornic vous faisiez la cour à M^{lle} Nicole Martin?

— Vous la connaissez? demanda Pierre, ahuri.

— Non, pas du tout... Mais on a raconté cette histoire chez M^{me} Bertin qui s'est empressée de me prévenir.

— Oh! l'adorable femme!...

— Ne plaisantez pas, je vous en prie.

Elle s'était encore rapprochée de Pierre et son visage était grave.

— Il n'y a pas de meilleure police secrète que celle des salons, dit Pierre qui ne se rendait pas compte si Monique était vraiment fâchée. Je m'étonne seulement que vous ne sachiez pas encore la couleur de ma cravate le jour des régates et le numéro de la chambre que j'occupais à l'hôtel de France.

Elle recula, toute pâle :

— C'est donc vrai ?

— Quoi donc ? fit Pierre qui ne comprenait plus.

— Que vous étiez à peu près fiancé avec cette jeune fille et que vous l'avez plantée là ?

— Ah ! mais non, ce n'est pas vrai. M^{lle} Martin était charmante, mais nous n'aurions jamais pu nous entendre. Elle s'en était aperçue elle-même et a trouvé tout naturel que je parte. Comme je ne veux rien vous cacher, je vous avoue que nous avons un peu flirté et que j'ai pu croire un moment que cela irait plus loin, car elle me plaisait beaucoup...

— Taisez-vous, Pierre. Que m'importe tout cela ? Ce qui m'épouvantait c'était l'idée que vous aviez fait quelque chose de pas très chic...

Elle revint à lui et le prit doucement par les épaules.

— Vous me diriez même que vous avez été très épris de cette jeune fille que cela me serait indifférent. Il me semble que je vous aime tant que je n'ai rien à craindre et qu'il me suffit de vous aimer pour que vous soyez tout à moi.

Elle n'était pas jolie tandis qu'elle s'animait en parlant, elle ne pouvait pas être jolie. Mais elle était étrange et attirante. Elle était un visage banal baigné d'une belle lumière.

Alors Pierre se pencha affectueusement et voulut l'embrasser, mais elle s'écarta de lui en riant. Elle

se dirigea vers le vestibule pour y déposer son chapeau et, au passage, elle s'arrêta devant la dernière photographie de sa mère.

Elle resta là quelques secondes, les yeux fixés sur le cadre, et Pierre voyait vibrer sa figure sous un monde de pensées. Puis elle se mit à caresser son voile de crêpe et l'enroula machinalement sur son poignet.

— Comment peut-on être si triste et si heureuse ?

Et c'est alors qu'il comprit combien elle l'aimait. Il s'était demandé parfois depuis leurs fiançailles si elle n'avait pas accepté son affection parce qu'elle était seule et avait besoin d'un bras où s'appuyer. L'influence d'Antoinette avait rendu Pierre considérablement moins fat et il ne se croyait plus irrésistible. Il fleuvait bien, d'ailleurs, que la jeune fille n'appréciait pas en lui sa valeur monétaire et qu'elle se préoccupait fort peu de la célébrité qu'il avait acquise dans le domaine scientifique. Lui qui si longtemps avait vécu pour l'argent et pour la gloire ne comprenait guère ce qui, ces choses mises à part, pouvait plaire en lui.

Préoccupé par ce problème, il ne répondit pas à la question de Monique qui continua comme si elle s'adressait à elle-même :

— Les morts ne nous oublient pas... C'est nous qui les oublions et qui coupons peu à peu, par notre indifférence, tous les ponts qui nous relient à l'au-delà... Les morts, tant que nous songeons à eux, ne sont que des absents voyageant au loin, et ils ne meurent vraiment pour nous que plus tard, lorsque nous leur retirons notre souvenir et notre tendresse. Ainsi je pense tant à maman qu'il me semble qu'elle ne nous a pas complètement quittés.

Monique parlait souvent ainsi de sa mère, et Pierre sentait chaque jour un peu plus tout ce

qu'Antoinette avait donné à sa fille. Il éprouvait cette joie qu'ont les veufs en retrouvant dans leurs enfants un reflet de celle qui est partie. C'était une joie étrange qui changeait la nature de son affection vis-à-vis de Monique. Jusqu'alors il avait aimé Monique à cause d'Antoinette, par ricochet, si l'on peut dire. Mais il envisageait maintenant la possibilité d'aimer Monique pour elle-même, et cela lui paraissait étrange. Il était troublé par ce qu'il y avait en lui de complexe et d'insaisissable. Pourtant il devinait vaguement que tout était bien ainsi.

Il fut tiré de sa rêverie par le rire de Monique.

— Dieu ! que vous avez l'air lugubre !

Il rit à son tour. Il avait besoin d'être jeune et gai. Il était heureux que Monique partageât avec lui ce besoin et y répondit.

— M^{me} Bertin m'a encore raconté que vous aviez failli travailler pour le compte de l'Angleterre car vous n'étiez pas assez payé en France. . Ce n'était pas vrai non plus ?

— Si... Je n'ai pas de fortune et il paraît que les femmes ne peuvent être heureuses sans argent... Alors j'avais eu cette idée. Autour de moi, tout le monde trouvait cela tellement naturel ! Mais au dernier moment, j'ai tout envoyé promener.

— Oh ! vous avez bien fait ! murmura-t-elle en pressant si fort ses mains l'une contre l'autre que ses doigts devinrent blancs. Je ne me crois pas une exception, mais j'aurais trouvé ce marché odieux.

— Oui, mais vous auriez pu vous promener en auto.

Elle le regarda en face comme elle faisait toujours :

— Si vous saviez combien je le regrette peu. Je n'ai jamais désiré être riche...

Demain, Pierre sortira de l'église avec une femme toute blanche comme ses rêves de jeunesse, appuyée à son bras.

Il songe à cette vie nouvelle qui s'ouvre, et dans l'ombre de la pièce s'allongent toutes les ombres du passé. Au lit de mort d'Antoinette, il a promis d'épouser Monique et cette promesse était une dernière preuve de tendresse donnée à celle qui partait. Maintenant Pierre s'aperçoit qu'il aime sa fiancée profondément, beaucoup plus même qu'il ne le voudrait. Il se croit déjà infidèle au souvenir d'Antoinette et cela le bouleverse presque. Neuf mois ont glissé dans l'autrefois et les longs plis noirs encadrant la porte sont si loin que Pierre, à présent, franchit le seuil sans songer à rien.

Il s'était dit pourtant que toute sa vie il verrait ces tentures de deuil autour de cette porte. Mais il s'est trompé. Il a jugé extraordinaire, unique, l'amour qu'Antoinette avait fait naître en lui huit ans auparavant. Hélas ! il éprouve les mêmes sentiments à l'égard de Monique. Encore une fois, il s'est trompé.

La seule chose qui lui reste, pure et vraiment exceptionnelle, c'est ce culte pour la malade, puis pour la morte.

Cinq heures sonnèrent à l'église Notre-Dame et Pierre sursauta, déjà inquiet : Monique était en retard.

Il vint jusqu'à la fenêtre et regarda du côté de la grille. Mais Monique n'apparaissait pas. Alors il murmura d'une voix passionnée :

— Ma chérie, ma chérie...

Et il cachait son visage dans le rideau comme s'il craignait que quelqu'un le vit.

Oui, il l'aimait. Elle était pour lui la jeunesse, le foyer, l'espoir, tous les projets sous qu'il n'osait plus se permettre avant de l'avoir rencontrée. Elle était une âme très douce et très profonde qui le comprenait. Il savait bien, d'ailleurs, qu'il ne l'aurait pas tant aimée s'il n'avait pas retrouvé en elle une Antoinette inconnue, mais dont il avait souvent rêvé. Elle avait les gestes de sa mère, et ses yeux, et son sourire, et tout cet indéfinissable qui fait le charme de certaines femmes. Elle était autre pourtant : plus gaie, plus enthousiaste, avec des forces neuves qui piaffaient. Malgré ses grandes déclarations sur la perversion humaine, elle gardait toutes ses illusions enfantines et cela la faisait si fraîche, si candide, que Pierre l'appelait « mon bébé ».

Elle avait une foi complète en son fiancé. Elle se laissait conduire et protéger par lui avec une docilité amusante. Cette docilité se nuancait de condescendance, mais Pierre ne s'en apercevait pas. Il était ravi de se sentir fort près d'elle, d'être celui qui dirige et qui soutient. Il avait trop souffert autrefois de l'évidente supériorité d'Antoinette. Quand il se comparait à elle, il avait beau se décerner des couronnes, il était toujours battu. Elle était plus énergique, plus courageuse, plus raisonnable que lui. Lorsqu'il avait quitté Versailles, meurtri de chagrin, il maudissait presque les vertus de la jeune femme. Il l'eût voulue moins admirable, plus faible, par conséquent plus proche de lui.

Depuis il avait découvert Monique qui, elle, possédait tout ce qui manquait à sa mère : le

bonheur de vivre, l'entrain, la gaieté. Pierre oubliait ce qu'Antoinette avait souffert et ce qui avait tari en elle la source de joie. Et il s'absolvait en songeant :

— Bah ! elle est responsable de ce qui arrive puisqu'elle a voulu ce mariage.

Il se mit à siffloter pour chasser ces idées gênantes qui flottaient dans le salon, tout plein de « son » souvenir.

Il s'approcha de la cheminée et sa main joua avec un cadre, mais il ne vit même pas qu'il tenait une photographie d'Antoinette. Il regardait un petit portrait de Monique, fait à la sanguine par une camarade d'atelier. Et il souriait un peu à ce visage. Il ne savait plus si Monique était laide ou jolie. Elle était « elle », elle était l'être aimé et cela suffisait.

La porte s'ouvrit et la jeune fille entra, toute rose d'avoir couru. Elle ôta son chapeau et vint tendre le front au baiser de son fiancé :

— Je suis en retard... Mais j'ai eu tant de courses à faire... C'est terrible de se marier!... Tiens ! ma toilette est déjà là!...

Elle s'approcha du canapé où se trouvaient toutes les choses blanches qui la feraient autre demain.

Pierre la suivait pas à pas sans même s'en apercevoir.

Elle prit le voile de tulle et le chiffonna autour de sa figure :

— Je serai affreuse là-dessous, oui, affreuse.

Et, se tournant vers Pierre :

— Comment épousez-vous une petite fille aussi vilaine?... Pouah!... vous n'avez pas de goût, Monsieur!

— Vous ne pouvez pas être vilaine.

Elle haussa les épaules :

— Oh ! que vous êtes bête, mon cher ! Avez-vous vu M^{lle} Quantin, chez les Bertin ? Elle est

ravissante, n'est-ce pas ? Avouez que vous préféreriez avoir une femme comme elle.

Elle ne riait pas et le regardait, semblant vouloir pénétrer sa pensée.

— Non, certes, protesta Pierre, je n'ai pas besoin d'un tableau pour mettre dans mon salon, mais d'un être qui me comprenne et réponde à mon affection.

Monique répéta :

— Un tableau... Oui, c'est là l'ennui d'être jolie... Papa a peut-être épousé maman parce qu'il avait justement besoin d'un beau tableau pour son salon... C'est une supposition, mais cela expliquerait... Enfin, c'est si bon d'être aimée et je suis tellement heureuse. Ne seriez-vous pas content tout de même si j'arrivais un jour avec les traits d'Evelyne Quantin ?

— Ah ! non, car ce ne serait plus votre visage, le visage de mes souvenirs et de mes rêves.

Elle s'appuya à la cheminée :

— Au fond, je vous comprends très bien... Quand j'étais petite, j'avais une poupée que j'adorais, mais qui n'était pas précisément jolie. Un soir, elle glissa de mes bras et se cassa. Ce fut un désespoir. Maman me dit : « On lui remettra une autre tête beaucoup plus belle. » Mais je ne voulus pas entendre parler de cette opération. Avec une figure nouvelle, ma chérie serait devenue une étrangère, tandis que, même mutilée, c'était encore elle. Je continuais à emmener partout ma fille décapitée et M^{me} Bertin racontait dans les salons que j'étais stupide.

Pierre se mit à rire.

— Allons, je ne vous casserai pas, moi... Reprenez votre chapeau, je vous emmène faire une promenade sentimentale.

Ils s'en furent lentement vers la pièce d'eau des Suisses.

Quand ils eurent franchi la grille de l'Orange-

rie, le soleil se couchait. Derrière les arbres décharnés, le ciel était rouge, puis il pâlisait peu à peu au-dessus des bois de Satory. Mais, dans l'eau sombre, il y avait aussi des taches rouges, flaques de sang qui flottaient sans pouvoir s'effacer. Et toutes ces couleurs étaient froides et dures comme celles de l'hiver.

Monique se serrait contre son fiancé. Autour d'eux, les pelouses luyaient, désertes. Ils étaient seuls avec le murmure des feuilles sous leurs pieds.

— Il fait presque nuit, gémit Monique.

Et sa main tremblait sur le bras de Pierre.

— Et vous avez peur ?

— Oh ! non, ne sais-je pas près de vous ?

Ils vinrent jusqu'au bord de l'étang, mais en se penchant ils ne virent que du gris, le grand miroir était déjà envahi par l'ombre.

— Vous n'avez pas peur de l'avenir ? répéta Pierre.

Elle secoua la tête et ce fut comme si elle secouait un peu tout le gris qui les entourait.

— Non, je vais dans la vie entre Dieu et vous, que craindrais-je ?

Alors il se souvint de ce prêtre qui l'avait béni un soir de détresse et il lui sembla que de nouveau, dans ce soir qui venait, une main traçait sur lui le signe de paix.

Une immense sérénité les enveloppait avec la nuit. Monique s'appuyait doucement à l'épaule de son fiancé. Lui ne voyait plus que les yeux brillants qui semblaient percer la brume du visage.

Il dit avec douceur :

— Je suis sans doute un vieil égoïste, mais vous ne pouvez savoir quelle joie me prend à la pensée que, demain, je dirai : « ma femme, mon foyer, ma maison ». J'ai été seul si longtemps et j'ai eu si souvent, moi, l'errant ballotté de gai-

nison en garnison, la nostalgie d'un nid familial blotti quelque part à la campagne ou dans une paisible ville de province.

— Oh ! je vous comprends si bien. On a tellement besoin de se fixer, d'avoir un horizon, un jardin, une demeure qui soient des amis très anciens.

Il ne se souvenait plus avec précision, mais il était sûr d'avoir cueilli ces mots autrefois sur les lèvres d'Antoinette. Oui, l'âme de Monique vibrerait comme celle de sa mère et les mêmes idées y feraient naître les mêmes résonances. Le sacrifice d'Antoinette n'avait pas été inutile.

Dans l'ombre de ce soir d'automne, tout s'éclairait. Les derniers remords se dissipaient, balayés par le vent froid qui passait sur la pièce d'eau.

Pierre revoyait Antoinette étendue sur sa chaise longue et souriant mystérieusement. Elle avait prévu l'avenir car elle savait bien ce qu'elle avait donné à son enfant. Elle savait que Pierre la retrouverait plus jeune, plus guie dans Monique. Cet amour qui, maintenant, faisait frémir de joie le jeune homme, Antoinette l'avait voulu. Elle s'était sacrifiée encore au delà de la tombe et Pierre sentait croître l'admiration qu'il gardait à cette femme, mais, en s'auréolant, le cher visage devenait plus lointain.

Pierre reconnaissait qu'il n'atteindrait jamais cet épanouissement de beauté morale. Antoinette était une de ces saintes de pierre graves et belles, qui joignent les mains dans la grisaille des églises gothiques.

Lui était un simple numéro à peine un peu plus gros que les autres dans la foule grouillante qui ne montera jamais sur le socle des statues.

Il devenait humble, lui qui avait eu jusqu'alors un orgueil ridicule, et cela lui faisait du bien de se sentir si petit à côté d'elle. Elle restait ainsi dans un monde idéal où il était fou d'avoir

• voulu entrer. Monique, elle, était tout près de lui. Elle était l'épouse rêvée, la compagne qu'Antoinette avait choisie.

Pierre ne se tourmentait plus. Oui, tout était simple, très simple. La vie s'allongeait comme une belle route droite sous le soleil.

Il se pencha un peu plus vers Monique et murmura :

— Ma chérie... Oh ! ma chérie...

Ils ne sentaient pas l'ombre autour d'eux, mais seulement le bonheur.

Ils revinrent sans se parler, car ils ne trouvaient plus de mots pour exprimer ce qu'ils éprouvaient.

Ils montèrent la rue Gambetta, traversèrent la cour du château éclairée comme un décor de théâtre. Au loin, la ville s'allumait. L'Avenue de Paris, encore mouillée de pluie, semblait un grand fleuve brillant où se miraient les lucers des réverbères.

Une rumeur venait jusqu'au palais désert, mais elle mourait contre ses murs. Et le grand roi de bronze était seul avec la nuit, les souvenirs et ce fleuve qui roulait des autos en fuyant vers Paris.

Pierre et Monique franchirent la grille de la chapelle et s'effacèrent, petites ombres dans la grande ombre du soir. Ils allaient lutter, eux, ils allaient être des vivants parmi tant de morts.

*

Étendue sur son divan, les coudes enfoncés dans ses coussins, une cigarette aux lèvres, Nicole rêve devant un journal déployé.

Soudain elle lit en riant :

Le mariage de M^{lle} Monique Tellier avec le chimiste bien connu, M. Pierre Divat, a eu lieu, dans la plus stricte intimité, en l'église Notre-Dame de Versailles...

— La mère est morte, il se dévoue et épouse la fille... C'est gentil tout de même.

Elle rit plus fort et, entre ses doigts, la fumée de sa cigarette monte toute droite.

A la fenêtre, le vent gémit. L'océan est là, tout proche, l'océan, le passé, le champ jaune d'immortelles...

Nicole murmure :

— Antoinette...

Et, un peu plus doucement encore, elle répète :

— Antoinette...

Elle sent sa gorge se serrer comme si elle allait s'attendrir.

Alors elle hausse les épaules et lance sur le journal une bouffée de fumée :

— Bah ! elle a été beaucoup plus heureuse que je ne le serai jamais, et je l'envie. Elle avait un idéal, au moins, et elle l'a atteint. Elle a vécu et moi je ne vis pas.

FIN

*Le prochain roman (n° 220) à paraître
dans la Collection " STELLA " :*

La revanche merveilleuse

par

ANDA CANTEGRIVE

I

Ce premier vendredi du mois de juillet, Savine Esperrdabant, du moulin de Rihera-Veyradour, était venue d'Argelès à Lourdes accomplir ses dévotions. Mais, ce matin-là, aucun pèlerinage ne faisait circuler cette vie intense du sanctuaire béni qui le ressuscite quand août ramène en processions vibrantes les fervents de Notre-Dame. Les grandes artères vides s'attristaient sous un ciel nuageux et ses deux rampes courbes, tels des bras inartiatiques, mais maternels, n'enserraient qu'une vaste enceinte solitaire au pied des trois églises superposées.

Après la messe, Savine, ayant acheté un petit pain, alla s'adonner sur la première terrasse.

Bien qu'à Lourdes la charité, qui fait solidaires des étrangers sans aucune espèce de lien que l'amour de Notre-Dame, arrête toute curiosité indiscreète, quelques personnes se retournèrent pour regarder la jeune fille. Sa jeunesse svelte s'épanouissait avec une grâce robuste.

Une simple blouse chemisier, une jupe courte de ces bures sombres qui font les mantes des bergers la vêtaient modestement; mais, à l'abri du simple petit feutre, le visage au teint lumineux s'étoilait d'yeux bruns délicieusement candides. Les mains dégantées, longues et solides, belles de forme, rompaient le pain d'un geste ferme pour le porter à la bouche sinuose un peu, comme un arc au repos, et meublée richement.

Son déjeuner frugal achevé, la jeune fille se dirigea vers les sources qui dispensent à tous l'eau miséricordieuse. Deux fois de suite, elle se pencha souplement au ras du sol, emplit un petit gobelet de métal et, droite, but à longs traits. Sans hâte, elle en éparpillait les gouttelettes lorsque sa vue fut attirée par une autre jeune fille, debout à quelques pas et péniblement appuyée sur une canne; ses grands yeux bleus la sollicitaient.

Quelle sympathie soudaine, comme il s'en noua fugitivement au sanctuaire miraculeux où se trôlent un instant des âmes sœurs que toute la vie séparera jusqu'au ciel, quelle sympathie la poussa vers cette mélancolique pèlerine?

— Puis-je vous rendre le service de vous donner à boire?

— Oh! merci bien, vous seriez si bonne... j'ai peur de tomber en me baissant.

A la voix timbrée chaudement, un peu sourde de Savine, une voix étrangement musicale avait répondu, et la jeune étrangère, ayant accepté le gobelet rempli qu'elle lui tendait, le dégustait lentement, les yeux clos, tout son visage blond contracté par l'ardeur intime d'une prière.

— Merci! Merci!

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement. Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages, Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 106 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Troussseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébes, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs Dentelles pour lingerie et ameublement.
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. . . 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. . . 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14').

